This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06824255 5

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

ÉTUDES

RELIGIEUSES ET MORALES

POUR

LE TEMPS PRÉSENT.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

ÉTUDES

RELIGIEUSES ET MORALES

POUR

LE TEMPS PRÉSENT.

ÉTUDES

RELIGIEUSES ET MORALES

POUR

LE TEMPS PRÉSENT,

PAR

P.-F. MARTIN,

Pasteur et directeur de la Colonie agricole de Sainte-Foy-la-Grande.

TOULOUSE,

SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.

DÉPÔT : RUE ROMIGUIÈRES, 7.

1868

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

PRÉFACE.

Ce volume d'études religieuses et morales en contient quatorze en tout. Bien qu'indépendantes les unes des autres et écrites en des temps différents, une même pensée les inspire et les traverse de la première à la dernière. Quelques-unes touchent de si près au même sujet, qu'il eût été difficile, peut-être même impossible, de ne pas ramener la même idée revêtue de la même expression plus d'une fois. Ce n'est peut-être pas là un bien grave inconvénient, si c'en est un.

Parmi ces quatorze études, les unes sont inédites, les autres ont paru dans des journaux et revues. Ces dernières ont été presque toutes retouchées, même refondues ;

toutes roulent sur des sujets importants, à notre sens. Et en même temps qu'elles rappellent les débats, les productions de l'époque, elles nous paraissent convenir à toutes les époques. On n'y trouvera aucune personnalité : c'est que nous nous sommes occupés des choses, non des personnes.

Et maintenant nous plaçons ce modeste travail, écrit en de courts moments au milieu de nos occupations incessantes, sous la bénédiction de Dieu. C'est pour sa gloire que nous le mettons au jour ; c'est là notre unique préoccupation et notre motif.

En présence de l'indiscipline des esprits, du relâchement spirituel, de l'état maladif des âmes, au sujet de la foi et de la vie chrétienne, ces études pourront, avec le bon plaisir d'en haut, ne pas être tout à fait inutiles.

Colonie de Sainte-Foy, le 16 avril 1867.

ÉTUDES

RELIGIEUSES ET MORALES

POUR

LE TEMPS PRÉSENT.

I

Religion, sentiment religieux.

La religion, c'est la sphère de la vérité religieuse. La vérité religieuse est l'objet du sentiment religieux. La vérité religieuse, comme toute autre vérité, vient de Dieu. Le sentiment religieux, Dieu l'a mis en l'homme, comme le sentiment moral. L'homme est un être religieux et moral qui a en Dieu sa raison d'être, son fondement. La religion et le sentiment religieux se supposent et s'appellent mutuellement. Ils ne sont pas l'un sans l'autre, et ils existent l'un pour l'autre comme les deux termes d'un ou de plusieurs rapports. Ils sont en-

tre eux comme l'objet et l'organe qui saisit cet objet.

La religion est l'objet, l'objet constant, direct et invariable du sentiment religieux ; le sentiment religieux, à son tour, est à la fois le siége et l'organe révélateur de la religion. Dans l'ordre logique, la religion précède le sentiment religieux ; dans la pratique, le sentiment religieux mène à la religion et ne se conçoit qu'avec elle et par elle.

Le sentiment religieux a la même date que l'homme ; Dieu, en créant l'homme, l'a créé religieux, au même titre qu'il l'a fait homme. Quand l'homme a été fait, Dieu l'a fait intelligent, libre, avec une conscience morale, avec des besoins et des devoirs moraux et religieux, afin d'aimer Dieu et ses semblables, et de rendre à Dieu un culte et l'adoration les plus purs. L'homme, moins le sentiment religieux, n'est pas plus l'homme, qu'il n'est l'homme, moins le sentiment moral, moins l'intelligence, c'est-à-dire qu'il n'est pas l'homme.

L'homme a été créé à l'image de Dieu, à sa ressemblance. Comment ne serait-il pas un être religieux étant fait à la ressemblance de Dieu ? L'homme peut-il refléter l'image de Dieu s'il n'est pas un être religieux ? N'est-ce pas par la religion que l'homme se rapproche le plus de

Dieu, qu'il lui est le plus semblable? La religion est, sans contredit, le lien le plus étroit qui puisse exister entre Dieu et la créature. L'union avec Dieu est à la fois l'honneur, le privilége le plus glorieux, la vie et le bonheur de la créature. La créature la plus privilégiée, la plus honorée est la créature religieuse, celle qui est le plus intimement unie à Dieu, par l'amour, le culte, l'adoration.

On appelle l'homme le chef-d'œuvre de Dieu, le chef-d'œuvre de la création; comment le serait-il s'il n'aimait, s'il ne servait, s'il n'adorait pas Dieu dans la religion?

On a fait de la raison, de l'intelligence, le trait distinctif de l'homme; c'est la religion, c'est le sentiment religieux qui caractérisent surtout l'homme. L'homme, être religieux, se détache de tous les autres êtres; il est au-dessus de tous. L'adoration, le culte, la prière l'élèvent infiniment au-dessus de tout l'univers visible. Au moyen de la religion, l'homme plonge dans l'invisible; il est en rapport avec les réalités éternelles. La religion, le sentiment religieux nous paraissent tellement convenir à l'homme, qu'un homme sans religion nous paraît un monstre, tandis qu'un homme sans intelligence ne nous paraît qu'un idiot, mais pas un monstre.

Aussi il n'est pas de peuple, de tribu, de caste, de famille, en aucun temps ni en aucun pays, qui soit déshérité de religion et chez qui le sentiment religieux manque, quelque affaibli ou altéré qu'il puisse être.

La religion est partout où est l'homme; elle le suit comme son ombre; on la retrouve au nord, au midi, à l'orient, à l'occident; on la retrouve au centre, aux extrémités de la terre, dans les plaines, les vallons, les gorges des montagnes, sur les plateaux, aux bords de la mer, au milieu de la mer, dans les îles habitées. On la retrouve sous tous les climats, chez les blancs, les noirs, les rouges; en un mot, au milieu des hommes de toute culture, de mœurs diverses, de toute civilisation, savants, ignorants, barbares, policés, libres, esclaves.

Cette permanence du fait religieux dans le monde entier n'est pas peu de chose; elle n'est pas sans signification ; elle est, au contraire, d'une grande, d'une immense portée ; elle montre que la religion est, de même que l'homme, une créature divine ; que le sentiment religieux est essentiellement un élément humain. S'il en était autrement, la religion, comme le sentiment religieux qui y correspond, auraient cessé d'être, auraient péri, si possi-

ble, cent fois pour une, auraient fait naufrage au milieu des révolutions profondes, nombreuses, qui ont changé si souvent la face du monde, où mille institutions, en apparence fermement établies, solidement fondées, ont été englouties sans retour, laissant plus d'une fois devant les sociétés un abîme béant sans rien pour les combler.

La religion a surnagé ; elle a subsisté et subsiste, ainsi que le sentiment religieux, comme l'indice et la preuve que Dieu et non l'homme en est l'auteur. L'homme, en bien des cas, s'il n'a pu détruire ni la religion ni le sentiment religieux, a pu les altérer, et il les a altérés. Cela peut paraître étrange, mais cela est, et il y en a partout de tristes marques.

L'homme s'est détourné de Dieu et par conséquent de la religion qu'il en avait reçu, et il a mis à la place de fausses religions et des idoles. En créant l'homme un être religieux, Dieu n'avait pu lui laisser le choix entre plusieurs religions; il n'y en avait qu'une seule, comme il n'y avait qu'un seul Dieu. La véritable religion prosternait l'homme devant le vrai Dieu, et devant lui seul ; mais l'homme a cessé d'adorer le vrai Dieu et de lui rendre ses hommages en cessant de lui obéir, d'être fidèle à

son commandement. Il a eu peur de lui; il ne l'a plus aimé ; il y a eu rupture : le sentiment religieux de l'homme s'est égaré, l'homme s'étant égaré, ayant dévié. Il a cherché ailleurs qu'en Dieu son objet, et la religion est devenue polythéisme, idolâtrie, naturalisme, sabéisme, panthéisme, froid déisme. On a fait des dieux d'or, d'argent, de pierre et de bois; on a adoré les astres, le soleil, la lune, le feu, l'eau, les animaux, les bêtes à quatre pieds et les reptiles. L'homme est devenu le dieu de l'homme.

Chose admirable, cependant, l'homme n'a pas cessé, n'a pu cesser d'être religieux.

Le besoin d'adoration n'a pas été détruit : il a changé d'objet. L'homme a montré de la piété jusque dans l'impiété ; il y a eu de la religion dans son irréligion. Il n'a pas mieux pu subsister sans Dieu ni sans religion qu'il n'a pu subsister sans air et sans lumière, encore que Dieu et la religion aient été bouleversés, transformés, dégradés.

La religion la plus corrompue, les cultes les plus grossiers rendent, malgré eux, hommage à la religion, au culte institués de Dieu. Ils ne seraient pas sans eux; il n'y a pas de fausse religion où il n'y en aurait pas eu de vraie, et ce qu'on appelle religions humaines ne seraient

pas, n'auraient jamais été, si la religion divine n'avait précédé. Celles-là ne sont qu'une corruption, qu'une déviation de celle-ci; c'est ce qu'établit la plus ancienne, la plus vénérable et la plus authentique tradition. Nous étions plus près de Dieu qu'aujourd'hui, lorsque Dieu créa l'homme. L'erreur est toujours la corruption de la vérité; la vérité n'est jamais la corruption de l'erreur; l'erreur est une vérité transformée, incomplète, travestie. Le sentiment religieux et la religion se sont corrompus ; ils ne l'ont pas été toujours. Ils ont subi le même changement que nous; ils étaient purs à leur origine comme nous, quand Dieu proclama que tout était bon.

Les religions les plus corrompues, les cultes les plus grossiers contiennent tous un élément de vérité qui les fait vivre ou qui les empêche de mourir. Cette portion ou cet élément de vérité est en proportion de notre déchéance et de notre dégradation; c'est le lot inaliénable de l'humanité tombée. Elle ne peut pas plus le perdre qu'elle ne peut n'être pas ce qu'elle est. Cette portion de vérité dans les religions, moindre ici, là plus grande, est le sauvageon sur lequel on doit greffer le christianisme partout où il ne règne pas encore; il est dans sa plus complète dégénération, dans les religions

fétichistes. Le saut ici est immense, le recul effrayant : il mesure l'énorme distance qui sépare la religion pure, sereine, sans tache, élevée, confiante, de l'homme en Eden, de ce qu'elle est devenue en vertu du péché, passant par toutes les gradations, subissant toutes les hontes, revêtant toutes les formes jusqu'aux plus immondes.

Certes, l'idolâtrie n'a pas été un progrès, et dans ce qu'elle a de moins odieux, de moins offensant pour le vrai Dieu, elle est une chute lourde et profonde, un culte infâme, au dire des prophètes. Quelque différence qu'il y ait entre les cultes idolâtres des nations, ils participent tous au même vice constitutif, qui est de servir la créature au lieu du Créateur, qui est béni éternellement. Tout culte pareil est une insulte faite au vrai Dieu ; aussi Dieu, dans les Ecritures, ne laisse échapper aucune occasion de les flétrir et de les condamner comme ce qu'il y a de plus haïssable et de plus criminel. Dieu a supporté l'idolâtrie, les fausses religions, comme il supporte le mal, l'injustice, le péché, comme il nous supporte. Dans les siècles passés, est-il écrit, Dieu a laissé toutes les nations marcher dans leurs voies ; il a passé par-dessus ces temps d'ignorance, nous réservant à tous de meilleures choses. Dieu tire le bien du mal,

et l'idolâtrie, qui est un très-grand mal, Dieu s'en sert ne serait-ce que pour conserver en l'homme le souvenir, le sentiment d'un ordre de choses supérieur et de sa dépendance d'une puissance que dépasse la puissance humaine et l'horizon du monde où il se meut.

La religion, à son minimum d'élévation et de valeur, à son plus bas degré de ressources spirituelles, répond encore, répond toujours à certains besoins religieux. Le sentiment de notre faiblesse ici-bas; le besoin d'avoir à faire à un plus fort, à un plus capable que nous; le besoin de le fléchir, et de nous le rendre favorable, sont indestructibles en nous. Ils suffisent à expliquer les phases où les religions se sont produites, sans cependant pouvoir jamais remonter de soi à la vraie, à la parfaite adoration, le vrai Dieu restant voilé sous les trompeuses apparences de symboles égarés, de conceptions arbitraires et d'élucubrations de tout genre; car il y a eu autant de religions que de peuples, que de tribus, que de familles, j'allais dire que d'hommes.

Ces religions sans le vrai Dieu, mais qui le supposent et le rappellent mal gré bon gré, sans le faire connaître, nous montrent que l'homme, soumis à sa nature déchue et guidé par elle, ne peut ni se passer de Dieu, ni vivre

avec lui et pour lui. L'homme, ainsi ignorant et aveugle, conserve, quoi qu'il fasse, la mémoire obscurcie, mais impérissable de son origine auguste et de ses destinées primitives, tout en professant un culte et se livrant à des pratiques avilissantes. Dans le plus profond abaissement, son cœur a faim et soif d'une gloire grande et durable, d'un bonheur peut-être éternel, de quelque chose comme une délivrance, une rédemption, mais sans aboutir. Les sacrifices païens ont d'abord cette signification ; la plupart n'en ont pas une autre, et toute religion, quelle qu'elle soit, ne fait que traduire, plus ou moins bien, les aspirations de l'âme vers cette haute destinée. La religion n'a jamais manqué ; elle n'a jamais pu périr ; elle a pu être modifiée, manipulée ; elle l'a été de mille manières. En s'éloignant de sa source, elle a été troublée ; elle a reçu des affluents impurs, mais au fond elle a persisté ; elle s'est retrouvée, dans les éléments primitifs, mêlée à d'autres éléments ; elle est devenue humaine dans le plus mauvais sens du mot. De céleste, elle est devenue terrestre, charnelle, viciée, mais sans perdre tout caractère originel ; elle a toujours compris et maintenu Dieu et les plus hautes aspirations de l'homme vers la Divinité. Dans cette mesure, Dieu a sa place jusqu'au

sein des religions les plus défigurées, ainsi que l'homme dans ce qu'il a de transcendant. Otez-en ce double élément, la religion n'est plus, et tout, dans cet ordre, tombe et se dessèche comme l'arbre auquel vous avez retranché les racines.

On a soutenu que les religions ne sont qu'œuvre d'homme, un fruit de l'imagination, un instrument inventé par les puissants pour mieux dominer les peuples.

Si les religions étaient une œuvre humaine, et rien que cela, cette œuvre aurait une fin humaine, comme toute œuvre humaine. Ce que les hommes peuvent faire, ils peuvent le défaire; or, s'il est un fait avéré, ce sont les efforts incessants qui ont été tentés à toutes les époques contre la religion, mais en vain toujours. Ceux que l'on qualifie de créateurs, de fondateurs de religions, ont toujours eu pour point de départ une religion quelconque; ils n'ont pas inventé : ils ont ajouté, retranché à ce qui existait déjà. Ils ont donné à la religion une autre physionomie, ils ne l'ont pas créée. Ils ont édifié sur le sentiment religieux préexistant, avec plus ou moins de succès ou d'insuccès. Ils n'ont jamais bâti sans matériaux leur édifice; ils ont rendu hommage tout d'abord à la religion qu'ils ont eu pour but de changer,

de transformer, de rendre plus accessible, plus efficace.

On a soutenu encore qu'il n'y a point de religion véritable où il y en a tant de fausses. On aurait mieux fait, on aurait eu plus raison de dire qu'il n'y en aurait point eu de fausses, s'il n'y en avait point eu de vraie. On aurait dû soutenir que puisque dans les religions erronées tout n'est pas erroné (nous l'avons établi), et qu'il y a en toutes un élément vrai, un élément de vérité, c'est la religion véritable qui a commencé. L'erreur, ce qui est faux est un dérivé, c'est une déviation du vrai. L'erreur n'est le plus souvent qu'une vérité altérée. Une erreur totale ne se soutient pas, ne saurait subsister longtemps et vivre : une pareille erreur est peut-être impossible.

La vérité précède ; elle est avant toute erreur. L'homme a été créé pour la vérité, non pour l'erreur ; l'erreur lui répugne et il y tombe ; l'erreur est une défaillance, elle est un châtiment, elle est cause et effet d'un état de misère et de souffrance ; les fausses religions, en se substituant à la religion véritable, sont devenues l'expression et la mesure de cette misère et de cette souffrance.

Que fera l'homme pour sortir, pour s'affranchir de ce triste état ? comment remontera-t-il

des fausses religions à la vraie? Il ne l'a pu jamais; il faut que Dieu lui tende la main, qu'il dissipe les ténèbres, qu'il l'éclaire de sa lumière, qu'il l'introduise dans la religion parfaite, celle que Jésus-Christ a enseignée et dont il est l'auteur.

Elle enseigne, cette religion, que l'homme qui est tombé ne peut de lui-même se relever; il est tombé en disgrâce, il ne peut se faire grâce; il a fui loin de Dieu, il n'y a que Dieu qui puisse le ramener à lui; il l'a méconnu; Dieu seul peut se faire connaître de nouveau comme il doit être connu; il a éteint son flambeau; quel autre que Dieu, qui le lui avait mis brillant dans les mains, pourrait le rallumer?

Où est l'idolâtre, le païen, le polythéiste, le panthéiste, le fauteur quelconque d'une fausse religion, qui soit devenu de lui-même un disciple de la vraie, un fidèle adorateur du vrai Dieu et qui ait changé, sans l'intervention de ce vrai Dieu, son culte ou grossier, ou naturaliste, ou mystique, pour le culte en esprit et en vérité que Jésus-Christ demande?

Où est le sage, Grec, Romain, Hindou, Chinois, Mahométan, qui ait abandonné ses opinions, ses pratiques, ses superstitions, sa philosophie pour faire choix, de son propre mouvement, de la religion des prophètes, des apôtres,

de la religion révélée dans les saintes Ecritures, dans l'Evangile? Vous n'en trouvez point. Il y faut un appel d'en haut, puissant, rendu efficace par le Saint-Esprit.

Avec l'Evangile et l'efficace du Saint-Esprit, le païen le plus grossier, l'idolâtre le plus abaissé, le sauvage de l'Australie, le Fidjien, le Hottentot, le Groënlandais, le Bassouto, apprennent à connaître le vrai Dieu, à pratiquer le vrai culte, à professer la vraie religion aussi bien que le Grec poli, que le Romain superbe, que le Brahme instruit, que le disciple de Confucius ou de Platon. C'est que l'Evangile est la puissance de Dieu en salut à tout croyant, et qu'en sa présence il n'y a plus ni Grec, ni Juif, ni esclave, ni libre, ni homme, ni femme, mais que Christ est tout en tous. Voilà la merveille, la véritable merveille d'en haut. Cette merveille s'adapte à toutes les âmes, à celle du pauvre, du riche, du faible, du fort, de l'ignorant, du savant, de l'homme haut placé, du plus humble. La religion de l'Evangile est accessible à tous. Elle est au niveau de tous, bien que dépassant les plus fermes comme les plus hautes intelligences de la mesure de l'infini. Rien ne l'égale en hauteur, en largeur, en profondeur; les anges se courbent pour en voir, pour en mesurer les limites insondables,

et le croyant le plus simple l'enclôt dans son cœur droit, humble et aimant. Elle s'adresse à tous, fait ouïr à tous ses appels; elle offre à tous ses dons, ses trésors; mais elle est faite plus particulièrement pour ceux qui ont faim et soif de la justice, qui ont l'esprit froissé: elle s'adresse avant tout aux pauvres d'esprit, à ceux qui sont travaillés et chargés, aux débonnaires.

La religion de l'Evangile embrasse l'homme tout entier : raison, intelligence, conscience, sentiment, imagination; elle veut tout ennoblir, tout purifier, tout sanctifier. Elle ne méprise point le corps, qu'elle appelle aux mêmes destinées que l'âme; elle en fait le temple de Dieu, du Saint-Esprit, lui réserve une glorieuse résurrection, une glorieuse transformation, un avenir éternel de gloire. La religion de l'Evangile s'approprie ce qu'il peut y avoir de vrai, de primitif, de providentiellement conservé dans les religions païennes. Les besoins religieux, auxquels répond ce qu'il y a de divin dans les religions païennes, dégagent cet élément divin de tout ce qui est humain et travesti, en l'assimilant à la vérité lumineuse et sainte de la religion évangélique, comme font les plantes qui puisent dans la terre les éléments qui leur conviennent et dont elles se

forment et se nourrissent. Ces besoins s'étendent et s'épurent; ils se mettent en rapport avec ces fragments de vérité, avec ces éléments sains qui ont échappé du naufrage, en les mêlant, en les confondant avec l'Evangile, qui est la source intarissable, le fleuve immense où sont conviés à venir se désaltérer tous les hommes.

La religion de l'Evangile est aux autres religions ce que l'Océan aux eaux incorruptibles, immenses, embrassant la terre, est aux cours d'eaux égarés, tenant en dissolution des corps et des matières nuisibles, putréfiants, empoisonnés.

Quoi qu'il en soit de ces courants, ils sont assainis aussitôt qu'ils entrent, se mêlent et se perdent dans le vaste Océan. Ce qu'il y a d'eau pure dans ces courants s'incorpore dans la masse.

Nous concluons que l'homme est, par nature, un être essentiellement religieux, que l'un de ses domaines c'est la religion. Le domaine de la religion est le domaine de l'invisible, de l'esprit, de ce qui est céleste et éternel. La religion mène à Dieu, d'où elle procède. C'est l'attache la plus forte qui relie Dieu et l'homme. Mais ce n'est que dans l'Evangile, que dans le christianisme qu'elle a toute sa splendeur, toute sa vigueur salutaire et transformatrice; c'est là qu'il faudra en revenir toujours.

II

Devoir et bonheur.

L'homme a été créé à la fois pour le devoir et pour le bonheur. Cependant le devoir n'est pas le bonheur et le bonheur n'est pas le devoir.

Dans toutes les langues, ces deux mots sont distincts et s'appliquent à des choses essentiellement différentes, quelque étroit que soit le rapport qui les lie. Le devoir et le bonheur sont comme les deux pôles de la nature humaine; ce sont les deux grandes lois de notre être : la première, la loi de la conscience, et la seconde, la loi du cœur; elles correspondent au juste et à l'utile.

Le devoir, c'est ce qui est dû; le devoir est obligation. Le bonheur est synonyme de plaisir; le bonheur est jouissance, satisfaction. Le

devoir va de soi à autrui; le devoir donne, le devoir s'acquitte, il est désintéressé. Le bonheur est un désir satisfait, un besoin du cœur rempli; le bonheur éprouve, expérimente; il est égoïste. Le devoir est un principe moral, un fait, une règle de conscience ; le bonheur n'est moral que par le devoir. De soi, il est bien-être; il ne dépasse pas les limites de l'être affectif, sensible; il se meut dans la sphère de l'intérêt, au sens le plus élevé du mot. Le devoir va d'ordinaire du moi au non-moi. J'ai des devoirs envers Dieu, j'en ai envers mes semblables, depuis mes proches jusqu'aux hommes des régions les plus éloignées.

Le bonheur se concentre dans le moi; il est essentiellement subjectif. J'en rapporte, j'en applique les éléments à moi-même, et la conscience n'en est ni le siége ni l'organe, quelque part d'ailleurs qu'elle y puisse avoir. Le devoir est effort, lutte, sacrifice, obéissance; le bonheur est repos, quiétude : c'est un état plus passif qu'actif; il est contentement.

Le devoir exige; il réclame impérieusement ce qui se doit; il veut être obéi coûte que coûte; il s'impose souverainement; il ne connaît ni concession, ni réserve; il a droit à une complète soumission.

Je puis vouloir être heureux. Je ne puis vou-

loir n'être pas juste, vertueux. Je puis vouloir être heureux plus ou moins; je ne puis vouloir être plus ou moins vertueux et juste, et m'acquitter de mon devoir à moitié. Le devoir est un; il est absolu ; le bonheur ne revêtit jamais ce caractère d'obligation. Je puis me refuser à telle jouissance; je puis renoncer à tel intérêt sans offense, sans crime. Je ne puis, sous aucun rapport, sous aucun prétexte, me refuser à mon devoir, ni me soustraire à aucune de ses exigences sans être digne de blâme.

Il y a plus : il peut y avoir conflit entre mon devoir et mon bonheur; dans ce cas, c'est le devoir qui prime le bonheur; le devoir qui céderait ne serait plus le devoir. Le devoir ne varie pas; il n'est pas supérieur, puis inférieur, et l'intérêt, quelque légitime qu'il soit, ne peut empiéter sur le devoir sans devenir illégitime, injuste. Il est plus d'une fois du devoir de l'intérêt, de se sacrifier au devoir; il n'est jamais permis au devoir de se sacrifier à l'intérêt ni à quoi que ce soit au monde. Le devoir est lui; il est inviolable, indéfectible; il revêt le caractère de l'absoluïté; il est indépendant et au-dessus des temps, des lieux, des circonstances, des hommes, des institutions; il ne peut être autre chose sans périr. S'il venait à descendre, à n'être plus à sa place, s'il venait

à changer, à périr, tout serait compromis et près de périr.

Le devoir est au-dessus de tout, excepté du Dieu qui en a mis en nous l'idée, et duquel il découle comme tout bien parfait. Dieu est juste d'éternité en éternité; il est le législateur suprême, l'auteur de la loi morale comme du devoir, comme du bonheur. Et de même que nous sentons le devoir comme un fait de conscience, comme un fait immédiat, se faisant sa place et ne la sacrifiant à personne ni à rien, de même, dans sa forme absolue, ni déduite, ni induite d'aucun antécédent humain, nous sentons qu'il plonge en Dieu; qu'il a en lui son type, son principe; qu'il n'est pas là où Dieu n'est pas. L'idée de devoir est en moi, mais ne vient pas de moi. Elle est en moi plus d'une fois contre moi et malgré moi; elle n'a pas ses prémisses en moi ni en aucun de mes semblables. L'idée de devoir n'est en rien la conséquence d'un vouloir humain quelconque. Le vouloir humain qui la créerait la pourrait anéantir; or cette idée a traversé les siècles; elle a surnagé du sein de tous les cataclysmes. Elle n'a pas péri; elle n'a pu périr malgré l'affreux obscurcissement, l'effrayante corruption sous lesquels le genre humain a plié et gémi tant de fois.

Le devoir est la loi du juste, du bien, du bon ; c'est la loi incorruptible des esprits. Le bonheur vers lequel l'homme aspire sans cesse est une loi inférieure, quoique non moins universelle. Le bonheur, c'est la condition d'une existence heureuse ; c'est cette existence même. Nous y sommes portés, sollicités impérieusement. Ce besoin de bonheur agit sur nous souvent d'une manière irrésistible; il n'a de limite que le devoir, et en des milliers de cas il est en opposition, en guerre avec le devoir.

Ceci nous conduit à un fait triste qui se reproduit sans cesse partout : c'est que le devoir et le bonheur, ou l'intérêt, au lieu d'être unis, d'être d'accord, sont, dans la plupart des cas, opposés et hostiles ; l'intérêt, au lieu d'obéir, commande ; il y a lutte, enfin, où il ne devrait y avoir que la plus complète harmonie. Voilà ce que tout le monde sait, le vulgaire aussi bien que les savants.

Est-ce donc que l'homme aurait été créé ainsi ? Est-ce qu'il est une dualité antipathique et non un être un ? Cet antagonisme entre le devoir et l'intérêt, car il y a bien antagonisme, est-il normal ? est-il accidentel ? Dieu aurait-il fait l'homme pour être en lutte contre lui-même, avec ce qui le constitue être moral et sensible, sans pouvoir ni renoncer au devoir ni

Nous disons qu'il est devenu et non qu'il fut ainsi toujours. Ce dualisme, cet antagonisme contre nature et qui nous choquent prouvent évidemment que l'homme n'a pas débuté par là, c'est-à-dire par une contradiction, c'est-à-dire encore par un principe de ruine. Dieu n'a pu vouloir à la fois la ruine et la conservation du genre humain ; et si le genre humain renferme en son sein aujourd'hui une pareille contradiction, c'est qu'elle vient de l'homme et non de Dieu.

La liberté y suffit; une déviation provenant de cette liberté explique tout. Il y a eu chute, chute volontaire, et la chute a produit l'antagonisme qui nous occupe, avec tous ses effets.

Comment expliquer autrement ces conflits, ces désaccords, ces luttes, ces défaites et ces victoires? Il n'y a ni conflit ni lutte, où il n'y a pas liberté; il n'y a ni défaite ni victoire, où il n'y a qu'une force aveugle : il y a des accidents aveugles. Les échecs du devoir un jour, ceux de l'intérêt un autre jour, les efforts de la conscience, les efforts de l'égoïsme opposés, en guerre, révèlent partout en l'homme un être moral et sensible qui doit être un. Si l'homme n'avait jamais été égoïste, ou s'il n'avait jamais été qu'égoïste, il ne serait pas sollicité par deux courants. Sous l'empire d'uue seule loi, soit la

loi du devoir, soit la loi de l'intérêt, de l'utile, il n'y aurait eu jamais qu'un seul mobile d'action. Nous nous sentons égoïstes, et souvent nous en souffrons, et le cri de la vertu nous émeut et nous entraîne à son tour.

Si nous vivions sous le pouvoir d'un instinct fatal uniquement, d'où nous viendraient les regrets et les remords qui mille fois nous assaillent? Il n'y a nul repentir à éprouver, nul reproche à se faire où il n'y a pas eu liberté, où il a été impossible de faire autrement ou mieux; tout jugement favorable ou défavorable manque de base où manque toute espèce de responsabilité. Or, la responsabilité n'est qu'une autre face de la liberté : on n'est responsable que si l'on est libre. On ne peut commettre ni bonne ni mauvaise action, on ne mérite ni blâme ni louange, si l'on n'est pas un être moral et responsable.

Cette antinomie entre le devoir et le bonheur n'est donc pas un fait divin, un fait de nature, mais un fait de liberté qui a produit la chute. Or, avec la chute, tout s'illumine; mais sans elle, tout reste enseveli dans la nuit la plus sombre. La chute domine l'humanité tout entière, son développement, son histoire, ses progrès et ses reculs, ses destinées, ses angoisses morales, les cris de la conscience et les

combats à outrance et sans nombre que se sont livrés, partout et en tout temps, le dévouement et la concupiscence, le juste et l'utile.

Toute explication de ce phénomène autre que la chute est inadmissible : il faut le rapporter à Dieu, ce qui répugne et n'explique rien d'une manière satisfaisante; ou il faut le rapporter à une influence d'un monde disparu, dont rien absolument ne dit mot, ce qui ne ferait que reculer la difficulté sans la résoudre. La dissonance qui nous occupe est entièrement imputable à notre race et non à une autre race qui n'exista jamais que dans l'imagination de quelques rêveurs. La chute de l'homme, rapportée à sa volonté libre, si elle ne répond pas à tous les comment et à tous les pourquoi, rend compte de tout naturellement. L'homme a pu désobéir et se corrompre; il a pu, sans perdre jamais le sentiment moral, voir sa liberté s'affaiblir et sa volonté se corrompre dans la même mesure que lui-même après la chute. Si l'homme, être libre, eût cherché toujours le bonheur en Dieu comme le devoir, l'un n'eût jamais prédominé, l'équilibre se serait maintenu, et la loi du souverain bien n'eût subi aucune atteinte. Mais en désobéissant, en péchant, le chef de notre race a rompu cet équilibre et compromis le souverain bien; et nous sommes

égarés entre le devoir et le bonheur ; et notre vie n'a plus été qu'une suite de déplorables déviations. Le devoir est à tout moment violé, tandis que pour être heureux il ne doit pas l'être ; le devoir est une condition absolue du bonheur ; le bonheur est la somme de jouissance que l'homme goûte dans l'accomplissement de ses obligations. Dans ce sens, le devoir est moins la condition du bonheur que sa source. L'homme ne peut sans dommage intervertir cet ordre établi de Dieu ; il lui serait plus aisé de changer le cours des astres, d'intervertir la loi de la pesanteur et du mouvement que de faire du bien le mal et du mal le bien, sans péril ni souffrance. Quand le bonheur s'exerce aux dépens du devoir, qu'il l'exagère, il n'est déjà plus le bonheur : il est passion, il est concupiscence, il est épicuréisme, il se matérialise et il matérialise ; il cache Dieu à l'âme, il lui dérobe le ciel et borne son existence et ses besoins à ce monde.

Maintenant que faire pour arriver au bonheur par le devoir? comment réconcilier cette double loi, cette antipathie ; comment détruire cet antagonisme qui règne entre le juste et l'utile ? C'est demander comment s'y prendre pour effacer les effets de la chute avec la chute elle-même. Ici la seule raison se tait ; elle peut avoir

des palliatifs à proposer, elle n'a pas de remède. Rien ne lui offre, pour ce problème, de solution satisfaisante : elle a devant elle l'inconnu. Nous sommes déchus, nous sommes corrompus, nous sommes pécheurs et nous restons tels; mais ce que la raison ne peut nous dire, ce qu'elle ne peut faire, Dieu le fait et nous le révèle dans la rédemption de Jésus-Christ. Jésus-Christ concilie tout en mourant pour les pécheurs. En lui la vérité et la gratuité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont entrebaisées. C'est ici que Dieu se montre admirable dans ses voies. Il embrasse le devoir et le bonheur dans son amour en son Fils. L'innocent est mis à la place du coupable, le coupable à la place de l'innocent, et, par cet échange extraordinaire, le devoir est glorifié avec le bonheur, et l'un et l'autre sont consommés. En Jésus-Christ, le devoir est rempli, les saintes obligations de l'obéissance sont élevées pour nous et en nous, à leur plus haute dignité morale. Le devoir est ici vengé, rétabli, justifié; il acquiert comme un nouveau lustre; il est spirituel; il a sa mesure dans la grâce autant que dans la loi. Il est vivant, attrayant; il est devenu une personne vivante pour passer d'elle en chacun de nous par la foi. Il s'est incarné ; il est devenu homme et il nous tend la main avec tout ce qu'il y a

de plus propre à nous le faire aimer et pratiquer, sans rien perdre de sa sainteté ni de ses exigences. Ici le devoir et le bonheur, longtemps séparés, se rejoignent; c'est en Jésus-Christ que le nœud entre les deux se reforme. Jésus-Christ est la divine synthèse qui embrasse et étreint ce que le péché avait désuni; le devoir et le bonheur se trouvent un à leur plus haute puissance, et nous sommes faits en lui, sagesse, justice, sanctification et rédemption; et nous sommes accomplis en lui; il est le cep et nous les sarments; nous sommes os de ses os, et chair de sa chair, et nous sommes un même esprit avec lui. Voilà le vrai rétablissement de l'harmonie rompue. Voilà ce que l'Evangile nous enseigne d'un bout à l'autre.

III

De la volonté et de sa règle.

La terre qui tourne, le vent qui souffle, la mer qui s'agite, la pierre qui tombe, la plante qui croît, sont dénuées de volonté. Il n'y a là qu'une force aveugle, rien de réfléchi ni de conscient; là tout s'ignore.

Il en est autrement de l'homme; l'homme a une volonté : la volonté est en l'homme une faculté personnelle et morale ; elle est une force de l'âme; l'homme en a conscience, il s'en rend compte, il en est responsable. La volonté est placée au fond de l'être humain; elle est à la base de toute action réfléchie, de tout effort senti, raisonné; elle se mêle au sentiment, à l'intelligence, à la raison, mais elle en est distincte; elle est contemporaine du moi; elle est le moi en puissance comme en acte; elle peut

être réveillée, sollicitée par un accident quelconque, mais elle est au-dessus de tout accident ; elle peut y céder, s'y refuser et montrer par là qu'elle n'est pas une pure force comme celles de la matière.

La volonté peut être aux prises avec tout ce qui l'environne ; elle peut subir l'influence des choses et des hommes sans cesser de s'appartenir, d'être maîtresse d'elle-même, de ses déterminations ; rien ne saurait lui faire échec nécessairement, et tout pouvoir, toute autorité non consentie ne sauraient la vaincre.

La volonté, cependant, n'est ni indépendante ni souveraine ; autrement elle serait illimitée, ou en droit de faire ce qui lui plaît, bien ou mal. Elle n'est pas illimitée, car elle est créée, et il n'y a d'illimité que la volonté de Dieu, qui crée. Elle n'a pas le droit de faire ce qui lui plaît, car un tel droit n'appartient à personne.

La volonté est donc subordonnée, elle a donc une règle. Mais où est et quelle est cette règle ? Ici les avis ne sont pas les mêmes ; les sentiments diffèrent. Cette règle, on l'a placée ici et là ; le plus souvent, on l'a mise où elle n'est pas, au lieu de la mettre où elle est. Les uns l'ont mise dans la volonté elle-même ; les autres l'ont mise dans le sentiment ; d'autres l'ont mise dans la raison, dans la conscience, c'est-

à-dire en l'homme. Mais d'autres, et nous sommes du nombre, l'ont mise en Dieu.

1° La règle de la volonté ne saurait être la volonté. Dès qu'il est admis que la volonté a une règle, il y a la volonté et il y a sa règle; la volonté est une chose et la règle une autre ; il y a dualité.

Une règle oblige, ou elle n'est pas. Or, partout où une règle oblige, il y a la règle qui oblige et celui qu'elle oblige. Si la volonté devait régler la volonté, la volonté aurait à remplir le double rôle que voici : elle aurait à la fois à se commander et à s'obéir ; elle aurait à se donner des ordres et à les exécuter ; elle serait en même temps maîtresse et servante, libre et esclave, dépendante et indépendante d'elle-même : ce qui implique contradiction. Nous concluons donc que si la volonté était sa règle, elle serait privée de toute règle. La règle de la volonté n'est donc pas la volonté. Elle n'est pas non plus le sentiment.

2° Le sentiment est une manière d'être de l'âme autre que la volonté ; il est plutôt affection. Or, l'affection suppose un objet à qui elle se rapporte, de qui elle dépend ; or ce qui dépend, n'importe de qui, de quoi et dans quelle mesure, ne saurait être une règle ; une règle

est au-dessus de tout : elle est souveraine, elle n'est pas subordonnée, ou elle n'est rien.

Le sentiment n'a rien de constant, de permanent, d'absolu ; il est, par nature, variable, changeant ; il a plus ou moins d'intensité et de durée, d'un homme à l'autre et souvent chez le même homme. Il est ou fort ou faible, vif ou languissant, bouillant ou froid, impérieux ou énervé. Il y a plus : le sentiment se fait souvent obstacle dans le même individu, et combien plus d'individu à individu. Je puis à la fois éprouver pour quelqu'un un sentiment de sympathie et d'aversion, de support et d'impatience, selon le point de vue où je me place. Je puis vouloir secourir un homme en danger, et être retenu par la crainte de m'y exposer ; le malheur d'autrui peut nous toucher et nous émouvoir, et, par un retour soudain sur nous-mêmes, nous pouvons être refroidis et paralysés. Je puis être sollicité par un sentiment de défiance et par un sentiment d'espoir, par un sentiment d'humilité et par un sentiment d'orgueil ; je puis hésiter entre le renoncement et la recherche de moi-même. Combien de fois un sentiment généreux, libéral, est étouffé aussitôt par un sentiment d'égoïsme ! Combien souvent la haine remplace, d'un moment à l'autre, l'amour, et la dureté, la tendresse dans les cœurs ! Dans

ces alternatives, quel sera le sentiment auquel il faudra obéir? Quel sera celui qui devra servir de règle?

Le sentiment, on le voit, est divers, souvent opposé à lui-même : il est multiple et complexe, comme l'occasion qui le provoque et le mobile qui le fait naître.

Il est soumis aux temps, aux circonstances, il se produit et se meut au sein de ce qui est contingent et en plus d'un cas fortuit. Or une règle qui n'est pas une, une règle qui n'est pas la même pour tous, partout, toujours, n'est pas une règle.

Le caractère d'une règle, c'est d'être immuable, universelle, éternelle, absolue; il lui faut un fondement ferme, inébranlable, un point fixe, et non pour base, pour appui, un sable mouvant. Ce n'est pas tout : le sentiment est proche voisin de la sensibilité; il se confond en plus d'un point avec elle ; il tient autant de l'intérêt que du devoir; il se rapporte peut-être plus à ce qui s'appelle bonheur qu'à ce qui s'appelle vertu. Or, dans ce que le sentiment tient de l'intérêt, il ne peut être règle morale, règle de la volonté.

Entre l'intérêt et une règle morale, il y a une différence radicale, il y a un abîme. Sous aucun rapport donc on ne peut prendre

le sentiment pour servir de règle à la volonté. Si l'un devait être la règle de l'autre, la volonté serait plutôt la règle du sentiment que le sentiment la règle de la volonté. Une règle est nécessaire à l'un comme à l'autre, et cette règle reste à trouver.

La chercherons-nous dans la raison, selon le sentiment de plusieurs et non des moins considérables ?

3° La raison a un grand rôle à jouer au sein de l'humanité. La raison est moyen de connaissance; elle est lumière, intelligence, jugement. Son rôle, c'est de connaître ce qui est, d'observer, d'étudier les choses, de les rapprocher, de les comparer, de juger des effets par les causes, et des causes par les effets; de remonter, puis de descendre des unes aux autres. Tout objet de connaissance est de son ressort.

La raison a pour champ l'univers : Dieu, l'homme, le monde rentrent dans sa sphère; elle veut tout savoir : ce qui est le principe de ce qui est, le commencement, le milieu, la fin de ce qui est, le but de tout, la raison de tout.

La raison s'informe de la place que l'homme occupe, d'où il vient, où il va, ce qu'il est, ce qu'il fait, pourquoi il est. Elle peut jeter

sur tout cela ses clartés; elle en a le droit. Elle y tâche; elle a tenté de constants efforts, des efforts gigantesques, extraordinaires, incessants pour y parvenir.

La raison étudie la volonté comme le sentiment, comme tout le reste; elle n'a pas la volonté, pas le sentiment, mais elle appartient à l'homme; elle est une de ses aptitudes, une de ses facultés comme eux; elle est en quelque sorte les yeux et les oreilles, c'est-à-dire l'organe de la vérité dans l'homme : bien plus, elle est en quelque mesure le juge de ses actions et de sa volonté.

Pour être la règle de la volonté, la raison doit être au-dessus de la volonté et plus forte qu'elle. Elle doit être une force morale, préposée à la garde et au commandement de la volonté ou de l'être moral en nous. Elle doit avoir l'autorité de se faire obéir, sans faillir jamais à son mandat.

La raison doit toujours être sûre d'elle-même; elle ne doit jamais faillir dans ses jugements, jamais être en défaut de vigilance et d'intégrité; elle ne doit jamais conniver avec la volonté dans ses défaillances; elle a besoin d'être inaltérable et infaillible, de dominer la volonté de toute la hauteur d'une loi inviolable et suprême. Il faut que ses titres de souveraine puissance

ne puissent être ni suspectés ni violés, sans crime ni offense; il faut que la raison ait en elle-même tout ce qu'il lui faut pour se faire respecter, non pas seulement d'un homme, mais de tous les hommes, en tout temps et sans cesse, d'une manière absolue. Or, nous doutons que la raison atteigne à cette hauteur; il lui faudrait dépasser l'homme, être plus qu'humaine ou surhumaine; mais cela n'est pas. Ma raison est à moi, ma raison c'est moi; elle est humaine comme ma volonté, comme mon sentiment, etc.; elle ne saurait être plus élevée que ma nature; mes limites sont ses limites; mes qualités, mes défauts sont les siens. Elle a part à mes infirmités, à mes défaillances. Son jugement n'est pas toujours lucide, sa voix toujours lumineuse, ses arrêts toujours irrévocables. Elle a ses obscurcissements, ses éclipses; elle est souvent cause d'erreur; elle fait souvent fausse route; elle se trompe maintes fois dans ses appréciations. Elle est le plus souvent forcée de faire maints détours pour arriver à la vérité; c'est beaucoup plus rarement qu'elle tombe d'aplomb sur elle-même, qu'elle la voit, la surprend comme d'intuition. Il lui faut de longs raisonnements; elle est discursive; c'est à force de déductions, à force d'inductions, presque ja-

mais immédiatement, directement, que la conclusion se trouve au bout d'une chaîne difficile, laborieuse, souvent arrêtée, plus d'une fois interrompue ou cachée, qui oblige à recommencer tout de nouveau un travail hérissé de difficultés et plein de fatigues.

N'est-il pas arrivé, n'arrive-t-il pas tous les jours que le même individu, qui, à grand renfort d'études, de soins, de fatigues, avait élevé un système et formulé une doctrine ou un ensemble de doctrines qu'il croyait inattaquables, a changé de manière de voir, a modifié, transformé, renversé son édifice pour lui en substituer un autre, sans plus de chance de durée peut-être que le premier?

Et si le même individu persiste dans sa manière de voir, s'il reste fidèle à son système, ce système restera le sien ; il ne sera pas celui des autres, du moins de tous. Il y a plus : si cet individu a des disciples, voici ce qui arrivera : après l'avoir suivi quelque temps, ils l'abandonneront, le combattront; ils élèveront chacun un système différent, pour se voir à leur tour contredits ou dépassés par leurs propres disciples, leurs disciples respectifs. La raison, chacun a la sienne, et de l'un à l'autre il y a des diversités, des oppositions, des luttes sur la même question, la même matière. L'un nie ce

que l'autre affirme; le disciple ne voit déjà plus comme le maître, et le maître lui-même ne voit pas aujourd'hui comme il voyait hier. Aussi les systèmes les plus divers, les plus hostiles les uns aux autres, s'élèvent pour tomber. Les destinées humaines sont appréciées différemment, contradictoirement, et au sujet de la question qui nous occupe, si la raison était la règle de la volonté, on n'aurait pas couru après une autre règle.

Pour échapper à ces graves inconvénients, et désespérant de rien fonder sur la raison particulière ou individuelle, on en a appelé de la raison particulière ou individuelle à la raison générale ou universelle, s'imaginant que de la somme des raisons particulières résulterait une évidence complète, une certitude absolue, une règle infaillible et souveraine.

Mais la raison, considérée au point de vue particulier, ne diffère pas de la raison considérée au point de vue général. La raison générale n'est pas une chose, et la raison particulière une autre. La raison générale, c'est ma raison, c'est la vôtre, c'est celle de l'un et de l'autre, depuis le premier jusqu'au dernier.

La raison générale réfléchit nécessairement tout ce qui se trouve dans chaque raison individuelle : les qualités comme les défauts, les

défauts comme les qualités. Est-ce que la raison générale sera purgée comme par enchantement des défauts de chaque raison particulière en passant du particulier à l'universel? Non, sans doute. Or, cela suffit pour infirmer l'autorité de la raison en tant qu'autorité souveraine, infaillible.

La raison, même ici, n'aura donc qu'une autorité relative et non absolue, c'est-à-dire qu'une autorité manquant d'autorité.

Ce n'est pas tout. La raison générale dont on parle, où est-elle? Qui l'a consultée, qui l'a interrogée, qui a demandé et obtenu son verdict? Où a-t-elle rendu ses oracles? Qui en a rédigé le procès-verbal, pour le transmettre intact, authentique, au genre humain, c'est-à-dire à tous et à chacun? Personne. Or, s'il en est ainsi, comment faire de la raison la règle de la volonté, de la mienne, de la vôtre, celle du genre humain tout entier? Cette règle n'est donc ni la raison, ni dans la raison : la raison ne saurait donc la fournir.

4° Trouverons-nous mieux la règle de la volonté et de ses actes dans la conscience? Examinons. Ici, la conscience s'entend de la conscience morale. — Par elle nous avons l'idée d'une loi morale, d'une règle de la volonté,

comme nous avons l'idée du bien et du mal et de leur différence; comme nous avons l'idée du devoir, de l'obligation. Mais la conscience qui nous fait connaître cette loi ou cette règle n'est ni l'une ni l'autre; la conscience qui nous révèle les idées du bien et du mal est à part de ces idées; la conscience qui nous parle de devoir, d'obligation ne se confond pas, ne s'identifie pas avec le devoir, l'obligation. La conscience n'est pas la règle : elle est un témoin, un censeur, un juge; elle approuve ou désapprouve, absout ou condamne les actes de la volonté selon que la volonté est ou non conforme aux idées de bien et de mal, selon qu'elle est ou juste ou injuste dans ses déterminations. Dès que la règle de la volonté est violée, la conscience se plaint; le remords se produit, éclate. Or, il n'y a remords que là où il y a en dehors de lui une loi transgressée. Le remords ne constitue pas la loi, la règle; elle est avant lui, il vient après elle; le remords est le pressentiment de la peine qui suit l'offense, beaucoup plus que cette peine elle-même. Cela est si vrai que le coupable en qui le remords vient de naître, ne s'arrête pas au remords, mais cherche forcément ailleurs, s'élève malgré lui, d'un bond, jusqu'au vengeur de la loi, encore qu'il soit troublé et dé-

chiré dans sa conscience par le remords.

Ainsi le remords n'est que l'avant-goût du châtiment; la conscience n'est pas non plus le souverain législateur; elle n'en exerce pas le pouvoir, mais seulement la simple lieutenance.

La conscience, quelque élevée et excellente qu'elle soit, ne s'est jamais avisée de se croire indépendante et de prononcer souverainement et sans appel. Et si elle n'est pas indépendante, si elle ne prononce pas sans appel, c'est qu'elle a au-dessus d'elle quelqu'un qui se réserve de le faire, soit en modifiant ou en rectifiant ou en confirmant le verdict de la conscience. La conscience, quand elle accuse ou excuse les décisions, les actes de la volonté, ne le fait qu'en vertu d'une délégation, qu'en sous-ordre, qu'en tant qu'elle représente un pouvoir infiniment supérieur au sien. La conscience ne saurait, ni toujours, ni partout, échapper à nos infirmités personnelles, aux caprices de notre volonté, à nos passions, de manière à ne jamais conniver avec elles; elle peut être prise au dépourvu, manquer de prévoyance et céder, incertaine ou lâche, aux entraînements de la volonté, quand celle-ci dévie du droit chemin pour s'en frayer un à sa guise.

Les errements de la conscience n'ont d'égaux que ceux du sentiment et de la raison; l'expé-

rience et l'histoire en sont pleines. La conscience a subi l'influence des temps et des lieux, et des systèmes de philosophie, de morale, de religion, de législation les plus divers et les plus contradictoires. En dehors de quelques principes très-élémentaires, de quelques faits primitifs et généraux, toujours persistants, toujours les mêmes, la conscience a éprouvé les variations les plus étranges, les plus nombreuses, les plus opposées.

Placer la règle absolue de la volonté dans la conscience, ou dans la raison, ou dans le sentiment, ou dans la volonté, ou dans toutes ces facultés de l'homme à la fois, c'est la placer dans l'homme. Ces facultés ou ces aptitudes sont les siennes; il est par elles ce qu'il est; il n'est pas sans elles, elles sont lui.

Mais placer la règle de la volonté dans l'homme, c'est faire de l'homme sa propre règle, et par conséquent de chacun la sienne. Car quel droit aurait un homme d'être la règle d'un autre? et d'où lui viendrait ce droit?

Je ne reconnais à personne le droit de m'imposer comme règle ou comme loi obligatoire, ni sa volonté, ni son sentiment, ni sa raison, ni sa conscience. Je ne me reconnais pas non plus ce droit envers aucun de mes semblables. Je suis moi, ils sont eux, et ce que je veux et

ce qu'ils veulent ne saurait dépasser les limites de l'individu qui veut.

La règle, la loi pour obliger réellement, impérativement, ne doit être le fait d'aucun homme ; un homme ne peut pas plus se donner sa loi, qu'il n'a pu se donner sa vie, son être. Elle lui vient de plus haut. La règle de mes actions, je ne l'ai point inventée, point créée, ni personne celle des siennes. La loi qui oblige l'homme serait dans ses mains, si l'homme en était l'auteur, un jouet qu'il briserait au moindre caprice selon qu'il l'aurait résolu et qu'il le trouverait bon. Ce n'est donc pas en l'homme, de quelque manière que nous le considérions, que nous pouvons trouver la règle de la volonté, sa loi.

Où donc pourrons-nous la trouver? C'est là ce qui nous reste à voir en ce moment. Mais avant, redisons bien que cette règle ou cette loi, qui est à trouver, doit obliger l'homme, tout homme, d'une manière absolue. L'homme, tout homme, sans distinction d'âge, de condition, de pays, est obligé, d'une manière impérative, à obéir à cette règle. Les temps, ni les lieux, ni les climats, ni les circonstances ne peuvent rien contre elle. Elle demeure, pendant que tout passe, que tout s'altère et disparaît; elle domine les siècles, le monde, la

marche du genre humain, les révolutions ; en un mot, elle est immuable et indéfectible.

Cette règle que nous cherchons n'aurait-elle pas en elle sa raison d'être ?-Faut-il autre chose que la règle pour obliger ? Notre obéissance à la règle n'est-ce pas l'objet, le but de la règle ? Oui, si la règle s'était établie d'elle-même ; oui, si elle pouvait faire autre chose que de montrer le chemin, la voie à suivre ; oui, si elle était armée d'une sanction, et si elle pouvait joindre au droit, la force ; oui, si étant violée, elle pouvait frapper le violateur et lui infliger la peine qu'il mérite. Non, si elle n'y peut atteindre et demeure impuissante ; non, si en face des transgresseurs, en face des délits, des fautes, elle ne peut châtier les coupables ; non, si elle devient lettre morte, et reste enfermée en elle-même, n'ayant ni le moyen, ni le pouvoir de se défendre, de se faire respecter, et ayant besoin qu'un autre qu'elle l'applique et la venge. Or, cet autre, c'est Dieu ; Dieu qui est au-dessus de tout, de qui tout procède et par qui est tout ce qui est.

En dehors de Dieu, en effet, qu'y a-t-il ? Rien ; il n'y a plus ni règle, ni loi, ni obligation ; le bien ni le juste ne se conçoivent pas, ne sauraient être ; il n'y a plus que fantômes et illusions. Dieu, sa volonté, voilà donc la

règle de ma volonté, de celle des autres selon cette parole : « Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Ce n'est qu'en Dieu que se trouve l'idée de suprême autorité pour l'homme; elle ne laisse rien à désirer; elle répond à tout, rend compte de tout; elle remplit toutes les conditions d'une autorité parfaite et absolue, elle renferme toute garantie désirable; elle est puissante, elle est intelligente, elle est sage, elle est juste; là, nul arbitraire, nulle erreur, nulle connivence ne sont possibles; elle est trop haute pour n'être pas impartiale, elle est trop droite pour se plier à des détours.

La volonté de Dieu oblige donc notre volonté; elle crée, elle manifeste pour elle l'obligation ou le devoir d'obéir, le devoir de s'élever jusqu'à elle pour lui être conforme. L'idée du devoir naît de l'idée du droit qu'a Dieu de commander; le droit de Dieu et le devoir de l'homme sont renfermés, le second dans le premier et le premier dans le second, comme l'effet dans la cause et la cause dans l'effet. L'un rappelle l'autre, et de ce double fait s'engendre et découle la législation morale de l'humanité tout entière. L'homme dépend de Dieu souverainement, et cette dépendance réalise pour nous un principe éminemment vrai, éminemment moral : celui d'avoir affaire à un être réel mo-

ral, non à une idée, non à une abstraction, non à une conception absolument impersonnelle, idéale; une telle règle échappe, elle ne se sent pas; elle n'a le pouvoir, ni de se faire obéir, ni de se faire craindre; elle manque d'autorité, de sanction, et on peut la fouler aux pieds impunément.

Il en est tout autrement de la volonté de Dieu, et personne ne trouve la moindre peine à le comprendre. La volonté de Dieu, c'est Dieu voulant, agissant, Dieu maître de lui-même et des hommes, Dieu donnant ses ordres et nous donnant sa volonté pour modèle de la nôtre. La volonté de Dieu est vivante, présente, facile à savoir.

D'un bond nous nous élevons à Dieu, et bien qu'incompréhensible dans son essence, nous nous en formons aussitôt une idée plus vraie que de tout ce qui n'est pas lui. Rien n'est naturel, universel, rien ne s'impose de soi à nous comme l'idée de Dieu et le fait de son existence. Il en est de même de sa volonté comme règle, comme loi, et cette idée, qui est la plus accessible et la plus populaire, est aussi la plus profonde et la plus substantielle.

Jusqu'ici, nous ne nous sommes occupé que de la règle de la volonté, passant en revue les divers fondements qui lui ont été assignés pour

base. Avant de finir, nous désirons examiner quelle place cette règle fait à la liberté morale de l'homme, ou quel rapport il y a entre la liberté et la règle. La règle est absolue, le devoir de l'homme est absolu, le rapport qui en résulte est absolu. Or, entre la règle absolue et le devoir absolu, peut-il exister une liberté quelconque? Disons tout de suite que l'idée de devoir suppose nécessairement l'idée de liberté, et ne peut se concevoir, ni exister sans elle; il n'y a point de devoir là où il n'y a point de liberté.

La règle dont nous parlons ici est une règle morale; notre dépendance à son égard est une dépendance morale; les obligations qui en découlent sont des obligations morales; non-seulement elles n'excluent pas la liberté morale, elles la réclament.

L'absolu dans le droit comme dans le devoir n'est nullement incompatible avec la violation de l'un et de l'autre; le droit violé ne demeure pas moins toujours le droit inviolable, et le devoir transgressé ne doit pas moins toujours être accompli. L'absolu en morale, c'est l'absolu dans la sphère de la liberté; la liberté ne serait pas sans ce caractère; tout lui serait indifférent, une simple affaire de convention et de convenance.

La liberté se fonde sur la différence essentielle entre le bien et le mal ; cette différence ôtée, toute idée de liberté cesse ; la volonté de l'homme n'est pas affectée par l'idée de règle, car il n'y a plus rien à régler, ou rien n'est mal ni bien en soi ; quelque chose que l'homme fasse, il ne la fait plus par un principe de devoir ; il agit comme il lui plaît, sans avoir à s'inquiéter si ce qu'il fait est juste ou injuste, bon ou mauvais. Voilà ce qui arrive dès que l'absolu en morale est retranché ; la liberté n'est plus que le droit, ou, pour mieux dire, que la faculté d'agir à sa guise sans mérite ni démérite.

L'absolu en morale ne comprime pas, mais règle les actions de l'homme ; la règle commande souverainement, il est vrai, mais c'est volontairement, c'est de plein gré qu'elle veut être obéie. Il n'y aurait pas obéissance où la désobéissance serait impossible ; quelque absolu que soit le devoir d'obéir, le devoir manque là où il ne peut être transgressé, et alors le devoir n'est plus absolu, car il n'est plus devoir ; il existe, il est absolu, là où l'homme est libre de l'accomplir ou de le rejeter, et où il reste le même, violé ou non violé.

Nous sommes libres et nous sommes dépen-

dants : c'est le mystère, c'est le fait de notre création. En nous créant, Dieu ne pouvait pas faire que nous ne fussions pas des êtres dépendants des créatures ; mais il nous a communiqué la liberté dans une mesure compatible à notre qualité de créatures.

L'homme peut abaisser le niveau de sa liberté par le mauvais usage qu'il en peut faire ; il ne pourra jamais abaisser le niveau de la règle qui est l'expression de son devoir. Le devoir demeure quoi que l'homme fasse ; la règle est immuable, elle ne participe en rien aux défaillances, aux fluctuations de la volonté de l'homme. Celui-ci a beau se corrompre et s'avilir, il a beau vicier sa volonté et la tourner vers le mal, le devoir n'en reste pas moins pour lui toujours le même ; il n'en demeure pas moins un agent moral et responsable ; l'homme qui attente à sa liberté perd sa liberté, parce qu'il le veut bien. « Celui qui s'adonne au péché est esclave du péché. » On pourrait dire que c'est librement qu'il n'est plus libre.

IV

La loi et la grâce.

Dans un précédent article : « De la volonté et de sa règle, » nous avons établi que la règle de la volonté, c'est la volonté de Dieu. Elle ne peut provenir de plus haut, car il n'y a pas de plus haut ; elle ne peut provenir de moins haut, car la règle de ma volonté n'est pas, si elle n'est pas souveraine. Elle n'aurait alors qu'une autorité relative et non absolue ; elle serait muable, arbitraire, infirme et non parfaite, ni la même toujours.

La règle de ma volonté, j'en ai conscience, ma raison en connaît, mais avec l'absolue certitude qu'elle n'a pas en moi sa cause, sa raison d'être, mais uniquement en Dieu le créateur de l'univers et le législateur de toute volonté créée et libre. Moi, je ne me suis pas

créé; ma volonté, pas plus que moi, n'est mon œuvre ; aussi dès que je sens et que je sais que ma volonté a une règle, je sens et je sais du même coup que la volonté de Dieu est cette règle. Je sais cela immédiatement, irrésistiblement, absolument.

La règle de la volonté est la règle des actions de cette volonté, la règle de nos devoirs, la règle ou la loi morale du monde. Cette loi s'impose à moi sous la suprême autorité de Dieu, et j'ai conscience devant elle de ma qualité d'agent libre et responsable, d'agent moral par rapport à Dieu.

La règle de la volonté, la loi morale, le devoir, se présentent à nous sous un double aspect, affectent un double caractère. En même temps qu'ils commandent, qu'ils ordonnent, ils défendent, ils interdisent ceci ou cela. C'est qu'il y a pour l'homme le bien et le mal en présence, et que l'homme est appelé à pratiquer l'un et à repousser l'autre, en vertu de son devoir, ou conformément à la loi morale et à la règle de sa volonté. Faire autrement, c'est faillir, c'est prévariquer, c'est tomber dans le péché et se rendre coupable.

Entre deux hommes qui pratiquent, l'un le bien, l'autre le mal, la différence est absolue. Le premier est digne, le second est indigne;

celui-ci a démérité, celui-là pas. Ce jugement de la conscience est évident, et aucun sophisme n'en saurait triompher. Et ce qu'ici la conscience affirme, l'Ecriture sainte l'affirme, à chaque page, avec le soin le plus jaloux et toute l'autorité de Dieu.

L'Ecriture nous parle partout de la loi de Dieu ou de la loi comme inviolable, c'est-à-dire comme revêtue du droit absolu d'être observée par nous sans déviation d'aucune sorte.

Selon la Bible, à côté de la loi révélée, de la loi écrite, il y a la loi de la conscience, gravée au cœur du païen. Ce ne sont pas deux lois, mais une seule et même loi. La loi écrite reproduit, redresse, étend et complète la loi de la conscience affaiblie, obscurcie, défigurée du païen, qu'elle élève à son niveau, c'est-à-dire au plus haut degré d'unité, d'autorité et de perfection. Cette loi en quelque sorte recréée ou rééditée, est devenue la loi de l'humanité, la loi qui oblige tous les hommes, la loi universelle; elle est juste et sainte, elle est impartiale, incorruptible et profondément honnête. Elle n'a aucun égard pour personne, et tient haut et élevée dans ses mains la balance la plus exacte.

Cette loi sépare le bien du mal, le juste de l'injuste, avec une fermeté et une précision

admirables. Elle a l'œil ferme et pénétrant de Dieu ; elle voit tout et n'ignore rien de tout ce que nous faisons et de ce que nous sommes ; elle pèse et mesure tout mouvement intérieur comme toute action extérieure ; elle est spirituelle.

C'est devant elle que nous sommes responsables ; c'est elle qui doit nous juger ; c'est elle qui prononce s'il y a mérite ou démérite, récompense ou châtiment selon le bien ou le mal que nous avons fait. Elle dit : « Fais cela et tu vivras ; l'âme qui pèchera mourra ; la loi observée fait vivre, la loi violée fait mourir. »

A la loi morale, universelle et éternelle, la Bible avait ajouté une loi cérémonielle ou rituelle pour un but déterminé temporaire. Ce but atteint, cette loi cérémonielle cesse, est abrogée ; elle n'oblige plus ; mais elle aide à mieux marquer la place de l'homme par rapport à Dieu, ainsi que la conduite de Dieu par rapport à l'homme.

Nous abordons maintenant le côté pratique de nos rapports avec la loi. Elle a, nous l'avons vu, un droit absolu sur nous ; elle est obligatoire dans tous ses points, nous lui devons obéissance en tout sans restriction ; c'est elle qui règle nos devoirs, elle qui nous marque la voie à suivre, elle qui nous constitue agents

responsables, elle qui mesure la somme de bien et de mal qui nous revient, et qui, en fin de compte, absout ou condamne au nom et de la part du souverain rémunérateur du genre humain.

Il nous importe de savoir quelle alternative est la nôtre, quelle part doit nous être attribuée : si c'est la récompense ou le châtiment. Il s'agit de savoir si nous avons été fidèles à la loi, si nous l'avons observée, honorée, aimée ; si elle a été obéie dans toutes ses prescriptions, dans ce qu'elle commande comme dans ce qu'elle défend; s'il n'y a rien à reprendre dans nos actes, dans notre vie, rien à nous reprocher ; si la loi n'a aucun blâme à nous adresser, si elle est satisfaite, en un mot; si nous avons toujours été vertueux, justes, intègres, sans fraude, et si notre état moral a toujours été au niveau de la loi, au point de se confondre et de ne faire qu'un avec elle.

Le plus bref examen y suffit. Loin de se confondre avec la loi, notre état moral est infiniment au-dessous de son niveau. C'est le mal, le plus souvent, non le bien, que nous pratiquons; nos transgressions de la loi sont fréquentes, elles sont de tous les jours ; nous manquons sans cesse à nos devoirs. Nous désobéissons, nous n'obéissons pas aux commandements

de Dieu, et quand nous obéissons, ce n'est pas d'ordinaire avec amour, pas avec respect, pas avec déférence : c'est machinalement et par contrainte.

A cet égard, ce que l'un fait, l'autre le fait, et, au fond, nous sommes tous égaux ; tous nous avons fait ce qui est défendu, de parti pris, par entraînement, bien plutôt que ce qui est ordonné et que nous savions être juste et bon. Où est le mortel qui n'ait jamais failli, jamais démérité, et qui puisse affirmer qu'il est sans reproche devant la loi, qu'il n'y a aucune tache dans sa conduite, qu'il est irrépréhensible dans sa vie, qu'il est juste au sens absolu du mot? L'expérience humaine, aussi loin qu'elle atteigne, n'a jamais trouvé, jamais découvert aucun de nos semblables parfaitement intègre et innocent. L'histoire, depuis qu'elle existe, les déclarations des sages les mieux avisés, sont unanimes là-dessus. Tout homme est menteur ; aucun n'est recevable à se dire sans défaut ni à s'applaudir de n'avoir jamais manqué à l'honneur qu'il se doit, jamais au juste droit de Dieu et des hommes, jamais à ses devoirs de fils, de frère, de père, d'époux, de croyant, de citoyen.

Et si l'on objectait que l'expérience, l'histoire et les déclarations des sages, n'ont

qu'une portée limitée, non universelle; que tous les hommes, tous, n'ont pas défilé devant elles, que leur verdict ne s'applique à tous que par induction, que médiatement, nous répondrions : Cela est vrai, mais ce qui est vrai pareillement, c'est que chaque fois que l'expérience s'affirme, et plus grande et plus éclairée, de même que l'histoire et l'opinion des vrais sages, l'homme, en face de la loi, en face du juste, en face du bien moral véritable, reste le même s'il est livré à lui-même. Il n'est ni plus honnête, ni plus désintéressé, ni plus pur, ni plus moral, ni plus près de Dieu et du ciel. Nous affirmons hardiment qu'en devenant universel, ce procédé nous conduirait à une conclusion non moins universelle. Mais si ce moyen était insuffisant, nous en connaissons un autre qui ne l'est pas : cet autre, c'est un témoignage divin, c'est le témoignage de Celui qui a fait l'homme et qui sonde les cœurs et les reins, duquel il est dit qu'il est le Dieu de vérité. Le témoignage révélé, divin, scripturaire, mille fois reproduit, sans cesse répété, porte que l'homme est transgresseur de la loi, qu'il a désobéi, qu'il s'est fourvoyé, égaré, et que sur mille articles de la loi sur lesquels il serait interrogé, il ne saurait répondre à un seul. L'Ancien Testament, le Nouveau Testament, quelque distance qui les

sépare, soit quant au temps, aux circonstances, aux hommes considérés en masse ou individuellement, sont pleins l'un et l'autre de ce douloureux enseignement. Les déclarations touchant le péché ou la violation de la loi s'y pressent et s'y multiplient à l'envi d'un bout à l'autre. Les Juifs et les Gentils sont placés sur la même ligne; il n'y a aucune différence entre eux : tous ont péché, tous ont devant la loi la bouche fermée; tous sont privés de la gloire de Dieu; tout le monde est plongé dans le mal; il n'y a point de juste, non pas un seul. Le tableau viril et navrant, mais pourtant si sobre, si ému, si vrai, si profondément fidèle et exact, que saint Paul trace de la vie, de l'état moral et religieux des païens et des Juifs est sans réplique : il est impossible de le nier en tout ni en partie, et l'histoire profane elle-même le confirme en le reproduisant, bien qu'à sa manière. Ce témoignage de l'Ecriture ne laisse rien à désirer : il est universel ; il relate un fait universel; il n'est sujet à aucune erreur, à aucune défaillance ; il est le témoignage de Celui aux yeux de qui rien n'est caché, aux yeux de qui tout est nu et découvert.

Or, à une universelle violation de la loi, au péché de tous, chez tous, se lie indissolublement, nécessairement, un blâme, un châtiment

universels ; ce blâme, ce châtiment, sont la sanction de la loi : la sanction de la loi est le respect de la loi, sa garantie ; la loi ne serait qu'une formule vaine, si elle manquait de sanction, si la sanction en était écartée. La loi n'est pas une chose arbitraire : elle tient à la nature des choses, à un ordre moral, absolu et permanent. La loi plonge dans ce qu'il y a de plus vivant, de plus persistant du monde moral, elle s'identifie avec ce monde et en fait partie comme un élément qui lui est propre; tout ce qui est du ressort de la loi en a le caractère. Ce qui est moral l'est par nature, l'est en soi ; ce qui est moral est juste; la loi morale est une loi juste; elle est l'éternelle justice, comme Dieu est éternel et éternellement juste.

Ainsi la loi morale prononce une peine, inflige une punition en vertu d'une nécessité morale et de la justice souveraine, dès qu'elle est violée. Elle ne peut faire autrement envers le transgresseur; elle est impassible, inexorable; elle ne serait pas, si elle n'était pas cela, ou si elle pouvait être autrement.

Lorsque la loi a convaincu l'homme de péché, qu'elle a prononcé son verdict, rendu sa sentence de condamnation, elle a rempli sa tâche, atteint son but. C'est là sa sphère d'action ; elle ne saurait en sortir; elle est renfermée logique-

ment, irrévocablement dans ce cercle d'attributions. Après avoir dit : « Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi pour les faire, » elle ne dit plus rien ; elle a tout dit à la fois. Ses rapports avec l'homme pécheur, dès que celui-ci est frappé, sont remplis. Aux yeux de la loi, l'homme méritait la condamnation, l'homme a à souffrir la condamnation. Entre la loi juste et l'homme pécheur, il n'y a rien autre chose que la condamnation. La loi n'offre ni recours, ni secours, ni espoir ; nul moyen d'échapper à la peine méritée : elle ne peut dévier de son chemin et remplir un rôle qui dévierait de son rôle.

Que faire donc? Chercher ailleurs que dans la loi ce que la loi ne possède pas. Mais où chercher? L'Ecriture répond : dans un acte libre et souverain de la grâce divine, et pas ailleurs. Dieu a écrit la grâce à la suite de la loi, après la chute ; il a mis à côté d'un fait d'ordre naturel un fait d'ordre surnaturel et il y a eu la loi et la grâce. La loi existe dès que l'homme existe, la grâce est liée au libre vouloir de Dieu, et Dieu la tient en réserve dans le secret de ses desseins miséricordieux et nous la révèle quand et comme il l'entend. L'homme n'y a aucun droit. La loi, ne l'oublions pas, c'est la règle,

c'est le commandement, c'est le devoir, c'est l'obéissance. La grâce c'est l'amour ému, c'est la pitié, la compassion, la clémence, le pardon. Entre la loi et la grâce il n'y a pas de rapport logique, mais un abîme; il y a l'abîme de la révolte, du délit, du crime, du péché enfin, que la grâce seule peut combler, il est vrai, mais par un effort infini de miséricorde. La loi et la grâce ne peuvent se donner la main qu'au moyen d'un médiateur qui intervient gratuitement. Il n'y a pas de lien direct, immédiat, naturel, rationnel, entre la loi et la grâce. Le devoir violé, le péché commis, mènent droit au châtiment et ne peuvent mener ailleurs. La peine est l'aboutissant inévitable de la loi violée, sa conséquence rigoureuse. Or, ni la loi ni la peine ne nous parlent de grâce. La grâce est en dehors de la sphère de la loi. La grâce est un devenir possible de la volonté de Dieu, ne dépendant que de cette volonté. La grâce est le terme inconnu pour la loi; elle est un mystère, le plus grand, le plus impénétrable des mystères. Elle est un miracle, le plus grand et le plus inscrutable des miracles. Elle est le secret de Dieu, non d'aucun autre.

Le coupable qui voit suspendu sur sa tête l'instrument de son châtiment peut éprouver le désir, peut avoir l'idée de grâce, mais non

de grâce due. La grâce ne sera pour lui qu'une chose possible, peu probable, surtout pas certaine ni promise; il n'aura pas la moindre assurance d'y avoir part. Elle ne découle donc pas de la loi. Toutefois la grâce ne saurait annuler la loi : il n'y aurait pas de grâce sans la loi; la loi subsiste, revêtue de toute son autorité, de tous ses priviléges en présence de la grâce. L'Ecriture, dans les adorables dispensations divines, nous montre le point de rencontre, le nœud ou pour mieux dire la soudure que Dieu a établis entre la loi et la grâce : c'est à la croix qu'il les a établis. Là la bonté et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont entre-baisées.

A la croix, la loi se retrouve avec tous ses droits, toutes ses exigences; elle déploie toute sa sévérité, exerce toutes ses rigueurs; elle est honorée, accomplie, désintéressée, satisfaite et rendue plus ferme qu'un rocher; elle ne fléchit ni ne disparaît.

A la croix, la grâce éclate de grandeur, de beauté, de puissance et d'efficace. Elle ouvre ses bras cléments au pécheur humilié, accablé sous le poids de ses péchés et de sa misère, et repentant; elle l'accueille avec bonté et tendresse; elle le couvre, dans sa nudité, de sa vertu comme d'un manteau; elle lui dit : « Va-t'en

en paix ; tes péchés te sont pardonnés. » La croix, c'est le rapprochement ineffable du droit de punir et du droit de faire grâce; c'est la conciliation suprême entre la justice suprême et le suprême amour. La croix exalte à la fois la justice et l'amour, la loi et la grâce, en fournissant aux deux l'occasion solennelle de se produire avec le plus admirable accord, dans l'œuvre de salut du pécheur perdu ou de la rédemption du monde.

L'Ecriture se consacre tout entière à cette œuvre et à la manière dont elle est faite ; cette œuvre en est le fond, la matière, l'objet incessant d'un bout à l'autre.

Elle donne la mesure de la place que la loi et la grâce occupent dans l'Ecriture. On peut dire qu'elles en sont comme les deux facteurs ou les deux pôles. La grâce y suit; y suppose partout la loi, et la loi, bien qu'indirectement, y conduit partout à la grâce. La loi est un pédagogue pour nous amener à Christ; Christ est la fin ou le but de la loi cérémonielle ou rituelle, de la loi morale devant laquelle le pécheur est forcé de s'écrier : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » de la loi cérémonielle ou rituelle qui, dans tous ses types, ses symboles, ses ablutions, ses sacrifices, a pour but d'enseigner ces

deux points capitaux : l'un, le péché, la souillure, la condamnation de l'homme ; l'autre, le pardon, la propitiation, la purification de l'homme.

La loi cérémonielle révèle partout ce double fait : elle a été instituée de Dieu pour rappeler sans cesse à son peuple la profonde misère, l'état complet de déchéance de la postérité d'Adam tombé et le relèvement, le rachat, la régénération de cette postérité par le second Adam.

La loi morale seule aurait difficilement suffi, aux yeux d'un certain nombre, à conduire à la grâce le pécheur même angoissé ; elle s'arrête d'ordinaire au péché, à la culpabilité, au châtiment mérité, sans en franchir la limite. La loi cérémonielle, au moyen de ses types, de ses ablutions, de ses victimes immolées, du sang répandu, lie ensemble le mal et le remède, le signe et l'objet du signe, Jésus-Christ crucifié, la grande victime pour la vraie et éternelle expiation.

Aussi, Jésus-Christ, le point de mire de la malédiction de la loi, le point de mire immédiat de tous les signes rituels de l'économie lévitique, paru, la loi cesse de maudire ; elle n'est plus d'aucune utilité : elle est écartée comme un souvenir précieux, ou comme une image de la réalité des choses présentes.

Ce fait donne la clé d'un certain nombre de passages scripturaires portant que la loi n'a rien amené à la perfection ; qu'elle n'est que l'ombre des choses à venir; qu'il s'est fait une abolition du commandement ancien, du commandement charnel; que nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce; enfin, que la loi a été notre conducteur pour nous amener à Christ, et que nous ne sommes plus sous ce conducteur. Et encore, que nous sommes morts à la loi pour être à Celui qui est ressuscité des morts afin que nous portions des fruits pour Dieu; que nous avons cessé d'être sous la loi, en sorte que nous sommes asservis en nouveauté d'esprit et non en vieillesse de lettre (Rom., VIII); que nous sommes morts à la loi, afin que nous vivions pour Dieu (Gal., II).

Dans tous ces passages, que nous aurions pu multiplier, l'Ecriture substitue la nouvelle économie à l'ancienne, ou la grâce à la loi. La grâce y prend la première place, y joue le principal rôle, et cela se comprend ; la grâce est tout dès qu'il y a grâce; elle domine dans le royaume de Dieu. La grâce enveloppe la loi et la dépasse; elle la transforme et l'affermit en transformant le pécheur violateur de la loi en un homme nouveau. La loi est transposée ; elle change de place et de caractère en vertu de

la grâce. La loi précédait la grâce et y conduisait; aujourd'hui, la grâce va devant la loi et la revêt d'un caractère nouveau; elle la rend aimable, praticable, après l'avoir dépouillée de ses terreurs. La loi était devenue, par le péché, une loi de colère, de menace, de condamnation; elle est une loi de liberté, revêtue de clémence; la loi royale, comme dit un apôtre.

Sous l'économie de la loi, nous étions séparés de Dieu, ses ennemis; nous étions rebelles, insensés; nous vivions dans le péché, nous en étions les esclaves, nous étions sous le jugement et misérables. Sous l'économie de la grâce, tout est changé; nous sommes des pécheurs pardonnés, des rebelles amnistiés; nous avons accès auprès de Dieu; nous sommes passés de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, de Satan à Dieu; Dieu est devenu notre père; nous sommes devenus ses enfants; nous entretenons avec Dieu des rapports tout nouveaux; les vieilles choses sont passées et toutes choses sont faites nouvelles. La grâce nous transporte en plein dans la sphère, dans la communion de Jésus-Christ, et s'efforce de nous rendre semblables à Jésus-Christ, afin que tel qu'il est, tels nous soyons aussi nous-mêmes. Elle nous rend participants de Christ, de son corps, de son sang, de sa mort, de sa

résurrection, de son Esprit, de ses vertus, de son triomphe. Nous sommes revêtus de Christ, sa vie est notre vie, Christ est ma vie. Nous avons tout abondamment en lui ; nous avons reçu de sa plénitude grâce sur grâce. Jésus-Christ nous a été fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption. Christ est la source de la grâce et de la loi, de cette grâce qui, capable de sauver tous les hommes, nous enseigne à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines, et à vivre, dans le siècle présent, sobrement, justement et pieusement. Christ est la fin de la loi en justice à tout croyant; la loi comme le Verbe s'est incarnée en lui. Jésus-Christ est la loi à sa plus haute puissance; il en est l'expression la plus fidèle. La loi a revêtu en lui un caractère de perfection adorable; elle est sortie de toute abstraction pour prendre un corps; elle est devenue une personne, une réalité saisissante, divine, dépassant, si possible, tout idéal connu, saisi par l'esprit. La loi et la grâce, la grâce et la loi, c'est le résumé très-sommaire des deux économies ancienne et nouvelle, ou de la chute et du relèvement. La loi mène à la grâce; à son tour la grâce mène ou ramène à la loi, sans ombre de mérite d'une part et sans ombre antinomienne de relâchement d'autre part.

La grâce est pleinement une grâce, une grâce gratuite, et le salut est pleinement la délivrance du péché et de tous les effets du péché, et l'inauguration d'un état d'âme et d'une vie selon Dieu.

V

La repentance et sa véritable portée.

La repentance est un fait moral complexe, qui se divise en plusieurs éléments distincts, mais étroitement liés. Elle comprend : 1° le sentiment du péché commis ; 2° le sentiment de la peine qu'entraîne le péché ; 3° un besoin pressant de pardon, suivi d'un besoin non moins pressant d'amendement.

Reprenons par ordre chacun de ces points.

1° Le premier, c'est le sentiment du péché ou la conscience d'avoir failli. Le sentiment du péché suppose le péché ; là où le péché ne serait pas, il n'y aurait pas le sentiment du péché. Mais qu'est-ce que le péché? Pour avoir une juste idée du sentiment du péché, il faut avoir une juste idée du péché lui-même.

D'après une définition de l'Ecriture, le péché est une transgression de la loi. Cette définition est fondée, elle est juste; nous n'en connaissons pas de meilleure, et nous désirons nous y tenir. Le péché est donc une transgression de la loi ; dès que la loi est transgressée, il y a péché.

Ici la loi, dans son expression la plus haute et la plus large, se confond avec la souveraine volonté de Dieu ; c'est la volonté de Dieu qui est la loi, qui devient la règle de notre volonté à nous. Cette règle de notre volonté est la règle de tous nos actes, de tous nos devoirs envers Dieu, envers nos semblables, envers nous-mêmes, s'il existe envers nous-mêmes des devoirs.

La loi de Dieu embrasse tous les rapports religieux et moraux qui lient l'homme soit à Dieu, soit au prochain, soit à l'univers. La loi est sainte, le commandement est saint, juste et bon. Maintenant le péché, c'est ce que cette loi réprouve, blâme, condamne; c'est ce qui est opposé à la loi. Ce qui est opposé à la loi est illégal; le péché est une illégalité, ou une iniquité, ou une injustice, et, dans tous les cas, un acte répréhensible et coupable en soi et devant Dieu. Le péché est l'acte le plus grave qui ait pu se produire dans la vie de l'homme;

il n'en est pas de plus fécond en conséquences nuisibles et funestes. Le péché est un acte de désobéissance à la volonté de Dieu, un acte de révolte, un outrage fait à la sainte et souveraine majesté du Très-Haut. C'est un acte d'ingratitude autant que de criminelle indépendance. L'homme a péché en voulant prendre la place de Dieu et être Dieu ; il a péché en voulant ne dépendre que de soi, en voulant n'avoir d'autre règle, d'autre loi que sa volonté, en se séparant de son Créateur, de Celui qui l'avait créé à son image, mais pas au-dessus de son image. De la sorte, le péché est entré dans le monde, et avec le péché, la mort et tous les maux qui s'y rattachent ou en dépendent. Le péché a été de la part de l'homme un démenti donné à Dieu, un écart immense, un égarement indicible, un mépris odieux. Le péché a interverti les rôles : il a fait descendre Dieu de son trône, il a élevé l'homme sur un trône d'orgueil, dans son inexprimable folie. La créature a pris la place du Créateur, et de là toutes les superstitions, toutes les idolâtries, tous les cultes impurs que les hommes ont substitués au culte de Dieu, tous les scandales, toutes les profanations commises contre le Saint des saints. Le péché est une source de confusion, d'erreurs, de désordres de tout genre, de

maux innombrables, de contradictions choquantes. Etant le fait de l'homme, le péché s'attache à l'homme comme la rouille au fer qu'il ronge. Il y a plus : le péché, comme un poison subtil et mortel, s'insinue dans tout l'homme, corps et âme ; il s'imprime dans ses facultés les plus hautes ; il corrode ses affections, ses désirs, ses besoins les meilleurs ; il l'abaisse, il l'avilit, il le souille, ne laissant en lui rien d'entier, comme dit le prophète. L'homme corrompu, qui vit à côté de l'homme corrompu, voit leur commune corruption s'accroître : c'est inévitable.

Les mauvais exemples l'emportent sur les bons, et la corruption, dans sa marche, ressemble à un torrent débordé qui gâte tout pour ne laisser après lui que des ruines. Le péché, notre péché à nous, comme il est exigeant, opiniâtre, persistant, tantôt impérieux et tantôt accommodant, mais sans lâcher prise ! C'est l'homme fort qui se rend maître de sa maison après en être sorti, et qui nous poursuit, nous fait la guerre à outrance. Une passion enracinée, une mauvaise habitude acclimatée en nous, quels efforts pour en venir à bout, si le combat vient à s'engager ! C'est plus d'une fois comme une lutte désespérée où l'on avance, où l'on recule, où l'on tombe, où

l'on se relève pour tomber, pour se relever encore et vaciller sur ses pieds de longs moments, plus d'une fois de longs jours, même des années. Le péché est pour l'homme le mal suprême, un mal qui s'étend du temps à l'éternité ; c'est le stigmate de l'âme, la suprême laideur; c'est la plaie purulente de l'Ecriture couvrant tout le corps. Maintenant le sentiment du péché naît du péché et en reproduit le caractère ; le sentiment du péché est au péché ce que le sentiment de la justice est à la justice, ce que tout sentiment est à l'objet de ce sentiment.

Le sentiment du péché est le sentiment du mal moral, le sentiment de l'ordre moral troublé, bouleversé ; c'est l'aveu que nous avons fait le mal ; c'est un aveu d'humiliation, un aveu du for intérieur, un aveu de nous, contre nous et malgré nous. Le bruit du monde, l'entraînement des passions, ni aucun conseil d'homme, ni aucun sophisme de la fausse sagesse, ne sauraient faire que ce sentiment soit une illusion, que ce sentiment ne réponde pas à un fait certain, réel, avéré et gravé au plus profond de la conscience morale.

Le fait du péché demeure quoi que nous fassions, et ce sentiment du péché se fait jour mille fois, quoi que nous fassions. Dans la re-

pentance, il existe, il se montre, il fait explosion. Une vraie repentance nous donne la mesure du sentiment du péché ; le sentiment du péché est en raison directe de la repentance, et la repentance est en raison directe du péché senti : ils se suivent, ils se supposent, ils se donnent la main , ils se produisent l'un l'autre ; ils sont de même étendue, de même force et d'une égale portée. Le sentiment du péché dans la repentance est un sentiment attristé, amer, douloureux. Le péché froisse, offense ce sentiment; il lui est une injure et un fardeau. Le sentiment du péché, si l'on peut hasarder cette comparaison, est au péché ce qu'est à une oreille exercée et délicate une musique discordante et barbare, ou, au goût, une saveur altérée et nauséabonde. Le sentiment du péché, c'est la repentance offusquée, blessée, indignée, qui proteste et qui prononce contre le péché un jugement de condamnation.

Ici nous sommes conduits au second point de notre sujet, savoir, au sentiment de la peine qu'entraîne le péché ou au second élément de la repentance. Le sentiment du péché comprend cette peine déjà en partie : il en est le pressentiment, la première atteinte. Le péché, malgré le plaisir, soit des sens, soit de l'âme, qu'il procure, est en soi une chose fâcheuse et

misérable, une source de malaise, de déceptions, d'angoisse et de tourments. Cela ne saurait surprendre : le péché est mal, mal essentiellement, mal en tout et partout, et le mal ne peut enfanter le bien. Ceux-là mêmes qui font du bien le mal et du mal le bien, distinguent entre l'un et l'autre; mais malgré leurs grossières illusions et leurs faux calculs, il y a le bien et le mal encore, et ils préfèrent l'un à l'autre par un motif, il est vrai, d'utilité et non de devoir.

Le sentiment de la peine du péché dans la repentance fait faire cette distinction, et avec certitude. Celui qui l'éprouve en subit le malaise à bon escient; il se sent travaillé, il se sent malheureux; où qu'il aille et quoi qu'il fasse, le trouble le suit. Il ne peut s'en défaire; il n'y a ni efforts ni raisonnements qui l'en affranchissent. Au péché, dans cette limite, est conjoint le châtiment du péché. Celui-ci ne saurait être ni plus dissimulé ni moins présent que celui-là. Il est parce que celui-là est.

Le pécheur sent que cela est juste; il sent d'autant plus que cela est juste, que si quelqu'un voulait lui persuader que cela est injuste, il se révolterait contre cette idée et maintiendrait encore plus fort qu'il souffre justement; ni l'amour de Dieu et des hommes n'y ferait

rien. Ce serait comme un homme qui se serait brisé un membre ou enfoncé un dard dans les chairs : il souffrirait de son imprudence, nonobstant l'amour de Dieu et des hommes.

Mais il est moins fatal et plus moral que le péché se montre avec son propre dard, et que la conscience qui en est blessée en endure la souffrance jusqu'au fond. Ici la souffrance est absolument inévitable ; la repentance étant donnée, la souffrance existe par elle-même ; elle en est le caractère obligé et l'un des éléments constituants.

L'homme en qui vit le repentir sent, dans sa souffrance du péché, que non-seulement il souffre pour l'avoir mérité, mais qu'il ne souffre pas tout ce qu'il mérite de souffrir. Il sent qu'à côté de cette première souffrance il y en a une plus grande et plus durable qui l'attend. C'est pour lui un fait moral et comme un axiome de justice dont la formule est écrite sur les tables de sa conscience. Cela ne fait pas doute, cela ne peut pas laisser en lui la moindre hésitation, et cela n'en laisse aucune. La repentance, comme nous l'avons dit, est le cri d'alarme de l'âme, la persuasion invincible d'un châtiment positif par le grand Juge. Celui qui a péché et qui s'en repent sincèrement sait qu'il mérite ce châtiment de la part de Dieu ; il le

sait de science certaine, non au moyen du raisonnement, mais par intuition, mais absolument comme on sait que toute cause suppose un effet, comme on sait que la ligne droite est le plus court chemin entre deux points donnés, bien que par une intuition d'un autre genre.

Ce verdict de la conscience dans le repentir élève haut le démérite de l'homme et sa nature d'être moral. Il nous sort de tout utilitarisme quelconque, et base nos doctrines sur le fondement inébranlable du devoir. Ici, il n'y a rien de conventionnel ni de factice. Les temps, les lieux et les circonstances n'y sont pour rien. La rémunération n'est plus le fait du bon plaisir; tout arbitraire en est éloigné. Ici, la justice est la justice, le bien est le bien, le mal est le mal, et le gouvernement moral de Dieu ne ressemble en rien au gouvernement d'un maître faible et bizarre, d'un père à tout moment mû par le sentiment du devoir qu'il a de reprendre et de châtier ses enfants avec justice, mais ne reprenant et ne châtiant qu'avec une mollesse coupable et vaine.

La repentance est l'œil de l'âme ouvert et constamment fixé sur le Dieu que nous avons offensé. Par elle, nous contemplons du même coup et notre faute et Celui qui a droit à punir nos fautes. Cela se fait irrésistiblement chaque

fois, sans varier; c'est une loi qui nous est imposée et à laquelle nous obéissons malgré nos répugnances, nos alarmes, nos cris de terreur. Suivez, écoutez l'homme que poursuit le remords de la repentance : que dit-il? « Je suis pécheur, je suis coupable ; j'ai offensé mon Dieu, j'ai forfait à mon devoir et je mérite d'être puni. » Il ne vous dira pas autre chose; la repentance ne lui dira pas autre chose, mais elle lui dira cela sans cesse et sur tous les tons. Le pécheur se sentira malheureux; il n'aura devant lui que son forfait et que la peur de son forfait.

Ici nous rencontrons une erreur vulgaire fort répandue dont nous allons dire quelques mots. Elle porte que la repentance efface le péché et mérite le pardon. Mais que fait autre chose la repentance, sinon de faire sentir au pécheur qu'il est pécheur, au coupable qu'il est coupable? Or, sentir que l'on est pécheur, que l'on est coupable, nous rend-il donc innocents? Sentir que l'on est pécheur et coupable peut-il effacer ou le péché ou la culpabilité? La repentance est un désaveu formel de la conduite coupable que l'on a menée devant Dieu. Or, un désaveu n'a aucun autre mérite que lui-même ; il laisse entière la faute et entier le résultat de la faute; un désaveu confesse mais

n'ôte pas le mal commis, l'offense consommée. Où est, et quel est le pécheur repentant qui se soit avisé de dire : Je suis repentant, donc je ne suis plus coupable ; donc je dois échapper de droit à la peine que j'ai encourue ? Et encore : Je suis repentant ; donc le pardon m'est acquis, donc je mérite d'être pardonné ? Comme si mérite et pardon, ou pardon et mérite ne renfermaient pas une double contradiction. Là où il y a pardon, tout mérite manque, et là où il y a mérite il n'y a aucun besoin de pardon ; pardon et mérite sont des termes opposés et jamais unis. Dans la repentance, à côté du sentiment du péché et de la peine qu'entraîne le péché, il y a, avons-nous dit, un besoin pressant de pardon. Ce besoin fait ressortir le péché autant que le sentiment de la peine qu'entraîne le péché. Le pécheur repentant éprouve ce besoin dans la mesure et la sincérité de sa repentance. Plus celle-ci est profonde, angoissée, pressante, plus ce besoin, à son tour, est profond, angoissé, pressant. Ce besoin en appelle à la miséricorde, à la compassion, à tout ce qui peut y répondre. A quelles extrémités, à quels excès, dirai-je, ce besoin n'a-t-il pas poussé une foule de pécheurs repentants? Il a poussé aux abstinences les plus dures, aux jeûnes, aux souffrances de la faim, de la soif, des

fatigues ; il a poussé à s'infliger des peines de corps de tout genre, à se flageller, à s'inciser, à se mutiler, à se meurtrir, à passer par le feu, par l'eau et par de véritables tortures ; à se faire écraser sous les roues d'un char. Il en est qui ont eu recours à la magie, aux sortiléges, à toutes les extravagances de la superstition et du fanatisme. Il en est qui ont immolé des victimes, espérant trouver dans l'effusion du sang des bêtes et même des hommes la vraie expiation de leurs crimes et de leurs péchés. Pour tous, l'idée d'expiation par la souffrance s'est montrée comme la plus vraie, la plus satisfaisante. Sans pouvoir, en dehors de l'Evangile, en avoir la conviction ferme et absolue, Socrate, le plus sage des sages païens, n'a-t-il pas ordonné l'immolation d'un coq à Esculape, au moment de mourir, comme pouvant aider à lui faire obtenir l'entrée d'un monde meilleur ?

Mais ce n'était là qu'un peut-être, qu'un point d'interrogation, rien de certain, pas plus pour lui que pour les autres. La conscience alarmée aurait eu recours à autre chose encore, si elle avait eu autre chose à imaginer.

Le besoin de grâce n'aboutit pas, comme conséquence logique, à la grâce. Rien, en dehors de la foi chrétienne ou du christianisme, ne lui garantit qu'il y ait une grâce quelconque,

qu'une grâce s'y rapporte, comme au péché la nécessité d'un châtiment. Le besoin de grâce est le besoin d'échapper à un état de profonde misère, accompagné de pressentiments infaillibles au sujet d'une misère à venir, et plus grande et plus terrible.

Mais si la repentance n'équivaut en rien à la grâce; si entre la repentance et la grâce il y a un abîme, la repentance nous presse d'implorer son secours, nous met sur la voie du pardon par le pressant besoin qui s'en fait sentir en nous. La repentance nous pousse à crier d'une voix contrite, humble, émue : « Grâce ! grâce ! fais-moi grâce, Seigneur. » La repentance nous fait regarder vers l'Evangile, qui partout nous montre un Dieu miséricordieux, un Dieu dont la miséricorde est infinie, un Dieu qui, lorsque nous n'étions que des pécheurs, a fait éclater son amour envers nous en nous donnant son Fils, en l'exposant à la mort pour nous.

L'Evangile est bien le livre de la grâce, la grâce venue par Jésus-Christ, le livre qui révèle et proclame hautement un moyen de salut pour l'âme repentante qui croit en Jésus-Christ, en Jésus-Christ, Sauveur, en Jésus-Christ, victime propitiatoire par la foi en son sang. Là est le pardon, là est l'apaisement de l'âme aux prises

avec le remords, avec la crainte du châtiment. Le châtiment est éloigné, n'est plus appliqué, n'est plus à redouter dès qu'il y a eu grâce. C'est Jésus-Christ qui a subi ce châtiment à notre place; le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur lui, écrit le prophète. Ces deux faits sont nécessaires l'un à l'autre : l'un faisant défaut, l'autre est impuissant pour le salut, et la repentance reste suspendue avec toutes ses terreurs sur nos têtes; elle ne cesse pas d'être menaçante, elle n'est jamais propice. La conscience du pécheur repentant n'est calmée que quand le pécheur a compris cette parole comme lui étant destinée : « Jésus-Christ a été fait péché pour nous, afin que nous fussions justice de Dieu par lui. »

Lorsque le besoin de grâce est satisfait, que grâce nous est faite, que nous sommes pardonnés de tous nos péchés, nous avons le cœur au large, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, nous sommes réconciliés avec Dieu. Nous sommes à Dieu, nous l'aimons, nous l'adorons, nous haïssons le péché, la souillure, nous sommes dans la voie de l'amendement. Vivre pour Dieu, pour Jésus-Christ; aimer le bien, la justice, la sainteté, est la loi de notre âme, est un besoin de notre cœur. C'est la loi parfaite de la liberté. Nous

étions esclaves du péché, nous sommes esclaves de la justice. Le péché nous est odieux; il est la voie de la perdition : ce qui nous a fait souffrir cruellement, et nous a plongés dans un abîme de corruption et de misère, et dans la ruine.

Une âme qui a été corrompue, rongée, gangrenée par le péché, une âme qui a souffert des plus affreux déchirements, qui a été comme une ville assiégée, que le remords a accablée, énervée, desséchée; une âme qui a été abaissée, avilie, pourrait-elle encore, après sa délivrance du péché, aimer le péché, caresser les mêmes liens impurs? pourrait-elle se plaire dans les mêmes humiliations, se plaire dans la même souillure, marcher dans le même chemin privé d'air et de lumière, et conduisant aux abîmes? L'amendement, c'est l'âme respirant un air salubre, se mouvant au sein d'une atmosphère inondée des clartés d'un beau jour.

Le besoin d'amendement est le même que le besoin de pardon; il naît du pardon comme la plante du germe, comme le grain de l'épi. Le pardon en est la source et la mesure; tel est l'un, tel est l'autre. Le besoin de pardon est un besoin d'affranchissement, de vraie liberté. Le besoin d'amendement est ce besoin plus fortement accusé encore; ce qu'est la santé au

corps qui a souffert, l'amendement l'est à l'âme. Le besoin d'amendement est pour l'âme le besoin de vivre, de se mouvoir dans son élément, qui est Dieu. Revenir à Dieu, le glorifier, faire sa volonté, l'aimer, l'adorer, voilà l'amendement, voilà le pardon.

L'âme, sincèrement repentante, a faim et soif de pardon, et l'âme qui a faim et soif de pardon a faim et soif d'amendement, de relèvement. Le pardon du péché amène infailliblement la délivrance du péché, et la délivrance du péché amène au bien, à la justice, à Dieu, comme la guérison amène à la santé, rend bien portant.

La repentance qui ne produirait aucun effet serait stérile, ne serait qu'une repentance feinte; elle ne serait pas. Se repentir, c'est à la fois regarder à soi et à Dieu : regarder à soi pécheur et coupable, regarder à Dieu clément et miséricordieux. C'est porter sur Dieu un regard humilié et suppliant; c'est aller à l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, et qui nous purifie de toute iniquité. Nous sommes conduits alors à la source de toute grâce excellente et de tout don parfait; nous plongeons, par toutes les racines de notre être moral et religieux, dans l'abîme d'amour et de vertu de Dieu et de Jésus-Christ; nous sommes revêtus de

Dieu et de Jésus-Christ, et créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, afin que nous y marchions.

VI

Du salut.

L'homme est tombé, l'homme a péché, l'homme a démérité, et a encouru une peine ou un châtiment. Par un seul homme, le péché est entré dans le monde, et par le péché, la mort; et la mort est parvenue sur tous les hommes, parce que tous ont péché. Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu. Mais à ce mal, à cette chute, à ce péché, à ce démérite, à cette peine, enfin, il y a un remède, un relèvement, un pardon ou une grâce, lesquels se résument dans le fait suprême du salut. Le salut est le fait dominant du christianisme; il en est l'objet essentiel, capital. On peut dire que le christianisme a dans le salut son suprême motif, sa raison d'être, et qu'en dehors du salut, le christianisme n'a plus

d'intention, plus de but, plus de sens, plus d'objet.

Le christianisme élève le salut à sa plus haute expression, à sa vérité la plus complète; il nous l'offre sans que rien y manque : absolu, parfait, tel qu'il le faut à l'homme dans sa déchéance; un salut moindre ne lui suffirait pas; l'homme ne pourrait s'en contenter; il doit répondre à ses exigences morales et religieuses; il doit satisfaire rigoureusement à la loi de sa conscience, au besoin de son cœur, aux vœux légitimes de son âme devant l'éternelle justice, l'infinie bonté et le souverain bonheur. .

Toute autre doctrine que le christianisme, toute autre religion que celle de Jésus-Christ, rapetisse et défigure le salut; elle le fait venir de l'homme; le christianisme le fait venir de Dieu. La première le cherche sur la terre, le second en a apporté du ciel le patron. Un salut par l'homme, un salut terrestre est un salut essentiellement imparfait; il participe aux infirmités de l'homme, à ses souillures, à sa corruption; ce n'est pas le salut. Pour se sauver, l'homme devrait posséder les mêmes vertus qu'avant la chute; il devrait être innocent, saint et juste; il ne devrait être ni pécheur, ni coupable; mais alors il n'aurait pas besoin de salut, n'étant pas perdu. Un pécheur est tou-

jours pécheur, quoi qu'il fasse ; il est pécheur toujours, l'ayant été une fois, et son péché est là qui l'accuse et le condamne, aussi longtemps qu'il reste péché et qu'il ne lui a pas été remis. Pour se sauver lui-même, l'homme aurait besoin de se pardonner à lui-même; mais il ne peut pas plus se pardonner qu'il ne peut se sauver. Le pardon n'est jamais le fait du coupable ; un coupable ne peut disposer d'un pardon quelconque, ni en sa faveur, ni en faveur d'un autre ; c'est du dehors qu'il lui doit venir et qu'il doit l'attendre. Quelle valeur aurait un pardon que s'accorderait à lui-même un pécheur? Où le puiserait-il, et comment pourrait-il en calmer sa conscience? Qui l'assurerait qu'il est valable et suffisant? Qui le pécheur a-t-il offensé? Qui est son législateur et son juge? Ce n'est pas lui. Les maux qu'il souffre, l'absence de Dieu dans son âme, les mouvements de terreur de sa conscience, la pensée affreuse du jugement, ne montrent-ils pas, ne sont-ils pas la preuve que ce n'est pas lui, en effet, mais Dieu? Voilà à qui nous devons rendre compte : oui, c'est à Dieu, et non pas à nous. Tout ce qu'un homme, tout ce que les hommes peuvent prétendre est entaché d'un vice radical, et ne peut rien aussi longtemps que le remède est au-dessous du mal qu'il faut guérir. Or le

mal, c'est eux, c'est leur âme, leur cœur, leur esprit; c'est la concupiscence, c'est l'orgueil, c'est l'égoïsme, c'est le lien rompu entre eux-mêmes et Dieu, ce sont les tristes effets du péché, c'est la dégradation de l'image de Dieu en nous, c'est notre amour du mal, notre haine du bien. Voilà le mal! Où est-ce que l'homme trouverait en lui le remède à un pareil mal? En lui tout est souillé, jusqu'aux meilleures choses, par le mal même qui le souille. Ce qui est le plus pur est encore impur, et jusque dans les hommages qu'il peut rendre à la Divinité, il se retrouve encore tout entier avec ses penchants mauvais et ses inclinations charnelles. La guérison ne peut pas venir de lui, n'est pas son fait; avoir besoin de délivrance, c'est être en dehors de ce qui la constitue; c'est se trouver dans l'extrême opposé; c'est être non-seulement en péril, dans la détresse, mais plus loin, mais plus bas, mais dans la condamnation devant Dieu.

Ce n'est pas non plus hors de lui, Dieu excepté, que l'homme peut trouver un moyen de salut, une cause suffisante de délivrance; le monde, avec tout ce qu'il renferme, vaut moins qu'une âme, a moins de prix que le salut. Tout l'or et tout l'argent, et ce qu'il y a de plus cher, est chose périssable et incapable

de faire taire la voix de la conscience et d'apaiser le cri du remords. Toutes les religions païennes, la sagesse antique et de tous les temps, les efforts de la raison et les résultats de la science, n'ont pu retirer l'homme d'aucune de ses misères, et encore moins de la condamnation; il est resté l'esclave du péché et n'a pas fait un pas au point de vue du salut sous leur influence. Les religions païennes, c'est l'homme religieux, moins le vrai Dieu, moins le Dieu du salut. La sagesse humaine, c'est l'homme réduit à lui-même, c'est l'homme égaré sans boussole ni gouvernail, cherchant à s'orienter sur des mers inconnues qu'une nuit obscure enveloppe. La science, c'est la connaissance de ce qui est, non de ce qui n'est pas; or le salut n'est pas du ressort de la science; il n'a en elle ni prémisses, ni conclusion; il n'est le produit d'aucun syllogisme. Le salut est la sagesse et la puissance de Dieu dans la croix : le salut est de notre Dieu et de l'Agneau; seul il dépend de lui, lui en est seul l'auteur et le dispensateur.

Nous avons parlé de pardon comme condition et comme élément du salut; mais il n'y a de pardon digne de ce nom que le pardon de Dieu. En effet, tout pardon qui n'est pas de Dieu est sans valeur comme sans autorité. Celui

qui seul a le droit de punir a seul le droit de pardonner; or, le pardon de Dieu possède seul les conditions nécessaires à tout vrai pardon : il est parfait; il serait impossible d'y ajouter ni d'en retrancher; il serait impossible d'en élever plus haut l'idée. Or c'est là le pardon que nous offre le christianisme.

Le christianisme, c'est la personne, c'est l'œuvre de Jésus-Christ. La personne, l'œuvre de Jésus-Christ, c'est le pardon, c'est le salut élevés à leur plus haute puissance. Le pardon a sa mesure en Jésus-Christ; le pardon est ici complet, absolu, et le salut comme le pardon.

Jésus-Christ est le désiré des nations, l'attente du peuple de Dieu, l'objet des promesses et des prophéties, le centre, l'âme des révélations divines; Jésus-Christ est le germe juste, la postérité de la femme qui devait écraser la tête du serpent, le médiateur entre Dieu et les hommes. Au commencement il s'offre à Dieu en disant : « Me voici, je viens pour faire ta volonté. » Jésus-Christ est le réparateur de Sion, le libérateur, le rédempteur, le sauveur. Aussi le nom de Jésus signifie sauveur. L'ange dit à Marie : « Tu enfanteras un fils et tu lui donneras le nom de Jésus; car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés » (Matth., I, 21). « Le Dieu de nos pères, » s'écrie l'apôtre Pierre de-

vant le conseil des Juifs, « a ressuscité Jésus que vous avez fait mourir en le pendant au bois; c'est lui que Dieu a élevé par sa puissance prince et sauveur pour donner à Israël la conversion et le pardon des péchés » (Actes, V, 31). L'apôtre Jean a écrit : « Et nous avons contemplé, et nous rendons témoignage que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde. » Jésus est appelé, dans Hébreux : « l'auteur du salut, l'auteur du salut éternel » (Héb., II, 10; V, 9). Siméon dit de lui : « Mes yeux ont vu ton salut, salut que tu as préparé devant la face de tous les peuples. » L'apôtre Paul écrit à Timothée : « C'est une chose certaine et digne d'être entièrement reçue, c'est que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont je suis le premier. » Il est encore écrit touchant Jésus-Christ : « Il n'y a point de salut en aucun autre, et aussi il n'y a sous le ciel point d'autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel il nous faille être sauvés. »

Au sens des Ecritures, Jésus est bien le Sauveur, le salut est bien son œuvre. Jésus est l'unique, le parfait Sauveur. Ainsi, en dehors de Jésus-Christ, il n'y a ni Sauveur, ni salut, ni pardon, ni rien qui y réponde ou qui s'y rapporte. Ni or, ni argent n'y font, n'y peuvent

rien, car le salut est à trop haut prix; ni pratiques, ni observances, ni actes d'une dévotion quelconque, ni génuflexions, ni jeûnes, ni pèlerinages, ni mortifications d'aucune sorte, que trop souvent la superstition exploite au mépris de l'Evangile, ne sauraient entrer en ligne de compte dans l'œuvre du salut par Jésus-Christ. Celle-ci est une, elle est complète; elle exclut tout ce qui ne vient pas d'elle; celle-ci n'est susceptible ni d'être accrue, ni d'être diminuée. Jésus-Christ, nous l'avons vu, est l'unique Sauveur; il a été seul à fouler au pressoir; il s'est offert à Dieu sans nulle tache; son sang nous purifie de tout péché. Jésus-Christ est mort pour tous; il a donné sa vie en rançon pour tous.

La dignité de Jésus-Christ le constitue un Sauveur parfait. Sa dignité est au-dessus de toute autre dignité en ce siècle et dans le siècle à venir. Il est au-dessus de toute autorité, de toute principauté, de toute puissance. Son nom est au-dessus de tout nom. Il est au-dessus d'Abraham. Abraham a vu son jour et s'en est réjoui. Il est au-dessus de David, s'appelant son Seigneur. Il est plus que Salomon, plus que Jean-Baptiste, le plus grand des prophètes. Il est plus grand que le temple; il est le maître du sabbat. Il est d'en haut; il est issu de Dieu;

toute plénitude habite en lui; il a été fait souverain sacrificateur des biens à venir; il a traversé les cieux; il est entré dans le lieu très-saint, non avec le sang des veaux et des boucs, mais avec son propre sang, nous ayant obtenu une rédemption éternelle. Voilà ce qu'est Jésus-Christ, voilà ce qu'a fait Jésus-Christ pour nous obtenir le pardon et le salut.

Ici, il existe le plus étroit rapport, la plus parfaite convenance entre Jésus-Christ et le pardon, entre Jésus-Christ et le salut, c'est-à-dire entre l'auteur du pardon et du salut et son œuvre. La dignité de l'un établit, recommande la dignité de l'autre; ils sont de même ordre. Ici, le pardon et le salut acquièrent une valeur suprême, accessible à tous. Ils ne flottent pas au sein d'un monde imaginaire; ils ne se meuvent pas dans une sphère fantastique et insaisissable; ce n'est pas ici une idée pure, une simple entité métaphysique, mais un fait réel, vrai, qui plonge par toutes les racines dans ce qu'il y a de plus substantiel, de plus saisissant et à la fois de plus profondément humain et de plus surnaturel.

Le pardon par Jésus-Christ, le salut opéré en sa personne par sa mort, ses souffrances sur la croix, n'est pas un pardon, pas un salut pur et simple, fruit du pardon; ce n'est pas

un fait qui n'a ni chair ni os, si je puis ainsi dire, mais un fait qui a sa date, son histoire. C'est un fait conçu et préparé dès les siècles dans le dessein de Dieu, un fait accompli au milieu de scènes terribles, héroïques, extraordinaires en Golgotha.

Là se lit le pardon; là se proclame le salut en un langage précis, authentique, définitif. Tout autre pardon n'est pas le pardon, pas celui de Dieu; tout autre salut n'est pas même l'ombre du salut.

Le pardon ne saurait avoir lieu là où la conscience aurait à réclamer, là où la justice aurait à reprendre. Il serait à tout le moins contesté, incomplet, et par conséquent il ne serait pas.

La conscience ne peut être satisfaite, de même que la justice, sans une réparation complète du juste droit de la loi, sans une satisfaction adéquate envers l'éternelle justice. Aussi longtemps que la conscience est en droit de se plaindre, l'interdit règne, la paix manque, le trouble subsiste, le sentiment de la délivrance est exclu et le salut est comme non-avenu; il n'a aucun effet efficace sur nous, et nous laisse aux prises avec toutes nos misères. Le salut comme le pardon se lie partout, dans les Ecritures, à la personne, aux souffrances, à la

mort, au sang, à la croix de Jésus-Christ, à son sacrifice expiatoire. On ne pourrait séparer ces choses sans les annuler. L'Evangile perdrait sa signification, son caractère; il ne serait plus qu'une lettre morte. L'Evangile moins Jésus-Christ sauveur, rédempteur, médiateur, victime propitiatoire, n'est plus l'Evangile; ce qui restera ne sera plus que comme ces débris d'illustres monuments dont ils peuvent à peine donner quelque idée, mais sans en reproduire, sans en faire revivre la beauté, la majesté, l'usage. L'expiation répond à une voix de l'âme, à un privilége absolu de la conscience; elle est nécessaire au pardon qu'elle valide et consacre; elle met le sceau à la justice éternelle et immuable, elle élève l'amour de Dieu et sa sévérité au degré suprême d'une harmonie parfaite, adorable, d'un accord, d'une conciliation ineffables.

La conscience la plus exigeante n'a ici plus rien à réclamer : justice lui a été rendue en même temps qu'à la loi; il n'y a plus de place à la vengeance, plus de motif à la crainte; ici la paix abonde au sein d'une sécurité inaltérable. Au moyen de l'expiation, le salut est d'une réalité vivante et saisissante; la mort, le sang de Christ est un fait, un fait patent; l'œuvre de Christ est une chose parfaitement apprécia-

ble, bien que plongeant de toutes parts dans l'infini; une chose qui remplit l'âme d'aise, malgré ce qu'elle a de mystérieux, d'inscrutable. Le salut, dans sa source et dans sa cause, le salut, dans le pardon et l'expiation, c'est le salut vu en lui-même, considéré en soi; c'est le salut objectif consommé hors de nous. A ce moment, il n'est pas encore à nous, mais il est pour nous; il nous est destiné : nous sommes appelés à nous l'approprier, sans que rien y fasse obstacle en dehors de nous. Il n'est pas au ciel, il n'est pas au delà des mers, il n'est pas dans l'abîme, il est près de nous, dans notre bouche et dans notre cœur. Les religions humaines, toutes les fausses religions interposent entre Dieu et nous des médiateurs sans nombre, choses et hommes. C'est le prêtre, c'est le temple, c'est le symbole, c'est tout objet consacré, c'est le mérite humain. La religion chrétienne abouche l'homme avec Dieu, et partout où l'homme se trouve, l'homme peut trouver Dieu, s'unir à lui par l'unique médiateur Jésus-Christ, et recevoir immédiatement tout ce que Dieu lui destine et lui réserve. Ici les rapports sont directs, instantanés; il n'y a nul intermédiaire obligé du salut à nous, et de nous au salut : le simple regard de l'âme nous y élève; le moindre désir sincère nous y

fait toucher ; le premier acte de foi peut s'en saisir et nous en rendre possesseurs. Nous avons par la foi accès à cette grâce : « Si tu crois en ton cœur, si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche, tu seras sauvé. »

Voilà comment, d'après le christianisme, nous avons part au salut ; voilà à quelle distance le salut est de nous ; voilà l'extrême rapprochement qu'il établit entre nous et lui : il nous touche et nous y touchons. « Il est, » comme dit l'Ecriture, « au milieu de nous. » Ce caractère du christianisme place celui-ci bien haut au-dessus de toutes les religions humaines ; il établit entre elles et lui une différence capitale, et servirait seul à prouver sa nature réellement divine. Le mode d'appropriation du salut dans le christianisme ne laisse rien à désirer : il est parfait dans sa nature ; il est à la portée de tous, et celui qui n'en use pas ne peut s'en prendre qu'à lui-même de manquer le but.

Croire au salut, s'approprier par la foi le salut est indépendant de la nature, de la valeur du salut. Le salut reste un salut gratuit après comme avant. Recevoir de la grâce de Dieu en Christ le salut, c'est comme le mendiant qui reçoit d'une main charitable un morceau de pain, comme un coupable qui reçoit sa grâce du prince à qui est réservé le droit de

faire grâce. Le pain du mendiant est une aumône, la grâce du coupable est une grâce après comme avant. Maintenant le salut cru, reçu, c'est la condamnation écartée, éloignée, non imputée; c'est plus encore : le salut reçu, c'est la vie reçue, la vie renouvelée; le salut abolit la distance qui nous séparait de Dieu et des conditions vraies de la vie de Dieu, pour nous replacer dans ces conditions mêmes; le salut, c'est le rétablissement de nos rapports avec Dieu, le rétablissement de l'image de Dieu en nous; le salut, c'est la vie éternelle. Une âme sauvée est une âme aimée, une âme qui aime. Le salut est un principe d'amour autant qu'un principe de délivrance et de vie; où il y a délivrance, où il y a vie, il y a amour, il y a aspiration vers Dieu, amour de Dieu; il y a besoin de s'unir à lui et de vivre par lui. Le salut est bonheur, il est vertu, il est sanctification; le salut les comprend, les renferme, les produit, les manifeste, comme ses fruits naturels, comme ses conséquences inévitables. Qu'est-ce que le pardon? qu'est-ce que l'expiation de Dieu? Un acte d'amour ineffable et de suprême justice envers l'homme, un acte essentiellement moral, par conséquent; le pardon et l'expiation nous montrent Dieu, père juste, législateur et juge d'une extrême bonté

et d'une parfaite clémence. Or, un acte d'amour, un acte de justice, un acte de bonté et de clémence qui sauve l'homme, ne peut laisser l'homme froid et indifférent : il ne peut que produire en lui les sentiments de la reconnaissance, de l'adoration et de l'amour. Le pardon de l'expiation, tout ce qui constitue le grand fait de la rédemption est le vrai remède au mal qui a perdu l'homme. Ce mal ne saurait subsister devant ce remède; le remède appliqué suit la guérison; or, la guérison, c'est la santé, c'est la vie, c'est l'ordre moral, c'est l'homme d'accord avec Dieu, c'est Dieu d'accord avec l'homme, s'aimant; c'est l'union entre eux rétablie, se poursuivant sans relâche et se perfectionnant par des efforts incessants. Le salut chrétien seul enfante l'homme nouveau; là est pour lui la source de toute force morale comme de toute vie religieuse; rien ne peut faire aimer Dieu autant, rien ne peut engendrer en nous plus d'amour, plus de véritable amour. L'amour dans le cœur d'une créature déchue est un effet avant d'être une cause; or, il n'y a que le don de Dieu en la personne de son Fils, il n'y a que l'entier dévouement du Fils de Dieu qui puisse nous rendre capables d'un tel amour pour Dieu. Efforcez-vous d'aimer Dieu, parce que Dieu est souveraine-

ment aimable et qu'il y a devoir pour vous à l'aimer. Efforcez-vous de l'aimer, parce qu'il est votre créateur, votre bienfaiteur, ou encore, parce qu'il s'est révélé à nous dans la personne de l'Homme-Dieu, Dieu et l'homme s'y trouvant dans une union parfaite et adéquate. Vous aurez beau faire, vous n'y réussirez point; vous resterez complétement en dessous de vos efforts, de vos résolutions les mieux prises; vous n'aimerez point. Il faut se savoir sorti de la plus profonde misère; il faut se sentir arraché au plus complet dénûment; il faut savoir et sentir que c'est au prix d'humiliations inouïes, d'affreuses angoisses, d'une lente et mortelle agonie, que c'est au prix de la mort la plus douloureuse et du plus grand sacrifice que nous échappons à la mort de l'enfer, pour aimer Dieu, l'auteur du salut, pour trouver son bonheur comme sa gloire à l'aimer, à vivre pour lui, à faire de sa volonté notre volonté. Un tel mobile est ici suprême; il est impossible d'en imaginer un aussi puissant, ou plus convenable. « Celui à qui on pardonne plus, aime plus, » a dit Jésus-Christ; et cette parole est éclatante d'évidence : nous aimons, parce que nous avons été aimés les premiers; Dieu nous aime en Jésus-Christ, nous aimons Dieu en Jésus-Christ; l'amour de Dieu a paru en

ceci : c'est que lorsque nous étions des pécheurs, Christ est mort pour nous. Le salut est donc une œuvre d'amour; seule, elle peut enfanter l'amour.

VII

De la place que la mort de Jésus-Christ tient dans l'œuvre qu'il a faite, et du sens de cette mort.

Jésus-Christ, nous l'avons vu dans l'étude qui précède celle-ci, est, au sens le plus absolu, le Sauveur, l'unique Sauveur; c'est lui qui sauve et non pas un autre : il est le seul nom sous le ciel qui ait été donné aux hommes par lequel il nous faille être sauvé. Ni Abraham, ni Moïse, ni Elie, ni saint Paul, ni tout autre nom au ciel et sur la terre, ne pourrait se mettre à la place de Jésus-Christ et vouloir faire l'œuvre que Jésus-Christ a faite sans impiété ni blasphème.

Cette œuvre est trop haute : c'est une œuvre à part, une œuvre unique et suprême; et de même que l'œuvre, la mort de Jésus-Christ,

qui y tient de tous points, n'est pas une mort ordinaire, vulgaire, d'ordre inférieur; elle n'est pas un accident : elle a été préparée d'avance dans les conseils de l'éternelle sagesse, et prédite de siècle en siècle; c'est une mort d'un grand prix et d'une portée infinie. La mort de Jésus-Christ est la mort de l'Homme-Dieu, la mort du Saint et du Juste; Jésus-Christ est Emmanuel, « Dieu avec nous; » il est l'Agneau sans défaut et sans tache; il est le souverain Sacrificateur, saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, élevé au-dessus de tous les cieux, n'ayant pas besoin d'offrir des victimes pour ses propres péchés, étant sans péché.

Le jugement qui l'a atteint, le châtiment qui l'a frappé, le supplice de la croix dont il a subi les horreurs et savouré l'amertume, Jésus-Christ n'a pu les endurer pour ses propres péchés. Tout ce qu'il a souffert, ce n'est pas pour l'avoir mérité qu'il l'a souffert; car il n'a point commis de péché, et il ne s'est point trouvé de fraude dans sa bouche. Mais, comme nous le verrons, il a souffert, lui juste, pour des injustes, et, ainsi que le dit un prophète, « l'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. » — « Il a paru, » dit saint Jean, « pour ôter nos péchés, et il n'y a point de péché en lui. »

La mort de Jésus-Christ occupe une place des plus grandes dans l'Ecriture ; celle-ci y revient sans cesse : tout y ramène, tout s'en inspire, tandis que les autres morts, celles mêmes des saints hommes de Dieu et des personnages les plus illustres qui y figurent, ne sont mentionnées qu'en passant : — on ne s'y arrête que comme à un fait ordinaire, d'une portée ordinaire, et sans autre rapport à l'œuvre du salut que celui de toute mort des rachetés de Jésus-Christ.

La mort de Jésus-Christ, au contraire, soutient partout, dans les Ecritures, les plus directs, les plus nombreux et les plus étroits rapports avec l'œuvre du salut. Les Ecritures nous montrent partout la mort de Jésus-Christ comme la cause réparatrice du péché et des maux qui en résultent. La mort de Jésus-Christ est au péché comme le remède au mal.

La mort de Jésus-Christ ne nous étant connue et certifiée authentiquement qu'au moyen des Ecritures, les Ecritures devant nous apprendre tout ce qu'elle est, comment et pourquoi elle est, c'est aux Ecritures, non à aucune opinion d'homme, que nous recourons pour avoir de la mort de Jésus-Christ les idées vraies, la connaissance certaine et salutaire que nous devons en avoir.

Un premier ordre de déclarations scripturaires les plus larges porte que Jésus-Christ s'est donné, s'est offert, s'est livré ; qu'il a donné sa vie, qu'il s'est donné pour nos péchés ; qu'il s'est donné en rançon pour tous ; qu'il a été livré pour nos offenses ; qu'il s'est offert lui-même à Dieu pour nous, offert à Dieu par l'Esprit éternel, offert pour ôter nos péchés.

Ce qui est dit ici de Jésus-Christ ne pourrait se dire d'aucun autre. Jésus-Christ s'est donné sans réserve : il a donné sa vie avec un dévouement absolu et une obéissance incomparable pour les pécheurs, pour le péché du monde.

Etienne, l'un des sept, a été lapidé : il est mort comme un témoin de Jésus-Christ et à cause de sa foi en lui ; il est mort de la main des Juifs, comme Jésus-Christ. L'Ecriture s'est-elle avisée, l'Eglise s'est-elle avisée de mettre sur la même ligne ces deux morts? Non, assurément ; et pourquoi ? Parce que la mort de Jésus-Christ est une tout autre mort que celle d'Etienne le martyr. Celui-ci a rendu par sa mort témoignage à la mort de Jésus-Christ, tandis que la mort de Jésus-Christ rend témoignage à la justice éternelle et à l'éternel amour de Dieu unis et consommés dans l'œuvre du salut sur la croix.

L'Eglise romaine, l'Eglise grecque, qui ont loué outre mesure la mort des martyrs, n'ont eu garde d'assimiler jamais, de rendre équivalente la mort d'Etienne ni d'aucun autre à la mort de Jésus-Christ. C'est qu'à leurs yeux la mort de Jésus-Christ est restée rédemptrice, expiatoire; et celle d'Etienne et des autres martyrs, pas.

Un second ordre de passages de l'Ecriture établit que Jésus-Christ a souffert, qu'il s'est abaissé, qu'il est mort, qu'il a été obéissant, jusqu'à la mort et à la mort de la croix; qu'il a souffert, qu'il est mort pour nous, pour tous; qu'il a souffert la croix; qu'il a souffert une fois pour nos péchés ; qu'il est mort pour des impies. Ecrivant aux Corinthiens, saint Paul s'exprime ainsi : « Je vous ai transmis, avant toutes choses, ce que j'avais aussi reçu : c'est que Jésus-Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures (1). »

De tous ces passages, auxquels on aurait pu en ajouter d'autres, résulte ce fait : savoir, qu'entre la mort, les souffrances, l'obéissance, jusqu'à la mort de la croix de Jésus-Christ et nos péchés, et nous pécheurs impies, il existe la connexion la plus intime, la relation la plus ferme,

(1) Cor., XV, 3.

une relation d'essence, si je puis ainsi dire, et qui ne souffre rien d'artificiel. Ici, la mort de Jésus-Christ appelle le péché comme son motif constant, comme sa préoccupation unique. Sans le péché, elle ne serait pas; elle n'aurait pas été imaginée ni produite. Faites pour un moment abstraction du péché, éloignez-le par supposition : il n'y a plus de lien à la mort, aux souffrances de Jésus-Christ; la mort de Jésus-Christ est non avenue. Souffrir, mourir pour le péché, pour les péchés, pour nos péchés, pour nos offenses, c'est mourir et souffrir en vertu ou à cause de ces péchés et de ces offenses. Souffrir et mourir, c'est l'effet; l'offense ou le péché, c'est la cause.

Mourir pour nous de la part de Jésus-Christ, pour nous pécheurs, pour nous méchants, pour nous impies, c'est mourir pour notre bien, à notre profit, pour notre délivrance. Or, ici, mourir de la part de Jésus-Christ est la cause, et le bien qui nous en revient, l'effet. Ce bien, l'Ecriture l'appelle le salut.

Un troisième ordre de passages nous présente la mort de Jésus-Christ comme une immolation, comme un sacrifice. Christ, notre pâque, a été immolé pour nous : « Tu as été immolé et tu nous as rachetés à Dieu par ton sang, de toute tribu, langue, peuple et na-

tion (1). » Et tandis que tout sacrificateur se tient debout chaque jour en offrant plusieurs fois les mêmes sacrifices qui ne peuvent jamais ôter les péchés, celui-ci (Jésus-Christ), après avoir offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis pour toujours à la droite de Dieu. Ce n'est point afin de s'offrir plusieurs fois lui-même comme le souverain sacrificateur qui entre chaque année dans le sanctuaire avec un sang étranger ; mais maintenant il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché, au moyen du sacrifice de lui-même.

L'idée de sacrifice est contenue dans celle de victime ; la victime, une victime est l'objet du sacrifice ; il n'y a pas de sacrifice sans victime. Or, Jésus-Christ est nommé une victime. « Il s'est livré lui-même pour nous, » dit saint Paul, « comme une offrande et une victime à Dieu. »

La même idée revient là où Jésus-Christ est appelé un agneau : l'Agneau de Dieu, l'Agneau sans défaut et sans tache, l'Agneau immolé dès avant la fondation du monde (2).

Le sacrifice de Jésus-Christ fait la matière d'une notable partie de l'épître aux Hébreux.

(1) Apoc., V, 9.
(2) Apoc., XIII, 8.

Il y est en regard des sacrifices lévitiques, comme la réalité est en regard de l'image et la substance de l'ombre. Ce que les sacrifices lévitiques préfigurent, le sacrifice de Jésus-Christ l'accomplit, l'effectue véritablement.

La plupart des sacrifices lévitiques rappellent immédiatement le péché et s'y rapportent en vue d'une expiation, d'une rémission des péchés, d'une délivrance ; celles-ci sont typiques : elles deviennent vraies, réelles, en vertu du sacrifice de Jésus-Christ, qui a remplacé et aboli tous les autres sacrifices.

Ici encore, sacrifice et péché, péché et sacrifice, sont des choses corrélatives ; ce sont deux idées qui se supposent et s'appellent mutuellement. Le péché appelle le sacrifice ; le sacrifice suppose le péché. Là où il n'y aurait pas de péché, il ne saurait y avoir de sacrifice. Le péché mérite un châtiment : le sacrifice est ce châtiment ; il est offert dans cette intention.

Le fait du sacrifice précise celui de la mort de Jésus-Christ ; il lui imprime un sceau particulier, le rend plus ferme, plus net, et le présente sous un point de vue plus doctrinal et plus vivant. Le fait de s'offrir en sacrifice l'emporte sur le simple fait de mourir : s'offrir en sacrifice, en immolation, semble exiger plus

de dévouement que le fait de mourir. S'offrir en sacrifice pour le péché montre peut-être mieux la gravité du péché, ce qu'il a d'odieux, de coupable, et combien la justice de Dieu est à son égard inexorable et la loi éternelle du bien inflexible.

Le sacrifice offert désintéresse la loi, satisfait à la justice, et nous rentrons dans l'ordre moral violé par la voie du châtiment subi.

Dans le sacrifice hébreu, la victime immolée prenait la place du coupable : il y avait substitution réelle de l'un à l'autre dès que le coupable avait posé la main sur la tête de la victime. Par ce signe indicateur, le péché était censé passer du coupable en la victime : celle-ci était frappée, celui-là était épargné. Il en est de même entre Jésus-Christ et les pécheurs, avec cette différence qu'ici le symbole a cessé, et que nous sommes dans l'ordre réel des choses. Jésus-Christ a véritablement été frappé pour nos iniquités et froissé pour nos forfaits. La plaie lui a été faite pour le péché de son peuple. Il a porté nos péchés en son corps sur le bois, et nous avons la guérison par ses meurtrissures. Jésus-Christ est l'Agneau de Dieu qui porte le péché du monde.

Ce langage scripturaire est simple et positif; il est sans ambages et sans atténuation. Il est

impossible de dire autrement les choses, impossible de mieux dire ce qui est si bien dit. Il serait, il nous semble, plus aisé de nier, de rejeter ces textes, que de les tourner, que de leur donner un autre sens tant soit peu plausible.

Si ce qui est dit des sacrifices hébreux s'entend de soi et ne peut s'entendre différemment, comment ce qui est dit de Jésus-Christ, mis à dessein en parallèle avec eux, serait-il obscur, incertain, non compréhensible ?

La comparaison qui est faite entre ces sacrifices et le sacrifice de Jésus-Christ ne saurait qu'être à l'avantage de ce dernier. Comme terme de comparaison, Jésus-Christ est comme le plus au moins, comme le grand au petit; Jésus couvre et dépasse l'autre terme moindre de la comparaison dans tous les sens : autrement, au lieu de marcher, d'édifier sur le roc, nous marcherions, nous édifierions, sur le sable, des ombres et des figures, et nous reculerions jusqu'à Moïse.

Cette comparaison ou ce parallèle entre les sacrifices, les victimes des institutions mosaïques, et le sacrifice de Jésus-Christ, et Jésus-Christ victime propitiatoire par la foi en son sang, Jésus-Christ notre pâque immolée pour nous, est résumée d'une manière admirable, en

ces paroles, que j'appellerais classiques : « Dieu, » dit saint Paul, « a fait celui qui n'a pas connu le péché être péché pour nous, afin que nous, nous devenions justice de Dieu par lui. Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, lorsqu'il a été fait malédiction pour nous ; car il est écrit : Maudit quiconque est pendu au bois ! »

Ainsi, Jésus-Christ, qui n'a pas connu le péché, a été fait péché pour nous ; Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi lorsqu'il a été fait malédiction pour nous : exactement comme les taureaux, les agneaux et les boucs étaient fait péché et malédiction pour les Israëlites, d'une manière figurative.

Nous insistons : Ces paroles : « Dieu a fait péché pour nous, celui qui n'a pas connu le péché, » reviennent à ceci : « Jésus-Christ sans péché est devenu notre péché, a pris notre péché et son châtiment, et s'est substitué à nous. » Ces autres paroles : « Christ nous a délivrés de la malédiction, ayant été fait malédiction pour nous, » reviennent à ceci pareillement : « La malédiction reposant sur nous est passée de nous à Jésus-Christ aussi par substitution. »

Mais en prenant à sa charge et notre péché et la malédiction du péché qui repose sur nous, Jésus-Christ nous couvre de sa justice, nous re-

vêt du prix de ses souffrances. Ils nous sont imputés en croyant. Ces passages, s'ils ont un sens, ont ce sens; et toutes les violences du monde ne parviendront pas à le changer.

Le sacrifice hébreu n'était consommé et rendu efficace que par le sang : sans effusion de sang il ne se fait point de rémission des péchés (1). Le sang était considéré comme l'élément vivant, comme la partie la plus noble et la plus précieuse de la victime immolée (l'âme); on l'appelait le sang de la propitiation (2); on en faisait aspersion sur celui qui offrait ou pour qui s'offrait le sacrifice, afin de bien montrer que c'était lui qui était seul coupable, seul digne de châtiment.

Dans le Nouveau Testament, le sang de Jésus-Christ, comme élément, comme cause de salut, est souvent mentionné. Il est appelé le sang de l'arrosement, de l'aspersion, de la propitiation, de la rédemption, de la rançon, du rachat, le sang de la Nouvelle Alliance répandu pour la rémission des péchés, le sang du pardon, le sang du Nouveau Testament, du Testament éternel; le sang qui justifie, qui nettoie de tout péché; le sang de l'Agneau où les fidèles ont

(1) Heb., IX, 22.
(2) Lév., XVII, 11.

lavé et blanchi leurs robes ; le sang du rapprochement et qui fait la paix ; le sang qui donne la liberté d'entrer dans les lieux saints, qui purifie la conscience des œuvres mortes ; le sang qui sanctifie, qui crie de meilleures choses que celui d'Abel ; le sang au moyen duquel les élus ont vaincu Satan. Ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau (1), le sang par lequel Dieu s'est acquis l'Eglise (2).

Ce sang est de tel prix, que ceux qui auraient le malheur de le tenir pour profane, sont menacés des plus redoutables jugements (3). Le Nouveau Testament semble accumuler à plaisir les propriétés, l'efficace, la vertu, les effets du sang de Jésus-Christ ; le langage qu'il emploie, les termes dont il se sert, ne sont ni des termes ni un langage fictif. Il n'y a ici rien de fictif. Le Nouveau Testament contient des paraboles ; il le déclare quand il s'en sert ; mais il n'y a ici point de paraboles ; le langage est sans voile ; il est pleinement à découvert ; il n'y a ni superfluité, ni surcharge ; le mot et la chose se

(1) Héb., IX, 12. 1 Pierre, I, 2. Héb., IX, 20 ; XIII, 20. Matth., XXVI, 28. Luc, XXII, 20. 1 Cor., XI, 25. Ephés., I, 7. Col., I, 14. Rom., III, 25 ; V, 9. Ephés., II, 13. Col., I, 20. Héb., XIII, 12.

(2) Actes, XX, 28.

(3) Héb., X, 29. 1 Cor., XI, 21, 30.

confondent en un, tant il y a de convenance, d'intimité, entre le fait et l'idée.

Le sang des victimes, dans les sacrifices païens, est regardé comme l'équivalent de la vie de ces victimes : donner son sang ou sa vie, c'est tout un. Un défenseur de la patrie, qui meurt sur un champ de bataille, est dit avoir donné son sang ou sa vie pour sa patrie. Un autre qui tombe aux mains d'un ennemi victorieux, qui est retenu comme prisonnier ou réduit en esclavage, s'il est délivré moyennant une rançon, cette rançon est appelée le prix du sang ; c'était la règle dans la société antique.

L'effusion du sang est la plus haute expression du don, du prix de la vie et du sacrifice de soi-même.

Mais cela est surtout vrai de Jésus-Christ, notre pâque, immolé pour nous, préparé pour cette immolation dès avant la création du monde. Jésus-Christ, en s'offrant en sacrifice, est devenu la rançon des pécheurs, le prix de leur âme. Il a donné sa vie en rançon pour tous (1).

Nous n'avons pas été rachetés par des choses périssables, comme par argent ou or, mais par le précieux sang de Jésus-Christ, comme de l'Agneau

(1) 1 Tim., II, 6.

sans défaut et sans tache (1), et encore Jésus-Christ est entré une seule fois dans le sanctuaire, non au moyen du sang des taureaux et des boucs, qui ne peut jamais ôter les péchés, mais avec son propre sang, nous ayant obtenu un rachat éternel (2).

Entre ce rachat, ou cette rédemption, et le sang de Jésus-Christ, il y a un rapport intime, un rapport de cause à effet. Le sang de Christ est ici la cause, et le rachat, l'effet.

Et tout ceci sans figure, sans amplification, à la lettre. L'Ecriture n'use pas d'une manière de parler pour une autre; elle ne dit pas oui pour non, ni non pour oui. Quand il y a figure, tout le monde reconnaît la figure, ainsi que toute façon de parler qui amplifie, qui dépasse la pensée, ou qui brusque les rapports des mots avec les choses.

Ceux qui ont en médiocre estime, et il y en a, le sang de Jésus-Christ, comme un sang rédempteur, séparent arbitrairement ce sang de la souffrance, de l'opprobre, de la mort de la croix, du plus odieux, du plus ignominieux supplice. Ils oublient que Jésus-Christ s'est offert avec de grands cris et avec larmes; que dans

(1) 1 Pierre, I, 18, 19.
(2) Héb., IX, 12.

la plus amère douleur il s'est écrié, en Gethsémané : « Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi sans que je la boive; mais que ta volonté soit faite et non la mienne ! » et sur la croix : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné? » Tout cela est-il fictif? serait-ce comme un amusement, comme un rôle qu'il a joué ? On est forcé de le soutenir, si l'on soutient que Jésus-Christ n'a pas éprouvé les étreintes d'une conscience chargée du péché du monde, comme l'Agneau de Dieu portant ce péché.

Dieu ne cesse pas d'être son père et de l'aimer comme le fils en qui il a mis toute son affection. Jésus-Christ a subi, a supporté, comme dit Calvin, la pesanteur de la vengeance de Dieu, en tant que frappé et affligé de sa main ; il a expérimenté tous les signes que Dieu montre aux pécheurs en se courrouçant contre eux et en les punissant. Cela dit tout ; et quand on oublie cela, on laisse dans l'ombre une partie importante de l'Ecriture ; on ne pénètre plus dans le mystére de la rédemption ; on s'en tient à la surface, on fait violence aux mots et aux choses ; on met l'Ecriture en contradiction avec elle-même, avec la vérité.

La mort de Jésus-Christ, comme rachat, rançon ou rédemption, soutient avec la conscience les rapports les plus directs, et de la plus ad-

mirable convenance. La conscience en réclame le bénéfice à cor et à cris, si je puis hasarder ces termes, aussi longtemps qu'elle n'est ni apaisée ni pacifiée. La mort expiatoire de Jésus-Christ en calme la douleur, l'effroi, en fait taire la plainte, le gémissement. La conscience est satisfaite comme le juste droit de la loi, comme la justice.

Les rapports qui relient la mort de Jésus-Christ à son œuvre se dessinent ici avec plus de rigueur et avec un étonnant accord ; on comprend mieux ce qu'elle est, et pourquoi elle est ; on comprend mieux la nécessité juridique et morale, et par elle le salut se montre assuré d'une manière invincible.

Un élément nouveau de l'œuvre du salut gît dans la mort de Jésus-Christ en tant que source et cause de notre justification. Il tient de très-près à l'autre, ou, pour mieux dire, les deux n'en font qu'un. Toutes nos justices sont comme un linge souillé ; mais la mort de Jésus-Christ nous est par la foi imputée à justice. Par la foi, nous sommes tenus pour justes et déclarés tels. « Nous sommes, » dit l'Ecriture, « justifiés par grâce gratuite, par la rédemption qui est en Jésus-Christ ; nous sommes justifiés par sa mort, par son sang, et Jésus-Christ est notre justice ; il nous a été fait de la part de

Dieu justice et rédemption (1). » La justification par la foi est la doctrine constante des Ecritures, la doctrine de Paul en particulier, la doctrine qui a fondé l'Eglise : c'est aussi la doctrine de la Réformation.

Ceux qui, du temps de Paul, opposaient à la justification par la foi, par la mort de Jésus-Christ la justification par les œuvres de la loi, Paul les accusait d'anéantir la mort de Jésus-Christ, d'annuler, d'abolir le sacrifice de la croix, de rendre vaine la grâce.

Ce n'est pas tout : la mort de Jésus-Christ rapproche Dieu de nous et nous de lui. La paroi mitoyenne est abaissée (2). Dieu nous réconcilie avec lui par la mort de son Fils (3), et réconciliés, nous avons la paix avec lui par le sang de la croix. Il nous a réconciliés avec Dieu par le corps de sa chair, par sa mort. Etant autrefois éloignés de Dieu, nous avons été rapprochés par le sang de Christ; c'est lui qui est notre paix (4). Ce ne sont pas les seuls témoignages de l'Ecriture à cet égard; mais ceux-ci suffisent. La mort de Jésus-Christ, cause de notre réconciliation avec Dieu, est ici

(1) Rom., III, 24, 9. 1 Cor., I, 30.
(2) Ephés., II, 14.
(3) Rom., V, 10.
(4) Col., I, 20.

un fait avéré. C'est par là que nous sommes enfants de Dieu et que nous pouvons appeler Dieu notre Père, notre Père qui est aux cieux.

Un autre effet encore de la mort de Jésus-Christ, c'est notre affranchissement du péché. Par elle, nous mourons au péché et nous devenons les esclaves de la justice; nous ne sommes plus asservis au péché. Le péché n'a plus d'empire sur nous : notre vieil homme a été crucifié avec Christ ; nous sommes ensevelis dans sa mort par le baptême; nous sommes morts, nous sommes ressuscités avec Christ.

Un dernier effet de la mort de Jésus-Christ, c'est la victoire que par elle nous remportons sur le monde, sur Satan, sur tous nos ennemis. Par sa mort, Jésus-Christ a détruit celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le diable (1). Ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau (2).

« La mort m'est un gain; la mort a été engloutie en victoire. Où est, ô mort! ton aiguillon? où est, ô sépulcre! ta victoire? Grâce à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ. »

« Qui est-ce qui condamnera? Christ est mort et ressuscité, et il est à la droite de

(1) Héb., II, 14.
(2) Apoc., XII, 11.

Dieu et intercède pour nous (1). » Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire : la mort de Jésus-Christ y est partout présentée comme le triomphe final de ses élus sur la mort.

C'est assez : tout ce qui précède nous donne la clé des paroles de l'Ecriture, où la mort de Jésus-Christ revêt un caractère de nécessité dont il va être parlé.

Jésus monte à Jérusalem avec les apôtres, et leur parle de sa mort prochaine et de ses souffrances, comme de sa résurrection. Pierre, attristé, le tire à part et se met à le reprendre en disant : « Seigneur, aie pitié de toi, cela ne t'arrivera pas. » Jésus adresse à cet apôtre cette foudroyante réponse : « Arrière de moi, Satan! tu m'es en scandale ; tu ne connais pas les choses de Dieu, mais seulement celles des hommes (2). » Qu'est-ce à dire, sinon que tout ce qui aurait pu porter atteinte à la mort sans tache de Jésus-Christ était considéré par lui comme une suggestion, une tentation du diable ; que cette mort était résolue dans le conseil secret divin pour le salut des pécheurs, pour le salut du monde plongé dans le mal? Si la mort de Jésus-Christ avait été facultative,

(1) Rom., VIII, 34.
(2) Matth., XVI, 21-23.

le Seigneur aurait-il parlé à l'apôtre comme il l'a fait?

Trois jours après sa mort, le jour de sa résurrection, Jésus parla ainsi aux disciples d'Emmaüs : « O gens dépourvus de sens et tardifs de cœur à croire toutes les choses que les prophètes ont prononcées, ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses (1)? »

Arrivé dans la chambre haute, il répéta à l'assemblée des disciples ces paroles : « C'est ainsi qu'il est écrit, et c'est ainsi qu'il fallait que le Christ souffrît et ressuscitât d'entre les morts le troisième jour (2). »

L'apôtre Pierre, le jour de la Pentecôte, parle de la sorte à la foule des Juifs étonnés de ce qui se passe : « Hommes, Israélites, écoutez ces paroles : Jésus le Nazaréen, livré par le conseil et par la prescience de Dieu, vous l'avez pris, vous l'avez fait mourir par des mains iniques (3). » Et Dieu a ainsi accompli les choses qu'il avait annoncées d'avance par la bouche de tous ses prophètes : que le Christ devait souffrir. Le même langage est tenu devant Agrippa et Festus, dans un discours de Paul (4).

(1) Luc, XXIV, 25.
(2) Luc, XXIV, 46.
(3) Actes, II, 23, 24 ; III, 18.
(4) Actes, XXVI, 22, 23.

La mort de Jésus-Christ, rendue nécessaire par une intervention formelle de Dieu pour le salut, montre peut-être mieux qu'autre chose au monde l'inviolabilité de la loi de Dieu, du droit absolu de la justice, qui ne peut ni prescrire ni subir la moindre altération dans toute l'étendue de son domaine, sauf à ne plus être.

La mort de Jésus-Christ, mise en rapport avec la justice et devenue son point de mire, est rendue nécessaire comme la justice. En d'autres termes, la justice exige nécessairement et absolument une pareille mort à la place de la mort des pécheurs. Ce n'est pas ici un cercle vicieux, mais les deux faces de la même vérité et comme un arc-boutant du même édifice (1).

Telle est la mort de Jésus-Christ considérée sous ses principales faces ; tels en sont les effets les plus saillants et les plus connus. Ils suffi-

(1) La mort de Jésus-Christ toutefois a été volontaire, mais en parfait accord toujours avec le dessein du Père qui l'a envoyé. Cet accord remonte au delà des siècles. Aucun sacrifice ne pouvant être agréé de Dieu, le Fils se présente à lui et dit : « Me voici, je viens pour faire ta volonté. » Jésus-Christ donne sa vie pour ses brebis ; il a le pouvoir de la donner, il a le pouvoir de la reprendre ; il a reçu cet ordre de son Père. En Gethsémané, près de succomber, il demande trois fois à son Père d'éloigner, s'il est possible, cette coupe de lui, ajoutant aussitôt : « Non comme je voudrais, mais comme tu veux » (voyez épître aux Hébreux, V, 7, 8). La mort à la fois libre et nécessaire de Jésus-Christ renferme tout le mystère de la rédemption.

sent pour marquer à la mort de Jésus-Christ sa véritable place. Le salut, du commencement à la fin, dans tous ses éléments, dans toutes ses phases, à tous ses moments, le salut dans le sens le plus vrai et le plus complet provient de la mort de Christ, comme le fruit de l'arbre, comme la guérison du remède.

La mort de Jésus-Christ ne pourrait subir dans notre foi la moindre atteinte que le salut n'en fût compromis au même instant. C'est la pensée constante des Ecritures; c'est le sentiment de l'Eglise et de ses membres les plus éminents qui se sont toujours montrés jaloux de maintenir à la mort de Jésus-Christ sa place, sa signification dans l'œuvre que Jésus-Christ a consommée.

La mort de Jésus-Christ a toujours été considérée comme une mort à part et incomparable. Il y a entre elle et les morts les plus illustres une infinie distance. Elle n'est pas la mort ni d'un héros, ni d'un sage, ni d'un martyr. Une pareille mort ne pourrait prétendre à sauver le monde, et jamais elle n'y a prétendu. Jésus-Christ peut dire en mourant que tout est accompli; aucun autre que lui n'aurait pu le dire.

La mort d'un héros, ou d'un sage, ou d'un martyr, ne répond qu'à un sentiment d'admiration ou d'estime. La mort de Jésus-Christ

répond parfaitement à un besoin de pardon, de rédemption, de délivrance. En donnant à la mort de Jésus-Christ un sens inférieur, vous êtes dans l'impossibilité de lui donner un sens sérieux, un sens vrai qui ait aucun rapport de nature avec son œuvre, avec le salut; vous ne pouvez plus lui trouver sa place; cette mort n'a plus ni mystère ni vertu : elle est dépouillée de son caractère propre, de sa valeur, de son mérite, de son lustre. Elle est sans relation intime avec la rémission des péchés, avec l'institution des sacrifices, avec l'expiation, avec le salut par grâce sans les œuvres, avec la sainte cène, signe et gage de la mort de Christ.

Tous les rapports rompus entre Dieu et l'homme restent rompus; les rapports nouveaux n'ont plus ni raison ni base. Tout rapprochement avec Dieu est impossible; la paix ne s'établit point; aucune réconciliation ne se fait. Il y a guerre; il n'y a point de terme à la guerre. Il y a inimitié à tout jamais; tous les motifs d'éloignement, au lieu de s'évanouir, se multiplient et s'aggravent. Dieu reste armé contre l'homme; l'homme reste rebelle et coupable devant Dieu. Il ne peut y avoir ni amour ni union, et, dans un tel état de choses, un salut quelconque demeure une impossibilité.

VIII

L'expiation.

Nous croyons qu'elle ressort avec évidence de l'étude scripturaire que nous venons de faire de la mort de Jésus-Christ.

Nous désirons maintenant l'étudier au point de vue de la raison et de la conscience, ou mieux, au point de vue de l'ordre moral et de la justice.

Nous définissons l'expiation : un châtiment justement mérité, ou une peine infligée ou à infliger à un coupable. On est coupable à la suite de la loi violée, de la règle enfreinte, du devoir non observé; en un mot, à la suite de l'ordre moral transgressé ou interverti librement.

La loi violée, la règle enfreinte, le devoir non observé, l'ordre moral transgressé, interverti librement, constituent le mal, l'injustice,

le péché, la culpabilité, en un mot, le désordre moral accompagné de ses effets inévitables. Le premier de ces effets, c'est l'expiation; elle est à la fois la répression du mal, la sanction ou la garantie de la loi violée, de la règle enfreinte; elle est le redressement de la justice qui a fléchi, l'honneur réparé du juste droit de l'ordre moral méconnu et foulé aux pieds.

Si l'expiation pouvait être écartée, la loi serait sans garantie et vaine; si la peine pouvait ne pas être appliquée, la règle ne serait suivie d'aucune sanction, l'ordre moral ne serait ni vengé ni respecté. Alors il n'y aurait plus ni loi, ni règle, ni droit, ni devoir, ni justice, ni ordre moral debout; il y aurait l'instinct, la nature brute, la fatalité. Mais la fatalité choque tous nos sentiments moraux; elle fait violence aux notions de justice que Dieu a gravées dans notre for intérieur, qu'il a écrites sur les tables de la conscienee, laquelle revendiquerait à cor et à cri les droits absolus, imprescriptibles de l'obligation morale contre toute atteinte venant du dehors ou du dedans, comme de tout ordre de choses qui altérerait ou bannirait du milieu du monde la loi du bien, du juste, loi éternelle et immuable à l'égard de tout agent qui soutient avec elle des rapports moraux.

Il y a donc un ordre moral ; il y a donc le droit, le devoir, le juste ; le bien et le mal distincts, séparés, opposés de nature à tout jamais ; il y a l'obligation de pratiquer l'un, de repousser l'autre ; il y a la liberté, la responsabilité, la conscience, et l'homme appelé d'en haut à réaliser ses destinées immortelles par le bon usage de ses aptitudes, de sa liberté, et cela sans qu'il lui soit jamais permis de s'écarter de son devoir, à moins de tout ébranler, de tout compromettre, de semer le monde moral de ruines, et de subir un terrible jugement.

A côté du bien, du juste, du devoir, de l'obligation pour tous, partout, toujours, il y a l'utile. L'utile, c'est le bien temporel, matériel ; le bien relatif, variable, c'est l'intérêt. L'utile admet le plus et le moins ; il se plie aux temps, aux lieux, aux circonstances, aux convenances. Il peut n'être pas pour l'un ce qu'il est pour l'autre ; pas le même le lendemain que la veille, le soir que le matin.

Le domaine moral du bien, du juste, et le domaine de l'utile, de l'intérêt ne sont donc pas le même domaine, non plus que les défaillances de l'un et les défaillances de l'autre ne sont les mêmes défaillances. Elles n'ont ni même nature, ni mêmes caractères, ni mêmes effets.

Les défaillances du premier se nomment crime, délit, offense, péché; celles du second se nomment erreur de jugement, faux calcul, déception, perte, malheur, ruine individuelle, domestique ou sociale.

L'expiation se produit dans celui-là, non dans celui-ci; elle suppose partout l'ordre moral violé, le péché, et non une erreur de compte, de spéculation, de science économique, non un fait d'insuccès matériel.

L'expiation est un fait de suprême justice; la justice l'exige absolument. Tant que la justice existe, est maintenue, l'expiation est nécessaire. Qui dit justice, dit répression de l'injustice, dit infliction du châtiment mérité à la suite de l'injustice. Aussi longtemps que la loi du juste, du bien, du devoir sera violée, ou aussi longtemps que la violation de la justice est une offense morale, un délit, un crime, un péché, qu'elle est péché et non une imprudence, un accident, un événement advenu, une perte, la peine, la souffrance sera une souffrance expiatoire et non une simple épreuve, non la douleur d'une épreuve, non une souffrance naturelle ni le résultat d'un mécompte. Entre la justice violée ou le péché, la loi transgressée ou l'offense, et une simple erreur, le résultat d'une témérité, d'une méprise quel-

conque, il y a une différence essentielle, une différence de nature : il y a un abîme.

Un homme qui en tue un autre à dessein, avec intention, et un homme qui en tue un autre par méprise, sans le vouloir, constituent deux cas bien différents ; ils ne sauraient être placés sur la même ligne. Le premier est un meurtrier, un assassin ; il doit subir la vindicte des lois et être frappé ; le second a été imprudent, mal avisé, trompé ; c'est un homme malheureux, plus à plaindre qu'à blâmer. Le châtiment, dans le premier cas, est mérité ; il est réclamé impérieusement par la justice. Dans le second cas, au lieu du châtiment, il y a le regret, la tristesse, la douleur, non devant la loi qui frappe, qui punit, mais devant l'oubli, devant une circonstance, une éventualité dont on n'est responsable que dans un sens inférieur. Cette distinction est fondée en nature ; elle est considérable, capitale ; elle repose sur le droit, sur la justice ; elle est absolue et doit être sauvegardée avec le plus grand soin, si l'on ne veut pas s'égarer. L'expiation est la peine d'une faute commise avec connaissance et librement, le châtiment du péché, d'une action imputable ; elle n'est pas le résultat d'une action aveugle, inconsciente, d'un mouvement involontaire et fatal.

Un homme que l'on oblige d'agir de telle ou telle manière malgré lui, que l'on force à commettre une bassesse, dont on dirige le bras et la main armée d'un poignard contre le sein d'un ami ou de tel homme quelconque, n'est en rien responsable de l'acte qu'il n'a pu ne pas accomplir. S'il a été libre d'agir, s'il a agi sans contrainte de soi, il est responsable; il doit subir un jugement de condamnation, non autrement.

Entre la sphère des actions imputables et celle des actions non imputables, la séparation est fortement tranchée, et l'on ne s'y trompe point. C'est la séparation de la connaissance et de l'ignorance, du péché et de l'erreur, de la rivalité et de l'entraînement involontaire, de la flétrissure et de la misère. Je souffre pour avoir été criminel; ou je souffre pour n'avoir pas su faire mes affaires et pour avoir perdu tout mon bien : ces deux manières de souffrir sont absolument dissemblables, tout en les supposant aussi intenses, aussi douloureuses l'une que l'autre. La première est méritée juridiquement; la seconde n'est le fruit que des circonstances et de mon inhabileté : peut-être ne suis-je qu'à plaindre, tandis que pour la première, je suis surtout à blâmer.

Au point de vue de la loi, du devoir, de la

justice, il n'y a rien de conventionnel, d'arbitraire. C'est dans le domaine de l'absolu que nous sommes, non de celui du relatif ou du contingent.

Quand on ne fait pas le bien, mais le mal; quand, au lieu de ce qui est juste, on tombe dans ce qui est injuste; en un mot, quand l'ordre moral est violé, la loi transgressée, il y a offense, culpabilité, châtiment. Le châtiment suit l'offense, comme un effet suit sa cause; cela est de rigueur, cela est nécessaire, ces deux choses ne pouvant se concevoir séparées que pour s'unir au même moment dans notre esprit.

L'idée de culpabilité renferme l'idée de punition : dire que le coupable doit être puni, c'est dire une chose dont la vérité est connue de tous, une vérité qui s'impose à la conscience de tous; c'est une vérité dont le contraire répugne à tout esprit droit, à toute âme honnête, et qui implique contradiction. Cette proposition : « Le coupable mérite d'être puni, » est donc d'une évidence parfaite; elle a une signification précise à laquelle je ne puis résister. La proposition inverse : « Le coupable ne mérite pas d'être puni, » me froisse; elle violente mon jugement moral et contredit à toutes les exigences de ma conscience. Devant

elle, toute idée de justice, tout ordre moral croule et s'abîme. A l'offense donc, le châtiment; à la loi morale transgressée, la peine, en vertu d'un enchaînement logique indissoluble. C'est par la conscience que nous prononçons sur la conduite des hommes et sur la nôtre, si elle est bonne ou mauvaise, équitable ou injuste, digne de louange ou de blâme. Il ne se peut faire que le bien et le mal, le juste et l'injuste ne provoquent pas en moi, sur-le-champ et invinciblement, deux jugements diamétralement contraires. Quand, à la vue de telle ou telle action morale, de tel ou tel procédé, la conscience approuve ou condamne, elle le fait spontanément et sans calcul ni égard quelconque à aucun mobile d'intérêt. Il y a, à nos yeux, indépendamment du résultat, mérite ou démérite dans l'agent. La conscience lui impute sa conduite à honneur ou à crime sans la moindre hésitation, et demande impérativement ou la récompense ou le châtiment.

Ce verdict de la conscience est absolu : il est dépouillé de tout élément arbitraire ou contingent, ou d'accommodation; il est ferme comme un principe moral, ou principe de justice invariable. Je ne puis ni voir, ni sentir, ni juger autrement. Je le voudrais, que cela me serait impossible; c'est le fait d'une intuition morale,

l'énoncé fidèle d'un jugement obligé. Le contraire de cette intuition, de ce jugement, je ne puis le trouver fondé, je ne puis m'y faire : il renverserait les notions simples et élémentaires de ma conscience et de ma raison ; il violenterait les lois de ma constitution morale et de la chose en soi. Je ne saurais plus que croire : la base de toute croyance aurait disparu ; le monde de l'âme, toute économie spirituelle, toute discipline de la vie seraient nuls et non avenus, seraient un pur néant.

Une opinion qui n'est pas en tout d'accord avec ce que nous venons d'établir se produit. Elle ne tend à rien moins, selon nous, qu'à modifier, qu'à altérer les idées de justice, de devoir, d'obligation morale, etc., en les dépouillant de leur caractère propre, de leur caractère d'absoluïté, et en les faisant tomber dans le domaine inférieur du relatif, de l'accessoire, du variable.

Disons tout de suite qu'entre l'absolu et le relatif nous ne voyons pas quelle place il y a, et ce que l'on pourrait mettre. C'est l'un ou l'autre; ce n'est pas l'un et l'autre, ni l'un pour l'autre.

L'opinion dont nous parlons conserve, à la vérité, les mots de justice, de devoir, d'obligation, de péché, d'expiation même, mais les

mots sans les choses ou avec des choses différentes.

On dit que le caractère d'absoluïté dont nous revêtons ces idées est moins réel qu'apparent ; que par rapport à nous, à la forme de notre sens moral, de notre conscience, de notre conception de la justice en soi, c'est bien l'absolu, mais qu'il en est autrement par rapport à Dieu.

Ainsi la justice, au lieu d'être quelque chose d'absolu, d'immuable, ne serait que quelque chose de relatif, de variable, de plus et de moins. Et comme la justice est la sphère des droits et des obligations, le droit, comme l'obligation, serait aussi quelque chose de relatif, de muable, et non quelque chose d'absolu, d'éternel.

D'après cette manière de voir, le droit absolu n'existe plus : il n'y en a pas de Dieu à l'homme ni de l'homme à Dieu, non plus que de devoir toujours au sens absolu. Dieu n'attend rien de nous : il ne nous commande rien en vue de lui-même, mais seulement pour notre bien. Dieu n'est mu envers l'homme que par l'amour ; l'amour absorbe et engloutit la justice. Le mal moral, qui n'est plus ici qu'un accident, ne mérite pas d'être puni au sens propre du mot. Le châtiment suit la faute

comme une conséquence simplement naturelle; il n'est pas une peine prononcée par un juge, mais il est un châtiment paternel. Le châtiment n'est pas une satisfaction, il n'est pas une nécessité morale, mais un effet de l'amour. Aussi il n'est, il ne peut être infligé qu'en vue de l'amendement, du redressement du coupable. Voilà au fond, voilà en fin de compte la doctrine qui se produit comme la vérité en opposition à la doctrine de l'absolu en morale, du devoir de la justice absolue, et du châtiment comme sanction obligée, comme but essentiel et final de la loi; en un mot, comme expiation.

Nous croyons qu'entre Dieu et l'homme, agents moraux, il existe des rapports moraux, et cela au sens le plus complet, le plus absolu. Nous n'avons jamais conçu, nous ne pouvons concevoir des rapports moraux d'où seraient exclus ou qui ne comprendraient pas des droits et des devoirs. Dieu n'est pas l'homme, sans doute; l'homme n'est pas Dieu beaucoup moins encore, mais il est quelque chose pourtant. Il est un être libre, responsable, réel; il a donc des devoirs, même des droits. Il y a les devoirs et les droits qui existent entre le créateur et la créature, entre le bienfaiteur et l'obligé, entre le père et l'enfant. Dieu a droit à l'amour

et à l'obéissance de l'homme, ainsi qu'à sa gratitude et à son adoration. L'homme doit donc tout à Dieu : il se doit tout entier ; à qui donc se devrait-il ? A soi ? mais se devoir à soi, c'est ne se devoir à personne ou se faire Dieu soi-même. L'homme dépend de Dieu ; mais il dépend de Dieu comme un être libre, un être moral, un être réel. Un être pareil à l'homme, libre bien que dépendant, a des droits dans les limites de sa liberté comme il a des devoirs dans celles de sa dépendance. Dieu, en créant l'homme être libre, être moral, s'est engagé envers lui dans la mesure d'indépendance avec laquelle il l'a créé. Dieu, qui a créé l'homme spirituel et immortel, est tenu envers lui à tous les soins qu'exige sa vie spirituelle et immortelle. Il y a donc des droits et des devoirs mutuels, au moins dans une certaine étendue, entre Dieu et l'homme. Or, ce qui est sous ces divers rapports doit être toujours ; il doit être aussi longtemps que le Dieu éternel, et que l'homme à qui l'immortalité est acquise. De ce point de vue, le mal, le péché est avant tout un rapport juridique ; il est mal en soi, péché et non pas accident, et la peine qui suit, une peine juridique essentiellement, et non un simple regret. Nous n'en excluons pas le regret, non plus que l'amour : l'amour y peut avoir, y a place,

comme l'intérêt, comme l'utile à côté du devoir, mais sans se confondre en rien avec le devoir.

L'opinion que nous combattons subordonne la justice à l'amour. L'homme est un objet d'amour plus que de justice ; la justice doit faire place à l'amour, lui céder le premier rang. Mais si Dieu est amour, ce que nous admettons pleinement, il est justice, sagesse, sainteté, puissance, intelligence. L'un de ces attributs ne va pas sans l'autre et n'est absorbé par aucun. L'amour en Dieu est un amour juste ; la justice en Dieu est une justice adorable.

La justice violée vaut au pécheur tout le déplaisir de Dieu ; ce qui ne serait pas, si entre le péché et le châtiment il n'y avait qu'un rapport d'amour, comme on l'affirme. L'amour n'est pas le déplaisir, le déplaisir n'est pas l'amour ; il y a entre eux un abîme, l'un étant le contraire de l'autre. Le châtiment de l'amour est une contradiction au sens absolu du mot. L'amour est approbation, l'amour est plaisir ; l'amour bénit et ne frappe point.

Quand l'amour punit ou frappe, il y a en lui un élément de justice qui s'en dégage et qui frappe malgré l'amour, ou de concert avec lui, pour atteindre le double but du châtiment et de l'amendement du coupable. L'amour en

souffre, mais il se soumet et le supporte. Le père le plus affectueux et le plus tendre qui châtie son enfant, ne le fait pas seulement parce qu'il l'aime et qu'il veut son bien, mais parce que son enfant est coupable et qu'il a démérité ; il lui en coûte de punir, mais il s'y résoud. Son amour est mis à la plus rude épreuve ; mais un sentiment de justice l'y oblige et l'y obligerait, alors même que l'enfant cesserait de mal faire à l'instant. Il n'y aurait pas moins lieu à désapprouver et à punir en cas d'amendement de l'enfant qu'en cas de non-amendement. La pensée que la punition peut ramener l'enfant égaré y est sans nul doute ; mais avant elle, mais avec elle est la justice, l'élément juridique. Le père aura châtié avec amour, mais il aura châtié avec justice. Il en est ainsi de Dieu avec nous. Nous n'excluons ni le sentiment de l'amour ni la pensée du bien du coupable ; mais le châtiment qu'il aura subi sera considéré comme justement infligé. Il n'aura pas moins à nos yeux le caractère d'une satisfaction réelle à la loi du devoir violée.

On a parlé d'expiation par le repentir (1),

(1) Voyez, pour le sens et la portée de la repentance, l'étude sur ce point.

comme si ces mots avaient encore un sens où la doctrine du devoir et du juste a cessé d'en avoir un. Ne serait-ce pas ici un hommage involontaire rendu à la doctrine que nous soutenons ? S'il y a repentir, et si le repentir est une souffrance, n'est-ce pas la preuve qu'à côté de l'utile, de l'amour, qui peuvent s'en passer, il y a autre chose encore, et que cette autre chose ne serait pas sans la justice, sans l'expiation ? Une souffrance quelconque suppose nécessairement une expiation ; il resterait à examiner seulement si la souffrance du repentir est jamais, peut jamais être une expiation suffisante. Mais le principe d'une expiation demeure, et c'est à quoi nous voulions arriver.

La démonstration rationnelle de l'expiation concorde parfaitement avec celle de l'Ecriture. Seulement, l'Ecriture nous enseigne comment, en punissant le péché, Dieu a épargné le pécheur moyennant Jésus-Christ fait péché pour nous, et nous justice de Dieu par lui. La raison ne saurait aller jusque-là.

IX

Jésus-Christ d'après les Ecritures.

Jésus-Christ! Qui peut dire tout ce qu'il est? Qui peut, trait pour trait, en retracer la vraie image? Qui peut descendre au fond de son être et en saisir l'essence? Qui peut embrasser du regard les traits de son caractère et réunir dans son esprit, comme dans un foyer, tous les rayons de ce soleil de justice? Quelle langue assez savante est capable d'en parler comme il en faudrait parler? Ce sont les hauteurs, ce sont les profondeurs de l'infini avec tout l'entre-deux à mesurer, comme aurait pu dire Pascal.

Ah! Jésus-Christ seul peut nous révéler Jésus-Christ. Il se possède, se connaît, se comprend, et il resterait incompréhensible s'il ne se faisait pas connaître lui-même. Nul ne connaît le Fils que le Père; nul ne connaît le Père

que le Fils, et celui à qui le Fils l'aura fait connaître.

Jésus-Christ est venu dans le monde : il s'est montré, il a habité au milieu de nous ; il a parlé, il a enseigné, il a fait des œuvres, mais il n'a pas écrit. Il a eu pour biographes, pour historiens, ses témoins, ses envoyés ; ils ont écrit à la place de Jésus-Christ, et les livres qu'ils ont écrits contiennent son histoire. Jésus-Christ y est dépeint avec une fidélité parfaite ; son portrait y est sans égal. Ce n'est pas un portrait de fantaisie : il ne comporte aucun ton faux, aucune dissonance de nuance, de couleur, aucun coup de pinceau mal placé, outré ; tout y est vrai, réel, naturel, jusqu'au surnaturel ; tout y est admirablement pondéré ; tout y produit l'effet d'un personnage authentique, historique, d'un personnage qui parle au cœur, à la conscience, à la raison, tout en planant au-dessus bien haut.

L'homme le plus illustre, soit comme penseur, écrivain, artiste, psychologue, peintre de mœurs, n'a pu ni su jamais, même en s'aidant des documents sacrés, reproduire, comme l'ont fait les apôtres, le beau, le saint, l'adorable caractère de Jésus-Christ. Nous n'y prétendons pas davantage ; seulement nous voulons essayer d'exprimer ici nos impressions et

de tracer quelques lignes de ce magnifique portrait.

L'histoire de Jésus-Christ a ses racines dans celle des promesses, qui commence au seuil de l'Eden. Sa venue au monde figure, dans les saints oracles de l'ancienne économie, sous les noms les plus augustes et les plus caractéristiques : c'est l'ange de l'Eternel, c'est la postérité de la femme, puis d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; c'est le rejeton d'Isaï, le fils de David; c'est l'Admirable, le Conseiller, le Prince de paix, l'Emmanuel, l'oint de Dieu, celui qui doit écraser la tête du serpent et triompher de la mort.

Au jour marqué, il naît d'une vierge, à Bethléhem, la ville de David; un ange du ciel proclame sa naissance comme le sujet d'une grande joie. Il reçoit les plus sacrés hommages; tout en lui dénote la grandeur de sa destinée jusque dans son plus profond abaissement, et montre qu'il est plus qu'un fils d'homme, bien que notre frère, semblable à nous en toutes choses, mais sans péché. Saint Jean dit de lui en ouvrant son Evangile : « La Parole était au commencement, la Parole était auprès de Dieu, et cette Parole était Dieu; toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle, et la

Parole a été faite chair et a dressé sa tente parmi nous, et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme celle du Fils unique venu du Père; et de sa plénitude nous avons tous reçu grâce pour grâce. »

On le voit tout petit enfant et on lui fait comme à tous les autres : on le soigne, on le protége, on l'éloigne du danger, on le nourrit, on lui prodigue des caresses et toutes les marques d'un véritable amour maternel. Il vit avec ses parents, qui ont soin de le soustraire aux coups d'un tyran. On le conduit à Nazareth; il croît en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes; il est soumis à ses parents. En Jésus enfant, il y a tous les éléments, tous les besoins, tous les développements de l'enfant sans la moindre tache, comme en Jésus homme il y aura, il y a eu toutes les aptitudes, toutes les honnêtes passions, toutes les impressions naturelles et morales de l'homme, pures de toute souillure de la chair et de l'esprit.

Il a subi la faim, la soif, la fatigue, le dénûment; il n'avait pas un lieu où reposer sa tête; il était assisté comme le plus pauvre; il recevait l'hospitalité de plusieurs comme celui qui manque de tout; il dînait chez les pharisiens, chez Simon chez Matthieu, chez Zachée le

péager. Il partageait la joie douce de l'amitié aux noces de Cana, à Béthanie, chez Lazare, chez la belle-mère de Pierre. Il a loué la candeur du jeune riche; il a admiré la foi du centenier, la foi de la Cananéenne. Il a repris, censuré, menacé; il s'est indigné contre les faux docteurs; il a été ému de colère contre les hypocrites. Il a été doux et humble de cœur avec les débonnaires et les humbles. Son cœur a débordé de sympathie à la vue des souffrants, des malades, des personnes dans l'épreuve et dans le deuil; il a été ému, il a frémi, il a pleuré. Il a souffert la contradiction; il a été calomnié, injurié; il a été l'homme de douleur, sachant ce que c'est que la langueur; il a eu l'âme navrée, troublée jusqu'à la mort. Il a eu affaire à des ennemis puissants, opiniâtres, implacables; il a eu des amis timides, faibles, défaillants. Il a été trahi, renié, abandonné; il a bu la coupe jusqu'à la lie. Il a subi l'inique châtiment des plus iniques; mais il s'est montré patient, soumis, calme, fort, sublime, victorieux, occupé du sort des siens, les instruisant, les bénissant, leur donnant l'exemple du suprême amour, du suprême dévouement jusqu'au moment de rendre le dernier soupir. Là en spectacle au monde, aux anges et aux démons, sur la croix, étant seul à fouler au pressoir, il a

été privé pour un moment du sentiment de la présence de Dieu son père, tant il devait descendre dans le plus profond abaissement, dans les lieux les plus bas de la terre, afin de remplir son office de médiateur, de rédempteur, de représentant des hommes pécheurs, devant l'éternelle justice. Jésus-Christ a vécu, comme pas un autre, une vie d'homme; il a été homme, âme et corps comme nous. « C'est l'homme signalé de Dieu, » comme dit saint Pierre (1); « l'homme par lequel Dieu doit juger le monde (2), » « par lequel est assurée la résurrection (3). » C'est le médiateur entre Dieu et les hommes, ayant paru comme un simple homme fait à la ressemblance des hommes; c'est celui duquel Pilate a dit : « Voilà l'homme, » duquel les Juifs disaient : « C'est un homme de bien (4).»

Jésus-Christ se dit, s'appelle le Fils de l'homme; cette appellation revient sans cesse dans ses entretiens et dans ses discours; c'est comme un nom de prédilection. Ce nom dit bien que Jésus-Christ est la semence de la femme, la postérité d'Abraham, un rejeton d'Isaï et de David; qu'il n'a pas pris les anges

(1) Actes, II, 22.
(2) Actes, XVII, 31.
(3) 1 Cor., XV.
(4) Jean, VII, 12.

mais la semence d'Abraham; qu'il est semblable à ses frères en toutes choses, mais sans péché. Ce titre de Fils de l'homme, qu'affectionne Jésus-Christ, ne dit pas seulement qu'il est un fils d'homme, comme le premier homme venu, comme le plus digne même; mais qu'il est plus, beaucoup plus; qu'il est le vrai homme, le modèle, le type de tous les hommes; qu'il est seul de son nom; qu'il est le second Adam, l'Adam vivifiant.

Jésus-Christ est le type illustre, le modèle complet, sans défaut, non-seulement du Juif, mais du Grec, mais du Romain, mais de l'Arabe, du Gaulois, mais des hommes des nations les plus éloignées. Il dépasse, et de beaucoup, toute grandeur, toute dignité; son nom est au-dessus de tout nom, et au nom de Jésus tout genou doit se plier au ciel et sur la terre et sous la terre. Le nom de Fils de l'homme que prend Jésus, emporte, en plus d'un texte, une idée très-haute. Il est dit « qu'il est le maître du sabbat (1); » « qu'il a l'autorité de pardonner les péchés (2); » « qu'il exerce le jugement (3); » « qu'il donne la vie éternelle; qu'il est dans le

(1) Marc, II, 27, 28.
(2) Matth., IX, 6.
(3) Jean, V, 27.

ciel en même temps qu'il est sur la terre (1);» que le « Fils de l'homme doit venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande gloire; qu'il s'assiéra sur le trône de sa gloire pour séparer les bons d'avec les méchants, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs (2). »

Jésus-Christ donc est homme, un homme véritable; il a vécu parmi les hommes, rencontrant sur sa route les plus cruelles tentations, dont pas une ne saurait l'arrêter, le faire broncher. Sa vie entière est bien une vie d'homme; il pense, il parle et il discute comme les hommes. Il agit, il souffre, il endure la contradiction. Il a des amis, il a des ennemis plus que pas un autre; il est aimé, il est haï comme personne ne le fut jamais. La vie de Jésus est unique; aucune vie pareille n'avait marqué sur la terre : c'est la plus occupée, la mieux remplie, la plus éprouvée; c'est la plus riche en incidents divins, en faits merveilleux, en contrastes frappants et sublimes; c'est celle qui se soutient le mieux, la plus égale, la plus sainte.

Elle forme un tableau d'une ineffable gran-

(1) Jean, III, 13.
(2) Matth., XXV, 31.

deur, d'une suprême dignité, qui provoque l'admiration, qui arrache des aveux spontanés, des cris d'étonnement, des mouvements de sympathie qui vont jusqu'à l'enthousiasme. Les couleurs les plus franches, les nuances les plus délicates s'y mêlent de manière à produire un attrait irrésistible. Jésus-Christ commande le plus profond respect ou la colère ; on le bénit ou on le maudit; on l'exalte ou on le rabaisse ; on en fait un Dieu ou un démon, selon qu'il vous surprend dans l'humilité ou dans l'orgueil, et que l'on sent en lui un sauveur compatissant ou un censeur et un juge sans entrailles.

La vie de Jésus est parfaite : c'est la splendeur du beau moral, c'est le divin pénétrant l'humain; elle atteint par tous ses traits à la sainteté divine, à la souveraine sagesse, à la prudence, à la science, au pouvoir, à l'autorité. Jésus-Christ n'est jamais en défaut. Il ne craint pas le grand jour; il peut en appeler à ses œuvres, comme à ses discours, sans crainte d'être démenti ou accusé avec le moindre fondement; il met au défi ses plus mortels ennemis, pour la moindre erreur comme pour la moindre offense. Il répond à tout et à tous avec un à-propos admirable; il déjoue les plans les plus habilement concertés, et confond les hommes les plus adroits qu'aucun frein n'arrête.

C'est merveille de l'entendre quand il réfute ou les pharisiens, ou les sadducéens, ou les docteurs de la loi, ou les scribes. Il pénètre leur pensée et saisit à première vue leurs paroles, de manière à leur fermer la bouche à l'instant même. En mille cas, on n'eût point deviné ce qu'il allait dire, et ce qu'il avait dit vous frappait soudain comme une véritable illumination ou comme un prodige de haute raison ou de suprême intelligence. Aux questions embarrassées et hypocrites des uns, aux questions astucieuses ou provoquantes des autres, il a toujours une réponse prête ; un mot, plus d'une fois lui suffit, j'allais dire un simple regard, pour démasquer les mauvaises intentions et en marquer la déloyauté et l'injustice. Aussi il est écrit que personne n'osait plus l'interroger.

On sait que par la combinaison, dans des proportions données, des éléments de la nature, on obtient des composés en nombre indéfini avec des qualités différentes ou contraires et que ce ne sont plus les mêmes corps. En Jésus-Christ, il y a une unité admirable, un accord parfaitement harmonieux, un tout où rien ne produit la moindre dissonance. Les mille rayons de ce soleil de justice concourent tous à former l'éclat le plus pur et le plus

doux. C'est la perfection dans les détails comme dans l'ensemble, dans l'ensemble comme dans les détails. Leur parfaite beauté nous échappe; car à côté d'éléments saisissables pour nous, la vie de Jésus dépasse infiniment la nôtre. La nôtre est humaine; celle de Jésus-Christ est humaine et divine à la fois. Si Jésus-Christ nous dit qu'il est homme, qu'il est le Fils de l'homme, il ne nous dit pas moins souvent, pas moins positivement, qu'il est Fils de Dieu, son Fils unique, et qu'il a droit au même honneur, à la même gloire. Tout en se distinguant de Dieu le Père, il se dit un avec le Père, et dès ce moment Jésus-Christ a agi comme Dieu; il est Dieu, ou il n'y a point de Dieu. Qui a le Fils a le Père, et qui n'a point le Fils n'a point le Père. L'éternité, la toute-puissance, la connaissance de toutes choses, et tous les autres attributs divins, Jésus-Christ les partage avec Dieu le Père, en sorte que sa présence ou son absence dans les Ecritures, son absence ou sa présence dans le culte des chrétiens, c'est la présence ou l'absence de Dieu. Qu'on ôte Jésus-Christ Dieu, et au même moment le christianisme comme l'Eglise n'ont plus de raison d'être. Ce sont des effets sans causes, et leur apparition, comme leur existence, sont parmi les choses les plus inexpli-

cables, les plus incompréhensibles, ce qu'il y a de plus inexplicable et de plus incompréhensible. Outre les passages scripturaires, clairs, positifs, nombreux, qui abondent, l'esprit général des Ecritures établit, d'une manière formelle et absolue, la divinité de Jésus-Christ.

La divinité de Jésus-Christ est dans les Ecritures comme le sang dans le corps humain, et non pas seulement dans le cœur, où le sang s'amasse et se perfectionne. La foi et la confiance que Jésus-Christ réclame des chrétiens suffiraient à prouver notre thèse. Dieu ne saurait aller plus loin dans ses droits inaliénables. Le Fils, dans la plupart des cas, est partout sur le même plan que le Père, et là où il figure au rang de la Divinité, ce serait un blasphème horrible et une détestable idolâtrie s'il n'était pas Dieu, mais un être tant soit peu inférieur à Dieu. Non, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, le rôle qu'il joue, la place qu'il occupe dans l'Ecriture est quelque chose de si monstrueux, de tellement étrange, que la pensée s'en effraie : c'est la plus énorme usurpation et le crime de lèse-divinité le plus inconcevable; tous les chrétiens ont été des idolâtres, des fauteurs du plus abominable mensonge. Dieu aurait été supplanté par une créature qui a revêtu le caractère de Dieu au point de séduire les

esprits les mieux faits, les consciences les plus élevées et les plus pures; il aurait été écrit que la plénitude de la Divinité habite en lui corporellement, pour ne dire autre chose, sinon qu'il n'est qu'un simple homme! Ah! l'illusion dépasserait les bornes du possible, et si la vérité n'était qu'erreur ici, où serait la vérité?

Les attributs divins brillent en Jésus-Christ comme les vertus humaines perfectionnées, accomplies. Si celles-ci sont réelles, ceux-là le sont. Jésus-Christ est donc bien le Dieu-homme, le véritable Emmanuel et non un autre être.

Ici, il est des mystères, nous le savons; et où donc n'y en a-t-il pas? L'homme en renferme d'inscrutables, et combien plus l'Homme-Dieu? Mais si le mystère environne Jésus-Christ dans sa double nature, il ne nous la dérobe pas. Il y a le mystère et il y a la chose révélée. L'un n'est pas sans l'autre, mais l'un n'est pas l'autre. Le mystère est inévitable; il est la preuve que la divinité de Jésus-Christ n'est pas d'invention humaine. Elle l'est si peu, que partout elle offusque la sagesse humaine, et que l'on fait d'incroyables efforts pour s'en débarrasser. Qu'y aurait-on gagné? Jésus-Christ homme est beaucoup plus incompréhensible s'il n'est qu'homme. Il n'est pas moins incom-

préhensible s'il n'est que Dieu. Jésus-Christ Dieu-homme tient à l'incompréhensible assurément, mais n'est pas contradictoire avec les Ecritures, ni avec les idées que les Ecritures nous en donnent. Ces idées ne peuvent s'expliquer, s'harmoniser, qu'au point de vue de la double nature de Jésus-Christ; mais avec l'une ou l'autre séparées, vous n'en viendrez jamais à bout et vous n'aurez devant vous que des mystères absurdes et non plus divins comme dans le premier cas.

Jésus-Christ n'est pas une création de fantaisie; il n'a rien de commun avec la légende et dépasse de toute la hauteur du ciel le juste imaginaire du plus sublime des philosophes. Et ce sont des hommes sans lettres qui en ont tracé le dessin et buriné le portrait; ils ont été plus habiles que les plus illustres génies; depuis qu'il vit dans l'histoire et dans la conscience chrétienne, nul n'a pu de soi en reproduire l'image : il a fallu en revenir toujours au Jésus-Christ de l'Evangile pour ne pas s'égarer.

L'Evangile a eu sous les yeux le divin exemplaire véritable, et cet exemplaire, l'Evangile l'a copié fidèlement. C'est que l'Evangile est la bouche de Dieu, sa parole; il en reproduit l'empreinte dans ses pages, qu'il fait remonter partout à l'Esprit de Dieu : «Et quand celui-là sera

venu, l'Esprit de vérité, » dit Jésus-Christ à ses apôtres, « il vous guidera dans toute la vérité; il vous fera ressouvenir de toutes les choses que je vous ai dites (1). » Sans le Saint-Esprit les apôtres n'étaient pas de taille à rendre le parfait modèle de Jésus-Christ tel que l'Evangile nous le montre. Ils étaient juifs. Leur éducation, leurs habitudes, leur foi, leurs préjugés, leur manière de sentir, de juger, tout était juif, et par conséquent différent d'une manière très-sensible de ce que Jésus-Christ devait être et a été. Sans un effort suprême, produit par une grâce suprême, ils n'auraient jamais outre-passé le monde juif. Cela n'a jamais eu lieu du vivant de Jésus-Christ, mais uniquement après l'envoi du Saint-Esprit, dès le jour de la première Pentecôte chrétienne.

A côté des véritables Evangiles, il y en a eu de faux. Quelle distance des uns aux autres! ceux-ci sont remplis de contes ridicules, de choses outrées, d'inventions puériles, absurdes. Le faux merveilleux, la légende la plus grossière y éclatent partout. On n'a qu'à lire, qu'à comparer pour être convaincu qu'ici est l'homme livré à ses propres instincts, à ses forces naturelles, à son impuissance, pour saisir

(1) Jean, XIV et XV.

et pour peindre les traits nombreux du caractère parfait du Dieu-homme.

Livrés à eux-mêmes, les auteurs sacrés n'auraient pas fait mieux ni autrement, selon toute probabilité. Que n'est pas devenu Jésus-Christ sous la plume d'une foule de docteurs, même nonobstant l'Evangile qu'ils avaient sous les yeux, quand ils ont voulu dépasser le mystère au lieu de s'en tenir simplement à ce qui nous est révélé ! Sous leur plume, Jésus-Christ a subi mille changements au point de devenir méconnaissable et de l'annuler. Ou il n'est plus Dieu, ou il n'est plus homme ; ou il n'est plus ni Dieu ni homme, mais un être imaginaire et insaisissable. Avec les uns, il est moins que Dieu, il est plus qu'homme; avec les autres, il n'est de sa nature qu'un homme, tout en étant élevé à une gloire approchant de celle de Dieu.

Avec les uns, Jésus-Christ a un corps ; avec les autres, il n'a pas de corps mais une apparence corporelle. Et parmi ceux qui lui reconnaissent un corps, il en est qui lui refusent une âme ou qui admettent que son âme a préexisté à son corps. Il en est d'autres encore qui, sans nier les deux natures divine et humaine en Jésus-Christ, détruisent la première au profit de la seconde, ou la seconde au profit de la

première, ou les deux à la fois au profit d'une troisième entièrement différente.

Vouloir expliquer le rapport, l'accord des deux natures divine et humaine en Jésus-Christ, c'est, selon moi, vouloir l'impossible. On n'est pas encore parvenu, (y parviendra-t-on jamais?) à expliquer le rapport, l'accord entre l'âme et le corps. Combien plus difficile n'est-il pas de montrer le comment de l'union en Jésus-Christ de sa double nature! L'Ecriture révèle, proclame le fait sans aller plus loin; mais on voudrait en savoir plus que l'Ecriture, et on oublie qu'aucune explication n'a réussi, qu'un système a fait place à un autre sans plus satisfaire; que tout système, en pareil cas, dit trop ou trop peu; que s'il rend compte de certains faits, s'il apprécie autrement les choses, il en jette d'autres dans l'ombre, ou les y laisse. Ah! il est facile de constater les difficultés, les impossibilités, les contradictions de telle manière de voir; il n'est pas aussi facile d'y échapper soi-même à son tour.

Si les efforts que l'on a tentés autrefois pour résoudre la question qui nous occupe ont plus ou moins réussi, nous ne croyons pas que ceux que l'on tente aujourd'hui puissent mieux réussir.

Ayons donc soin de ne pas ramener, de ne pas ressusciter les hérésies d'un autre âge; ne

tombons ni dans l'erreur d'Apollinaire, ni dans celle de Nestorius, et moins encore dans celle d'Eutychès. Appollinaire a mutilé Jésus-Christ en lui refusant une âme; Nestorius a divisé Jésus-Christ au point de faire deux personnes de sa double nature; Eutychès, par un excès opposé, a confondu et absorbé l'une dans l'autre, l'une par l'autre, la nature divine et la nature humaine en Jésus-Christ.

Chose singulière, on dirait qu'une réminiscence, je ne dis pas assez, de ces hérésies déteint de nos jours en plus d'un théologien. La conception que l'on se forme, ici et là, de Jésus-Christ, quant à sa double nature, y prête et n'explique pas mieux qu'autrefois le mystère: il le rend plus obscur, sous prétexte de mieux l'éclaircir. Les effets de cette double nature et de ses rapports doivent reproduire l'une et l'autre en ses manifestations diverses; cela est évident.

A sa naissance, Jésus-Christ est salué du nom adorable d'Emmanuel, «Dieu avec nous.» A son baptême, une voix du ciel prononce ces paroles de la part de Dieu : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection. » Dans le désert, tenté par le diable, Jésus répond à l'Adversaire : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu; » et encore : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu rendras ton culte à

lui seul. » Si Jésus-Christ a faim, lors de la tentation, il rassasie bientôt après des milliers d'hommes avec quelques pains.

S'il est dit que le Verbe a été fait chair, il est dit aussi que Dieu a été manifesté en chair et que toute la plénitude de la Divinité habite corporellement en lui (en Jésus-Christ).

C'est quand Jésus-Christ est le plus abaissé, qu'il reçoit un nom qui est au-dessus de tout nom; c'est quand il est près de rendre le dernier soupir sur la croix, qu'il introduit le brigand dans le paradis. C'est quand il s'est voilé, anéanti, que sous le voile, qu'à travers le voile Jésus-Christ reflète la marque d'une splendeur ineffable. Si Jésus-Christ est appelé l'Agneau, l'Agneau immolé, il est appelé le Lion de la tribu de Juda, et devant cet Agneau les vingt-quatre vieillards, les quatre êtres vivants, et des anges, et des myriades de myriades d'êtres vivants, s'écrient : « Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir puissance, richesse, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction ! » La création tout entière répète en chœur ces hommages et dit : *Amen*. On se prosterne et on adore.

Plus qu'un mot. Est-il un moment en la vie sur la terre de Jésus-Christ, où Jésus-Christ ait perdu le droit d'être aimé, adoré, servi,

comme Dieu doit être aimé, adoré, servi; un moment où il ne soit plus le Fils de Dieu, le Fils de l'homme; Celui qui est un avec le Père, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs; dans sa vie abaissée, dans sa vie glorieuse, dans ses souffrances, dans son triomphe; lorsqu'il vit avant sa mort, comme lorsqu'il vit après sa mort; à travers ses humiliations, ses tentations, j'allais presque dire ses défaillances, et ce mot sera compris et ne sera pas mal interprété?

Le mystère demeure, et nous nous écrions avec saint Paul : « Certainement le mystère de piété est grand; Dieu a été manifesté en chair, justifié en esprit, vu des anges, prêché aux Gentils, cru dans le monde, élevé dans la gloire, » et avec Thomas, dans un sentiment de profonde adoration : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

X

De la véracité des auteurs sacrés, ou de leur amour du vrai et de l'honnête.

Ce trait domine; il est saillant dans les Ecritures d'un bout à l'autre. Il y est partout, au fond comme à la surface. On est là en compagnie d'hommes qui ne savent ni dissimuler ni feindre. Il y a en eux la plus parfaite sincérité, la plus entière franchise. Les auteurs sacrés se montrent ce qu'ils sont; ils ne paraissent jamais ce qu'ils ne sont pas; ils disent les choses comme ils les voient, comme ils les sentent; ils cachent moins leurs défauts que leurs qualités; ils se taisent moins sur leurs faiblesses que sur leurs vertus et leurs mérites. Le mensonge, comme tout ce qui y tient, leur est antipathique; ils le flagellent et le maudissent

en toute occasion sans merci. La moindre intention de fraude est incompatible avec leur intention connue, patente et toujours droite et pure. L'amour du vrai les anime, les inspire toujours ; le sentiment de l'honnête les guide partout et toujours. Ils en appellent à la vérité de leur témoignage envers et contre tous. Ils parlent comme l'on parle quand on dit vrai ; comme l'on parle quand on remplit un devoir sacré ; comme l'on parle quand c'est au nom de Dieu, du Dieu qui sonde les cœurs et les reins, et devant qui toutes choses sont nues et à découvert. On les surprend écrivant et parlant avec ce que la conscience a de plus élevé, de plus scrupuleux, de plus délicat, de plus exigeant. Jamais ils ne se démentent ; ils se livrent sans crainte tels qu'ils sont; ils ne redoutent pas l'épreuve ; ils ne sont jamais arrêtés par la pensée qu'ils ne seront pas crus. Il y a en eux un esprit d'incorruptible véracité qui repose ; un esprit d'une candeur et d'une simplicité inimitables qui fait du bien et qui attire. Leur langage est direct et ferme. Il n'y a pas ici la moindre indécision, le moindre tâtonnement ; il n'y a aucun de ces indices involontaires ou prémédités qui trahissent l'erreur ; rien de problématique ni de hasardé, je ne dis pas de mystérieux et d'inscrutable. Ils ne

connaissent aucune de ces précautions, aucun de ces stratagèmes de pensée, de raisonnement ni de style; aucune de ces restrictions qui abondent dans les ouvrages les plus recommandables des hommes les plus convaincus. Ils affirment ou nient dans le sentiment profond d'une bonne foi sans limites. Rien dans la bouche des auteurs sacrés n'est vague ni flottant; le oui est oui, le non est non; et dans ce qu'ils disent, dans ce qu'ils affirment, l'absence de tout doute est totale, est absolue.

Et cependant comme tout est naturel et sans prétention! Que tout y est loin du ton tranchant et superbe de ce langage humain qui cache le vide du fond sous l'éclat imposant de la forme! C'est un ton de parfaite candeur, de profonde sincérité, de bon sens exquis, de vertu noble et éprouvée; c'est un accent honnête, un jugement sain, rassis; c'est une assurance calme, ferme, réfléchie, consciente; c'est quelque chose qui ne peut se définir ou s'analyser, dans le sens inimitable de la droiture, de l'harmonie, d'une ingénuité pleine d'attraits, de l'amour du vrai et de ce qui est.

La moralité des auteurs sacrés est hors de cause et ne fait plus question. Elle est reconnue et proclamée par les adversaires les plus hostiles de la foi; c'est qu'elle se montre dans

les Ecritures comme le soleil au firmament. Ils sont humbles, ils sont désintéressés, ils sont purs, ils sont intègres, ils ne s'appartiennent point à eux-mêmes. Le renoncement, l'abnégation, c'est leur loi ; ils se consacrent à Dieu sans réserve ; Dieu est la mesure de leur devoir et la règle de leur volonté. Dieu et la vérité, Dieu et le bien, Dieu et l'honnête, Dieu et le devoir ne sont qu'un pour eux. Ils ne perdent jamais de vue que leur mission est d'être véridiques en tout, pour tout, toujours, à l'égard de Dieu et des hommes ; qu'ils se doivent à la vérité, à la sainteté ; que la vérité, coûte que coûte, doit être obéie ; et qu'entre l'erreur, valût-elle des trônes, et la vérité des cachots, il n'y a pas à transiger. Ils l'ont bien montré, ils l'ont bien prouvé ; ils n'ont point failli à la tâche ; le devoir a été le plus fort, l'intérêt a été le plus faible ; ils ont tout sacrifié, jusqu'à leur vie, pour rester les témoins fidèles de la vérité et de la justice.

Ce caractère des auteurs sacrés est incontestable ; ajoutons qu'il est, pour la vérité chrétienne, pour le christianisme révélé, d'une souveraine importance.

Il y a dans les Ecritures beaucoup de choses qui dépassent infiniment la portée du savoir humain. Ce que les prophètes et les apôtres

ont écrit ne sont pas des lieux communs sans portée ; c'est ce qu'il y a de plus élevé, de plus en rapport avec nos éternelles destinées ; ce sont des vérités excellentes, des mystères adorables. Les Ecritures renferment tout le conseil de Dieu. Tantôt elles remontent jusqu'aux événements les plus reculés, où nul témoignage d'homme ne pouvait atteindre ; tantôt elles s'avancent vers les temps à venir, où le regard de Dieu seul peut pénétrer. Les livres saints sont pleins de faits et de pensées d'un ordre évidemment divin, de doctrines dont la racine est, non sur la terre, mais dans le ciel, non dans l'esprit de l'homme, mais dans l'esprit de Dieu, et que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment.

L'erreur, je le sais, peut prendre l'apparence de la vérité et s'efforcer d'en jouer le rôle. Elle affirme, elle aussi, elle affecte une grande sincérité et sait se donner une apparence de bonne foi qui impose. Mais elle n'a pas pour organes des hommes sûrs et éprouvés comme les apôtres et les prophètes ; elle est peu naturelle, peu morale ; elle n'est jamais désintéressée, jamais juste. Elle se meut difficilement et a recours à des précautions sans fin, à mille artifices de langage ; elle cherche à cacher son embarras sous le masque de l'audace ; sa marche est gênée, incertaine, vacillante ; elle est sac-

cadée et soucieuse dans son maintien et dans ses allures ; elle est entortillée dans sa méthode ; ses affirmations dépassent le but au lieu de l'atteindre ; elle est peu spirituelle dans ses doctrines, peu élevée dans ses mystères; elle a recours à la légende et au faux merveilleux ; il y a tout ensemble plus et moins du prodige dans ses miracles ; elle est superstitieuse dans ses dogmes, absurde et choquante dans ses pratiques ; elle est formaliste à l'excès, peu humaine au vrai sens du mot.

Il y a loin de là à l'Ecriture sainte. Si le vrai en morale et en religion se trouve quelque part, c'est à coup sûr dans l'Ecriture. Le vrai s'y montre à découvert et s'y élève à sa plus haute puissance ; il s'étend du ciel à la terre ; il comprend la conscience, le cœur et l'esprit de l'homme ; il embrasse et réunit comme à son foyer tous les rayons de la lumière morale, toutes les notions du bon et du juste, qui constituent le caractère moral de Dieu. L'ensemble des vérités révélées que nous trace l'Ecriture n'est pas artificiel ni fait à plaisir : il est d'une vérité rigoureuse ; il est plein de grandeur, il est sublime, il rayonne de splendeur et d'harmonie, il est dans un rapport parfait avec les vrais besoins, avec les lois réelles de l'humanité déchue et relevée. C'est le réel dans l'idéal;

c'est l'idéal dans le réel, au point de vue de la restauration du monde, embrassant les incommensurables limites de nos aspirations, comprenant Dieu, l'homme et le monde, sans rien oublier de ce qu'ils sont en eux-mêmes, non plus que de ce qu'ils sont les uns par rapport aux autres dans l'adorable système de la rédemption.

Et ce sont ces hommes sans lettres, des hommes étrangers aux hautes spéculations de la science; ce sont des pâtres, des bergers, des laboureurs, des pêcheurs, des péagers, des hommes sans éducation, en un mot, qui ont tracé dans l'Ecriture le système le plus pur, le plus vaste, le plus grand, le plus admirable, le plus inimitable qui fut jamais! Ces hommes ne raisonnent pas, ou ne raisonnent guère; ils racontent, ils affirment, et ce qu'ils disent ainsi est ce qu'il y a de plus profond, de plus humain et de plus divin à la fois; la manière dont ils le disent est accessible aux enfants; ils semblent ne pas y penser, tant tout est simple et sans art, et tant tout coule de source. Ce que les auteurs sacrés disent est bien la vérité, ou il n'y a point de vérité au monde. Ils ne transigent avec rien ni avec personne; ils savent que ce qu'ils disent doit choquer, offusquer, irriter les pécheurs et les mondains; n'importe :

ils ont un message à remplir et ils le remplissent de la part de Dieu et en son nom. Ils ont devant eux la haine, la prison, les fers, l'exil, le bûcher et l'échafaud ; mais rien ne saurait les faire reculer, ni les arrêter : ils vont en avant sans se mettre en peine du sort qui leur est réservé par les hommes qui les persécutent, les repoussent et les haïssent jusqu'à la mort. La vérité qu'ils proclament ne redoute que l'indifférence ; elle ne redoute pas les luttes ; elle se montre tout ce qu'elle est ; elle dit tout ce qu'elle est appelée à dire, elle marche, marche toujours. Pour elle marcher c'est vivre ; pour elle se dissimuler c'est se perdre; ne pas s'affirmer c'est ne plus être.

Aussi la vérité des Ecritures s'est-elle répandue nonobstant les efforts conjurés de l'incrédulité et du monde. Elle a fait son chemin, disputant pied à pied le terrain qu'elle n'a cessé de gagner au milieu d'obstacles infinis et en apparence absolument insurmontables. Or d'où lui vient cette vertu ? Pas des hommes : elle eût péri cent et cent fois, si elle n'avait eu pour appui qu'une vertu d'homme : cette vertu lui vient de Dieu comme elle est elle-même de Dieu.

XI

Un fait et une induction, ou de l'usage que Jésus-Christ fait des Ecritures.

Dans le cours de son ministère ici-bas, Jésus-Christ, chacun le sait, a fait un fréquent usage des Ecritures de Moïse et des prophètes; il les cite sans cesse, il y a recours à tout moment, soit pour appuyer, soit pour confirmer ce qu'il a à dire à ses auditeurs dans ses entretiens, dans ses enseignements, dans ses controverses, dans ses répréhensions; il les invoque, il y fait apppel avec une confiance absolue; il les présente comme un témoignage divin, comme une autorité suprême et sans appel. Chose étonnante! lorsque Jésus-Christ aurait pu instruire et convaincre les siens, ou réfuter et confondre les adversaires par l'autorité de sa parole, par l'as-

cendant de son propre savoir et de sa sagesse, c'est souvent Moïse et les prophètes dont il invoque l'autorité ; c'est à leur témoignage qu'il en appelle et qu'il renvoie comme au témoignage de Dieu même. Quand Jésus-Christ cite les Ecritures, c'est la parole de Dieu qu'il cite ; dire comme les Ecritures, c'est dire comme Dieu a dit, c'est faire la preuve, c'est énoncer un jugement sûr, infaillible, irrécusable ; c'est mettre fin à tout différend, à tout débat, sans retour, une fois pour toutes. L'Ecriture, une écriture produite, c'est la voix de Dieu qui se fait ouïr, c'est un arrêt suprême qui est prononcé, qui est acquis. En appeler aux Ecritures de la part de Jésus-Christ, c'est en appeler à un interprète de Dieu, à un juge qui décide souverainement et sans appel. Aux yeux de Jésus-Christ, on ne peut s'élever plus haut ni aller plus loin. Les Ecritures, c'est le point culminant de la vérité religieuse et morale ; elles traduisent la pensée, l'ordre, le commandement, la révélation, la vérité de celui qui est lumière et en qui il n'y a nulles ténèbres ; de celui qui n'est pas homme pour mentir, ni fils d'homme pour se repentir. « Il est écrit, » ou « selon qu'il est écrit, » ou « n'avez-vous pas lu dans les Ecritures, » est la formule la plus haute, la formule par excellence ; elle dit tout ; on ne peut dire rien de

plus formel, de plus décisif, de plus absolu ; on ne peut prendre pour arbitre un plus digne, un plus véridique que celui qui parle par les Ecritures ; sa parole est exempte de faiblesse, de mensonge, d'erreur. Le trop ou le pas assez, le plus ou le moins, n'ont pas de place ici ; ce qui est est ce qui doit y être.

Mais c'est moins le fait que la manière de faire usage des Ecritures de la part de Jésus-Christ, qui devait m'occuper ici. C'est fort souvent par occasion, incidemment, par contre-coup, qu'il y a recours ; ce sont les circonstances de temps, de lieu, de personnes qui l'y portent ; c'est un événement soudain non prémédité, une parole qu'il entend, une question qui lui est faite, une rencontre en quelque sorte fortuite, qui fournissent à Jésus-Christ le motif de produire les Ecritures et d'en faire les citations les plus heureuses, les applications les plus convenables, les leçons, en un mot, les plus impressives, les plus directes, les plus pratiques ; tout sert à Jésus-Christ pour cela ; il profite de tout pour instruire et convaincre au moyen des Ecritures.

Les champs, les choses, les hommes, les usages de la vie, les événements contemporains ou de l'histoire, l'état religieux et social des Juifs, les préjugés, les prétentions, les écarts de doc-

trine et de discipline de ses coreligionnaires, les mouvements politiques, les jugements, les châtiments du prince, les questions qu'on lui adresse, les piéges qu'on lui tend et jusqu'aux désirs, au dessein de l'interroger de la part de ses disciples, de ses amis ou de ses ennemis d'entre les sacrificateurs, les lévites, les scribes, les sadducéens, les pharisiens, les hérodiens, tout lui fournit matière à relever les Ecritures, à les honorer, à les offrir comme renfermant la solution à toute question, à toute controverse évoquée.

Qu'il ait à instruire, à reprendre, à censurer, à convaincre, à condamner, à redresser, à édifier, à consoler, à ramener à Dieu, au devoir, à l'humilité, à la connaissance de soi et de sa misère : c'est l'Ecriture dont il use, c'est l'Ecriture qu'il manie avec une connaissance intime et un art parfait. A-t-il à combattre un faux enseignement, à renverser un échafaudage, de vaines, d'opiniâtres traditions, à montrer le néant d'opinions menteuses, imaginaires, à redresser les gloses des docteurs de la loi, les interprétations arbitraires des prêtres, des légistes, à rétablir surtout le véritable sens des textes : c'est au moyen des Ecritures toujours qu'il le fait, et du point de vue de l'occasion, de l'incident, du fait rappelé qui s'y rapportent.

S'agit-il de Dieu, de sa loi, de son culte, de la véritable adoration, de son temple, de ses sabbats, du manger et du boire, des ablutions, de son peuple, des malades, des péagers et des gens de mauvaise vie, de ses miracles; s'agit-il de son Christ, de sa venue, de sa tribu, de sa famille, de sa ville, du sort qu'il avait à subir, de ses travaux, de sa douceur, de son humilité, de ses gloires, de ses humiliations, de ses outrages, de son abaissement, de ses souffrances, de sa croix, de sa mort comme victime expiatoire; s'agit-il des succès ou des insuccès de la prédication de l'Evangile, de l'Eglise, de la vocation des Gentils, de leur admission au sein du peuple de Dieu, de la grande journée de l'immortalité, de la résurrection, etc.: Jésus-Christ en parle toujours d'après les Ecritures. Les passages scripturaires cités par Jésus-Christ le sont avec un à-propos admirable; ils viennent comme d'eux-mêmes, directement, ou par une allusion transparente, prendre leur place dans ses discours. Quelquefois c'est d'une manière inattendue et propre à frapper de stupeur ou d'une satisfaction qui remplit l'âme. Il en fait son arme défensive et offensive; c'est comme un rempart derrière lequel il s'abrite, une forteresse d'où il brave l'orage et tous les assauts de l'ennemi. Jésus-Christ, par les Ecritures, est

fort, puissant, invincible. Il ferme la bouche à ses adversaires, à Satan; il étonne Pilate; l'Ecriture est son épée, son bouclier, sa cuirasse, son armure.

Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, prêche et enseigne, il l'appuie sur les Ecritures; ses affirmations, il les scelle des affirmations des Ecritures. Il ne manque jamais de les invoquer, d'y renvoyer, quand ce qu'il annonce y correspond, quand il y a entre ce qu'il enseigne et les Ecritures un rapport plus ou moins direct. C'est par les Ecritures qu'il prouve, qu'il atteste la vérité de sa doctrine, la divinité de sa mission.

Or, voilà le fait que nous avions en vue de faire connaître. Ce fait est patent, constant et mille fois reproduit; on le trouve à chaque page des Evangiles; il y a plus, on le retrouve avec la même abondance d'applications, avec la même richesse de points de vue dans les Actes et dans les Epîtres. La méthode du Maître est aussi la méthode des disciples. Les Ecritures de l'Ancien Testament sont aux yeux de ces derniers, comme aux yeux de Jésus-Christ, la véritable parole de Dieu.

Le fait donc que j'ai voulu établir, c'est que Jésus-Christ, chaque fois qu'il y avait lieu, chaque fois que la circonstance était favorable,

établissait, consacrait son enseignement par une citation des Ecritures s'y rapportant, et qu'à ses yeux ce témoignage n'était pas moins qu'un témoignage divin, possédant une autorité divine.

Maintenant l'induction que nous tirons de ce fait, c'est que les Ecritures non citées ont manqué l'occasion, les circonstances pour l'être. Jésus-Christ les aurait produites, si, comme pour les autres, il y avait eu lieu, si le besoin s'en était fait sentir. Ce qu'il a fait à l'égard des unes, il l'aurait fait à l'égard des autres, les circonstances étant les mêmes, c'est-à-dire concordantes. Placez Jésus-Christ tour à tour en présence d'événements, d'incidents, de faits ayant besoin, pour être justifiés ou condamnés, d'autres déclarations scripturaires, et Jésus-Christ n'aurait pas manqué de les invoquer à l'appui au même moment. Autant il y a de textes dans l'Ecriture, autant il en aurait présenté, si à chacun avait répondu un jugement ou une doctrine demandant une sanction biblique. Il l'a fait toutes les fois qu'il a été convenable de le faire. Le nombre des cas de ce genre a été moindre; les citations n'ont pu être plus nombreuses; il y a eu proportion; on n'a pas dû aller au delà. Augmentez les cas, vous augmentez les citations jusqu'à la dernière,

c'est-à-dire jusqu'au dernier des textes, et vous arrivez à la conclusion que tous les passages de l'Ecriture sont revêtus du sceau divin par le témoignage de Jésus-Christ lui-même, quoiqu'il ne soit pas pour tous littéralement exprimé.

Voilà ce qui pour nous est sûr, voilà ce dont nous sommes certain, voilà l'induction dont il est question au commencement de cette étude. Elle est naturelle, elle n'est point forcée, elle est logique. Elle établit que les Ecritures non citées, non invoquées par Jésus-Christ ont la même origine, la même valeur, le même caractère d'autorité divine que celles qui le sont. Pour amoindrir cette induction, cette conclusion, il faudrait que Jésus-Christ eût fait des réserves et qu'il eût déclaré directement ou indirectement que toutes les Ecritures ne sont pas également divines, que toutes les Ecritures n'ont pas la même autorité. Il faudrait qu'il eût insinué que les Ecritures qu'il citait valaient plus que les autres, et que les Ecritures qu'il ne citait pas valaient moins.

Un avocat n'a pas besoin de citer tous les articles du code, pour montrer, chaque fois, qu'il leur attribue à tous la même valeur, la même autorité légale indistinctement. Il prend ceux dont il a besoin, sans affecter du moin-

dre discrédit ceux dont il n'a nul besoin pour sa cause. Il en a été de même de Jésus-Christ et des apôtres. Ils ont usé de l'Ecriture selon le besoin du moment, comme le prédicateur quand il instruit ou qu'il prêche, sans qu'on puisse en conclure rien de défavorable pour la portion dont il n'a pas usé à tel ou tel moment.

Ainsi, en supposant que Jésus-Christ n'eût cité les Ecritures que partiellement; en supposant qu'il ne les eût enveloppées tout entières de son témoignage, un témoignage partiel de Jésus-Christ, mais non exclusif, n'en aurait pas moins la valeur d'un témoignage général absolu. Il en appelle à telle ou telle Ecriture, à tel ou tel prophète, à tel ou tel livre de Moïse, comme à une source commune, comme à une autorité connue embrassant toutes les Ecritures, tous les prophètes, tous les livres de Moïse faisant partie du même recueil. Mais c'est plus d'une fois, c'est souvent à tout le recueil, à toutes les Ecritures réunies que le Seigneur en appelle : « Sondez les Ecritures ; » il en appela à Moïse et aux prophètes; à Moïse, aux Psaumes et aux prophètes, divisions scripturaires usitées de son temps et comprenant les Ecritures, de la Genèse à Malachie.

Le témoignage de Jésus-Christ est ici d'une

extrême force, du plus grand poids; il ne laisse pas la moindre trace au doute, rien dans l'ombre; il ferme la porte à toute échappatoire; il est positif, décisif, car il est suprême. Rien ne saurait l'amoindrir ni lui porter atteinte; là est la certitude, la vraie, l'absolue certitude. Jésus-Christ est la lumière du monde; il est la parole incarnée, la vérité comme la vie. Un témoignage de Jésus-Christ avéré est un témoignage authentique, revêtu de tout ce qui peut l'entourer d'honneur, d'estime, de confiance; c'est un témoignage essentiellement, parfaitement concluant, un témoignage sans réplique. « Qui de vous me convaincra de péché? » disait Jésus-Christ aux Juifs, «et si je dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?» Jésus-Christ saint, Jésus-Christ exempt de toute souillure, de tout péché, est exempt de toute erreur. Là où il n'y a pas souillure, corruption, il n'y a nul mensonge, nulle fraude : c'est la corruption qui enfante les ténèbres. Jésus-Christ lumière et sainteté, sainteté et lumière, est le vrai Jésus-Christ, et sa parole est sainte comme elle est vraie, vraie comme elle est sainte. Tant que subsistera le témoignage de Jésus-Christ, subsistera pareillement l'objet de ce témoignage, et tous les efforts de l'incrédulité et du scepticisme viendront s'y briser comme la vague contre la ro-

che. Aux objections qu'ils peuvent soulever nous aurions à opposer toujours, avec la plus parfaite assurance, ce que Jésus-Christ dit des Ecritures, comment il les respecte, les honore, les consacre comme des écritures divines, inspirées, infaillibles, ayant à ses yeux une autorité souveraine. Les apôtres ont aussi rendu aux saintes Ecritures les mêmes témoignages; ils les citent dans leurs Epîtres, dans les Actes, dans l'Apocalypse encore plus souvent. Ils s'y réfèrent comme à une autorité acceptée, irréfutable, que personne ne se fût avisé d'entamer, de frapper du moindre doute, de la plus faible hésitation, et devant laquelle ils se sont inclinés avec le plus profond respect et la plus entière vénération. Comme le Maître, ils ne cessent de dire : « Il est écrit, » « comme il est écrit, » ou « selon les Ecritures. »

Maintenant, si, appliqué aux Ecritures de Moïse et des prophètes, le témoignage de Jésus-Christ est authentique et infaillible, il ne l'est pas moins à coup sûr appliqué à son propre enseignement tel qu'il est rapporté dans les Evangiles. On ne saurait les séparer, on ne saurait les scinder, car les deux n'en font qu'un, les deux se rapportent à un.

Ce que Jésus annonce, prêche, publie partout dans les synagogues, dans le temple, dans

la chambre haute, dans les marchés, sur les places publiques, les chemins, au bord de la mer, sur la montagne, est au premier chef un enseignement divin. Les Evangiles ne sont pas moins paroles de Dieu, écritures de Dieu, que les écritures de Moïse et des prophètes. On y respire partout l'esprit de Dieu comme, dans le lieu le plus sain, un air abondant et salutaire.

On y sent partout le doigt de Dieu, on s'y sent vivre de la vie d'en haut, de la vie du ciel. Ici le fond et la forme se répondent dignement, saintement marqués de l'empreinte indélébile du sceau divin. Le divin pénètre tout, vivifie tout, se rencontre partout, plein de force, d'éclat et de grâce.

Des Evangiles aux autres écritures du Nouveau Testament le passage est court, la relation est des plus naturelles et des plus étroites. Les unes rendent témoignage aux autres, comme elles rendent toutes ensemble témoignage à l'Ancien Testament. Le Nouveau Testament suppose partout l'Ancien; l'Ancien appelle partout le Nouveau et n'a tout son sens que par le Nouveau. Il en est de même entre les Evangiles et les Epîtres. Les Epîtres sans les Evangiles ne se conçoivent point, n'ont aucune raison d'être, et les Evangiles font partout espérer les Actes des apôtres et les écrits qui sui-

vent. Les Evangiles sont pleins de promesses qui n'ont leur place, leur réalisation que dans la période des Epîtres.

Les apôtres sont des envoyés chargés de fonder l'Eglise. L'Eglise, en effet, a pour fondement les apôtres, et pour pierre de l'angle Jésus-Christ, base de tout fondement. L'Eglise n'a pu se fonder, s'établir, se maintenir sans des témoignages assurés, sans des preuves convaincantes. Or ces témoignages et ces preuves, ce sont les Ecritures du Nouveau Testament surtout qui les fournissent.

Dieu, après avoir parlé aux pères par les prophètes, nous a parlé en ces derniers temps par son Fils. Il nous a parlé par les apôtres, à qui le mystère a été révélé, et qui ont annoncé un Evangile qui n'est pas selon l'homme mais selon la révélation de Jésus-Christ. Celui qui rejette la parole d'un apôtre ne rejette pas un homme, mais Dieu, qui a mis son esprit en eux.

Les Ecritures des apôtres sont appelées des Ecritures prophétiques (1). Les Epîtres de Paul sont mises sur le même rang que les autres Ecritures (2).

(1) Rom., XVI, 26.
(2) 2 Pierre, III, 15, 16.

A ces autres Ecritures, qu'elles soient celles de l'Ancien Testament ou d'autres Ecritures du Nouveau, sont assimilées les Epîtres de Paul ou celles-ci leur sont assimilées; elles sont donc divines les unes et les autres. Ces Ecritures ont joui, de la part des chrétiens, de la part des Eglises, de l'Eglise, de toute l'autorité de Moïse et des prophètes. Les Eglises ont, avec un tact admirable, un goût du divin tout particulier, fait choix des livres inspirés et canoniques, et ont rejeté tout ce qui n'était ni inspiré ni canonique.

Les Ecritures ont été citées comme telles par les amis, par les ennemis, par les hérétiques, les apocryphes, les gnostiques, et surtout par les chrétiens qui les ont défendues et maintenues envers et contre tous d'une manière victorieuse, malgré les efforts désespérés de l'incrédulité.

Entre Jésus-Christ et l'incrédulité il n'y a pas à hésiter; un témoignage de Jésus-Christ vaut plus que le témoignage de toute la sagesse humaine. En mille cas, et ici surtout, la sagesse humaine n'est qu'une folie devant Dieu; prenons donc garde de ne pas préférer à la sagesse de Dieu la folie de l'homme : ce qui serait, si, dans une mesure quelconque, nous voulions trouver Jésus-Christ en défaut. On l'a

fait souvent avec des intentions fort diverses, il est vrai ; mais, chaque fois, on a ouvert un abîme à l'erreur, qui s'y est précipitée furieuse, comptant tout arrêter, tout compromettre : Jésus-Christ se serait trompé; Jésus-Christ aurait cédé à l'erreur des autres pour être et plus vrai et plus utile!

Et voilà Jésus-Christ érigé en docteur de mensonge, lui qui se dit la lumière du monde, le chemin, la vérité et la vie! Lui qui a fait de la défense de la vérité son œuvre; lui qui a travaillé sans relâche et usé ses forces à établir la vérité; lui qui n'a cessé de lutter contre les préjugés des Juifs, contre les fausses doctrines, contre les interprétations erronées des docteurs; lui qui a été persécuté, qui a souffert, qui n'a pas craint d'encourir la haine de ses adversaires et de subir la mort ignominieuse de la croix, toujours pour la vérité, il aurait fait des concessions à l'erreur! Il se serait accommodé aux préjugés charnels, aux fausses doctrines, aux gloses menteuses de ceux qu'il en voulait affranchir! Ce serait là une contradiction choquante, dont Jésus-Christ n'aurait en aucune sorte pu se rendre coupable. Une telle accusation montre à quelle extrémité sont réduits les adversaires de l'entière divinité, de la pleine inspiration des Ecritures pour devoir s'en servir.

r nous, Jésus-Christ est absolument infail-
e dans tous ses jugements, comme il est
ıt dans toute sa conduite.

XII

Ce qui fait que l'on est chrétien.

Notre dessein dans ce travail, c'est de rechercher ce que c'est que d'être chrétien. — Cette recherche, aujourd'hui nécessaire, suffirait à démontrer que le nom de chrétien n'a pas conservé son vrai sens, son sens spécifique, et qu'on l'applique à d'autres qu'au chrétien véritable.

Nous pensons qu'il importe beaucoup de savoir au juste ce qui fait qu'on est chrétien et ce qui fait qu'on ne l'est pas, ou qu'on ne l'est qu'en apparence, que par usurpation.

Etre chrétien, n'être pas chrétien, ce n'est certes pas, on le comprend, une même chose; c'est comme l'être et le non-être : un abîme les sépare. Aussi l'erreur qui les assimile, qui les identifie ne saurait se soutenir à nos yeux

sans le plus grand danger, et nous devons tout faire pour la dissiper, afin de conjurer le danger.

Pour atteindre ce but, nous avons deux chemins à suivre : le premier en montrant ce qui ne constitue pas le chrétien ou ce que le chrétien n'est pas ; le second en montrant ce qui le constitue ou ce qu'il est.

Le chrétien n'est pas chrétien en tant qu'homme ; la qualité d'homme ne constitue pas le chrétien. L'homme est tel par sa descendance, par sa naissance, par sa nature, comme membre de l'humanité, du genre humain ; et il reste homme, qu'il soit ou qu'il ne soit pas chrétien. L'homme est homme, qu'il professe ou non telle ou telle religion ; qu'il en suive une ou qu'il n'en suive point. Il peut être chrétien, juif, mahométan, païen, idolâtre ; il peut être sceptique, incrédule, même athée sans cesser un moment d'être homme.

L'homme est homme dans toutes les conditions, à tout âge, en tous pays, sous tous les climats, grec, barbare, esclave, libre, savant, ignorant, tandis que le chrétien n'est chrétien que par la foi et que la foi n'est l'effet ni de la naissance, ni de l'âge, ni de la position, ni des temps, ni des lieux : la foi est une œuvre de grâce, un don de Dieu.

Le chrétien n'est pas non plus chrétien en sa qualité de membre de la cité ou de citoyen; en d'autres termes, l'homme, en tant que citoyen, n'est pas chrétien.

Le citoyen, c'est l'homme social, l'homme politique : ce n'est pas le croyant. Il appartient à la société, à l'Etat, en vertu des institutions et des lois. Sa sphère d'activité n'outre-passe pas la limite des droits, des devoirs, des intérêts sociaux. Il peut être magistrat, juge, faire partie de la représentation nationale, faire partie du gouvernement; il peut être à la tête du pays ou de l'armée. Il peut administrer la commune, la cité, la province. Il peut représenter, auprès d'un gouvernement étranger, celui de son pays, ou il peut n'être que simple citoyen. Mais à tous ces égards, l'homme est renfermé dans les limites de la communauté ou civile ou politique ; il a part à ses charges comme à ses avantages, et voilà tout.

Le citoyen peut être croyant ou non croyant, cela le regarde; il n'est pas obligé de l'être comme citoyen. Dans les temps antiques, on a confondu trop souvent l'homme social et l'homme religieux; mais, si l'on y regarde bien, l'homme religieux était tout au profit du citoyen et absorbé par lui sans qu'il en restât rien. La religion était un élément social.

Cet élément n'était pas favorable à l'élément chrétien, si peu favorable, que l'élément chrétien, lorsqu'il se montra, était considéré comme nuisible, dangereux, comme un ennemi qu'il fallait combattre à outrance et extirper sans merci du sein de la société antique d'alors.

Le citoyen est citoyen, lui aussi, indépendamment de toute foi religieuse déterminée. Dans les mêmes pays, sous les mêmes institutions et les mêmes lois sociales, chacun peut avoir sa religion à part ou n'en pas avoir. On peut y professer divers cultes; il peut y avoir de nombreuses différences religieuses pratiquées; il pourrait n'y en avoir pas sans que le citoyen fût pour cela moins citoyen, qu'il vît ses droits de citoyen s'amoindrir et qu'il servît moins fidèlement la patrie.

Il est des citoyens très-zélés qui sont de fort mauvais chrétiens, et il est des chrétiens très-fidèles qui sont de médiocres citoyens, se tenant à l'écart des préoccupations de la cité temporelle le plus qu'ils peuvent.

Ainsi donc, le citoyen ne constitue nullement le chrétien; il y a le citoyen, il y a le chrétien. L'un n'est pas l'autre; l'un n'est pas le patron de l'autre; ils peuvent être à part l'un de l'autre et s'ils se rencontrent dans le même individu, ils ne se confondront pas; chacun

aura sa sphère d'action bien marquée. L'un est citoyen de la cité spirituelle, l'autre est citoyen de la cité temporelle.

Au reste, il est difficile de s'y tromper. L'Evangile a tout fait pour les distinguer et les séparer : il appelle chrétien le citoyen du ciel; il déclare qu'il n'est pas du monde, de même que Jésus-Christ, et cela dit tout.

Maintenant venons à la naissance et à ce qu'elle vaut dans la question qui nous occupe.

La naissance des enfants de parents chrétiens, ou supposés tels, peut-elle rendre ces enfants chrétiens? Examinons.

La naissance en soi n'a rien de chrétien, elle n'est pas chrétienne; il n'y a que la nouvelle naissance qui le soit. La naissance est un fait tout humain, tout naturel; elle ne dépend en rien de l'enfant: c'est un événement inévitable pour lui, un événement dont l'enfant n'a pas plus l'idée que la plante qui naît du germe, du grain de blé. Nous naissons, nous avons été conçus, engendrés sans notre concours, sans le savoir. Cet acte, plein de mystère pour tous, s'est accompli sans nous, pour nous, avec nous, et malgré nous, si je puis ainsi dire.

Le fait chrétien, la foi, ne se transmet pas par génération; ce qui se transmet par génération, l'Ecriture l'appelle la chair, et elle ajoute

que ce qui est né de la chair est chair, c'est-à-dire n'est pas chrétien. Les enfants héritent des dispositions charnelles de leurs parents ; l'homme en venant au monde a tous les germes, tous les éléments du vieil homme ; nous portons tous l'image du premier Adam. Le chrétien seul n'est pas né du sang ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme : il est né de Dieu en croyant. Le chrétien c'est l'homme nouveau ; le non-chrétien c'est le vieil homme, l'homme charnel né soit de parents chrétiens, soit de parents non-chrétiens. Nos parents qui sont chrétiens, le sont devenus par la foi depuis leur naissance. Pour être chrétien comme eux, il faut le devenir comme eux en croyant ; sinon, non.

Si nous naissions chrétiens, ce qu'on nomme la chrétienté ne comprendrait que des chrétiens. Entre le chrétien et l'homme il n'y aurait rien, car tout homme serait chrétien : ils seraient confondus dans le même individu. En est-il réellement ainsi? Poser la question c'est la résoudre.

L'Ecriture déclare que les chrétiens sont partout le petit nombre, le petit troupeau ; qu'il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ; que le chemin qui conduit à la vie est étroit, et que peu le trouvent ; que le chemin qui conduit à la

perdition est large, et que beaucoup y marchent.

Si les enfants des chrétiens naissaient chrétiens, ce qu'on appelle l'Eglise ne compterait que des chrétiens. Les enfants seraient chrétiens comme les parents, ceux-ci l'auraient été comme les pères, les ancêtres comme leurs devanciers sans interruption. L'Eglise aurait été toujours en se multipliant ; le peuple de Dieu aurait suivi la progression du peuple social, temporel ; il aurait couvert la terre. Il n'y aurait pas eu altération, corruption, langueur, disparition de l'Eglise, des chrétiens en tant d'endroits. Il n'y aurait pas eu des intrusions malfaisantes, des accessions incontestées, par masse ; il n'y aurait pas eu de faux membres, pas surtout d'Eglises composées entièrement de faux membres, comme peut-être on en voit en plus d'un lieu. Nous pouvons conclure que nous ne sommes pas chrétiens par la naissance ; que l'on ne naît pas chrétien ; qu'il faut le devenir.

Il est des personnes, et en grand nombre, qui s'imaginent que ce qui rend chrétien c'est le baptême. On serait donc chrétien en venant d'être baptisé. Voyons.

Le baptême est bien un fait chrétien, une institution chrétienne assurément, ou, pour employer le langage reçu, un sacrement de l'Eglise ; mais de là à nous rendre chrétien, il y a

loin. Le baptême est un acte extérieur, un symbole, un enseignement. L'apôtre Pierre le nomme une figure; or une figure est subordonnée à la chose dont elle est la figure. La chose et non la figure, c'est surtout ce qui importe; elle rappelle cette chose, elle ne l'a crée point, ni ne lui donne une qualité qu'elle n'aurait pas, ni ne la fait être autrement qu'elle n'est. Elle la fait ressortir, la rend manifeste et plus impressive.

Or, de quoi le baptême est-il la figure? De l'œuvre, de l'opération régénératrice du Saint-Esprit. Le baptême nous lave des ordures du corps; le Saint-Esprit nous lave des souillures de l'âme, il nous purifie intérieurement; il y a le baptême d'eau, il y a le baptême du Saint-Esprit. Le baptême d'eau est évidemment la figure du baptême du Saint-Esprit; le baptême du Saint-Esprit est évidemment l'agent actif, vivant, qui change notre cœur charnel en un cœur spirituel et nouveau. Ce qui est né de l'Esprit est esprit.

Le même apôtre Pierre, après avoir rappelé le déluge, l'arche et les huit personnes qui furent sauvées au moyen de l'arche, ajoute : « A quoi répond l'image qui nous sauve, savoir, le baptême, non pas celui qui nettoie les ordures du corps, mais l'engagement d'une bonne con-

science devant Dieu par la résurrection de Jésus-Christ. »

Nous ne croyons pas que le sens du baptême ni sa valeur s'étendent plus loin, et nous croyons que cela suffit pour rendre compte des déclarations de l'Ecriture, où le baptême, comme figure, se lie étroitement, si étroitement à l'effet produit par la foi au sang de Jésus-Christ et à l'efficace du Saint-Esprit, que cet effet semble dépendre du baptême lui-même dans plusieurs de ces déclarations.

Mais d'après le langage constant des Ecritures, est chrétien qui est sauvé, racheté, enfant de Dieu; ces deux appellations sont équivalentes et n'en font qu'une. Or, l'on n'est sauvé, racheté, enfant de Dieu, que par la mort, la croix, le sang de Jésus-Christ, le seul qui sauve.

Le salut n'est jamais attribué à autre chose, ni au baptême, ni à la Parole de Dieu, ni à celui qui l'annonce, que par métaphore, que d'une manière impropre, quand il leur est attribué. Le baptême est aussi comme la parole, une prédication; il enseigne la nécessité de devenir chrétien, mais il ne rend pas chrétien.

Ce qui, au reste, prouve que le baptême ne rend pas chrétien, c'est qu'un très-grand nombre

de ceux qui ont été baptisés ne sont pas chrétiens. Si le baptême rendait chrétien, tous les baptisés le seraient; ils n'auraient pas besoin de devenir chrétiens dans la suite.

La conversion n'aurait plus besoin d'être prêchée, si ce n'est aux païens et autres infidèles, ou bien aux chrétiens en état de chute.

Il y a plus encore. Jésus-Christ, au moment de quitter la terre, donna ses ordres à ses disciples en ces mots : « Allez dans tout le monde; prêchez la bonne nouvelle à toute créature; celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé. » Ou encore : « Allez donc, faites disciples toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Ce fut la pratique de la primitive Eglise de baptiser ceux qui avaient cru : on croyait, puis on était baptisé. Nous pourrions en citer de nombreux exemples. Ce n'est donc pas le baptême qui rend chrétien. On l'a si bien compris plus tard, que l'on s'en est rapporté à la confirmation du baptême lors de la première communion. C'est de ce moment qu'aux yeux de plusieurs, le baptême est quelque chose. Il l'acquiert à la suite de l'enseignement catéchétique et de la participation à la cène. Ici on serait donc chrétien pour avoir suivi les instructions du catéchuménat et avoir communié, plus que pour avoir reçu le bap-

têmе. La conversion ne serait donc qu'un hors-d'œuvre, à moins de soutenir qu'elle suit ou accompagne toujours ce double acte; elle ne serait pas nécessaire, d'une nécessité morale, nous le sachant et le voulant; mais d'une nécessité de fait, d'une nécessité aveugle, dépendant entièrement d'un acte extérieur pouvant être accompli par un inconverti, un non-croyant.

L'enseignement catéchétique peut avoir lieu sans une ombre de conversion, de foi, et c'est ce qui arrive d'ordinaire. On peut avoir appris certaines vérités religieuses, même la plupart, sans être chrétien. On peut être fort instruit sans se connaître, sans connaître ses péchés, sans connaître le Sauveur. On peut, sans être chrétien, posséder la science de toutes choses; on peut parler toutes les langues des hommes, même des anges, avoir le don de prophétie et n'être rien.

Communier ne rend pas chrétien non plus, mais il faut être chrétien pour communier. Celui qui sans être chrétien communie, court grand risque de communier indignement et de manger et de boire sa condamnation. La plupart des premières communions sont malheureusement dans ce cas. La plupart des premières communions sont aussi les dernières. On prend la cène une fois, pour ne plus la prendre. C'est

qu'on est venu remplir, non un devoir chrétien, mais un devoir de simple convenance humaine, sociale, d'âge; c'est un hommage fait au monde beaucoup plus qu'un hommage fait au Seigneur.

Etait-on chrétien, en communiant dans de telles conditions? et si on ne l'était pas, a-t-on pu le devenir? et si on l'est devenu, est-ce par le fait seul de participer au pain et au vin? N'est-ce pas pour avoir cru en Jésus-Christ et avoir rappelé par la foi la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne?

La communion du pain et du vin n'est rien où la communion du corps et du sang de Christ fait défaut, n'est pas. La communion extérieure n'a de sens, de raison d'être que par la communion intérieure.

Ceux-là donc s'abusent qui s'imaginent que l'on devient, que l'on est chrétien par le fait seul de l'enseignement religieux et de la participation à la cène.

Il en est d'autres qui limitent le fait chrétien au fait d'être honnête homme; le chrétien ne serait que l'honnête homme ou tout honnête homme serait chrétien par cela seul; c'est ce que vous entendez dire tous les jours.

Si le fait d'être honnête homme rendait chrétien, il y aurait beaucoup d'hommes qui se-

raient chrétiens malgré eux. On aurait pour chrétiens des sceptiques, des incrédules, des mondains; on aurait pour chrétiens des juifs, des mahométans, même des païens; on aurait pour chrétiens des milliers d'individus qui ne connaissent pas Jésus-Christ, qui n'ont jamais confessé, jamais invoqué son nom et auxquels on ne saurait sans injustice refuser la qualité d'honnêtes parmi leurs coreligionnaires ou leurs concitoyens.

Il est plus d'un mondain, en effet, qui pourrait en remontrer aux chrétiens, leur servir d'exemple au point de vue de la probité, de l'équité, de la véracité, de la fidélité dans les transactions, du soin de ne pas manquer à la parole donnée, d'être hospitalier, obligeant, intègre et digne.

Ainsi donc, l'honnête homme ne fait pas le chrétien, le chrétien ne se borne pas à être honnête homme : il est plus et mieux que cela, sans contredit.

Qu'est-il donc? que faut-il donc être pour être chrétien au sens vrai du mot?

Le mot chrétien rappelle Christ, tient à Christ, vient de Christ, n'a de sens, de valeur, de raison d'être que par Christ. Le nom de Christ contient, enfante, explique celui de chrétien.

Le chrétien n'est pas, ne se conçoit pas en dehors de Christ : sans Christ, il est impossible et introuvable. Entre Christ et le chrétien, il y a la relation de cause à effet élevée à sa plus haute puissance.

Cette relation, rien ici-bas ne l'égale ; elle est à part, elle est unique, elle est d'un ordre particulier, suprême.

Les rapports de Jésus-Christ avec le chrétien ne sont pas ceux d'un homme quelconque, ni même d'un ange avec un autre homme ; ce ne sont ni les rapports du sage avec ses disciples, ni du docteur avec ceux qu'il instruit, ni d'aucun homme, docteur, prophète, envoyé, savant, prince, chef, maître avec qui que ce soit, inférieur et dépendant ; ni même ceux qui lient le père et ses enfants, le mari et la femme, le frère et le frère, l'ami et l'ami, le bienfaiteur et l'obligé.

Les rapports qui existent entre Christ et le chrétien comprennent, embrassent tout ce qu'il y a de vrai, de bon, de beau dans tous ces rapports, mais en y ajoutant, mais en les dépassant infiniment.

C'est qu'il n'y a au ciel, sur la terre, sous la terre aucun nom comme le nom de Jésus-Christ ; c'est qu'il n'y a de dignité ni de puissance, ni de charge comparables à celles de

Jésus-Christ. Ce que Jésus-Christ est, ce qu'il fait, nul autre ne l'est ni ne le fait. Mais Jésus-Christ sauve l'homme ; il s'abaisse jusqu'à l'homme afin de pouvoir élever l'homme jusqu'à lui ; il déploie sa force dans son infirmité ; il le réveille de sa torpeur ; le ressuscite, le vivifie ; il rétablit en lui l'image divine et le rend chrétien.

Le chrétien est planté, enraciné, fondé, greffé en Jésus-Christ ; il est fait une même plante avec lui. Il est avec lui comme le sarment avec le cep, comme l'olivier avec ses branches, comme les pierres avec l'édifice, comme les membres avec le corps. Il est dit que le chrétien est un même esprit avec Jésus-Christ ; qu'il est de sa chair et de ses os ; que Jésus-Christ est formé en lui, habite en lui ; qu'ils sont l'un en l'autre, Jésus-Christ dans le chrétien et le chrétien dans Jésus-Christ ; en un mot que le chrétien doit reproduire Christ, et être tel que lui ; que le chrétien est un autre Christ ; qu'il doit atteindre à la parfaite stature de Christ, étant conforme à Jésus-Christ consommé dans l'un.

Tel est, tel doit être le chrétien ; tel Jésus-Christ l'engendre, le forme, le perfectionne, le constitue.

Cela, il est vrai, ne vient ni tout seul ni tout

d'un coup, ni en un même jour; mais cela est le développement graduel, continuel, inévitable, nécessaire de nos premiers rapports, de nos premières rencontres avec Jésus-Christ, bien qu'au travers des luttes et des épreuves.

Mais notre premier pas pour rencontrer Jésus-Christ doit être un pas en arrière. Notre premier pas, c'est un regard jeté sur notre passé; c'est un retour sérieux fait sur nous-mêmes, sur notre état spirituel et moral devant Dieu; notre premier pas, c'est un examen de conscience sincère poursuivi jusqu'au bout, au moyen de la règle divine; c'est une vue scrutatrice de nos profondes et innombrables misères, de nos péchés, de nos mépris de Dieu et de ses lois et de ses jugements.

Un second pas pour rencontrer Jésus-Christ, c'est de se sentir, de se savoir coupable et perdu, mais perdu sans ressource, perdu entièrement, perdu pour toujours; c'est de savoir, là au fond du cœur, là au fond de la conscience, que notre misérable sort de créature perdue, nous le méritons à tous égards, justement, pleinement; que nous méritons la réprobation, le châtiment de Dieu; qu'il n'y a rien en nous pour conjurer ce châtiment; qu'il nous est impossible d'y échapper par nous-mêmes; que nous ne connaissons en

nous, ni hors de nous, rien pour apaiser la colère à venir, et que la loi qui condamne est sainte et inexorable.

Un troisième pas pour rencontrer Jésus-Christ, c'est de ne plus compter que sur la miséricorde divine. La miséricorde divine, le pécheur ne l'eût ni pressentie ni devinée; c'est le mystère des mystères, le secret de Dieu, non celui de l'homme, qui ne mérite de la part de Dieu que les plus sévères châtiments. Mais Dieu, appelé à châtier, a trouvé bon de faire grâce; au lieu de perdre, il a voulu sauver et il a fait connaître à l'homme son dessein de sauver. Il lui a révélé que son salut est tout gratuit, et qu'il n'est en rien mérité de la part de l'homme; que c'est gratuitement, par grâce; que l'homme n'y a de part que celle d'en profiter; que le salut est tout entier de Dieu; que ni offrandes ni œuvres, ni abstinences, ni mortifications, ni prières, ni larmes, ni invocations à Dieu ou à la créature ne sauraient que le profaner, Dieu ne pouvant offrir qu'un salut véritable et parfait, et ne pouvant recevoir de l'homme corrompu et condamnable, comme mérite de sa part, rien qui ne soit et corrompu et condamnable.

C'est ici que Jésus-Christ se montre; c'est ici que le pécheur le rencontre; ici et pas ailleurs.

Ici Jésus-Christ se montre entre Dieu et l'homme. Il est le trait d'union, le chemin, ou, comme l'Ecriture le nomme, le médiateur entre Dieu et les hommes.

Ici est le centre, le nœud, le sommaire de tout le conseil de Dieu; ici Dieu se manifeste dans ses perfections et sa gloire. C'était le Dieu méconnu, voilé, c'est maintenant le Dieu sans voile; c'était le Dieu terrible, un feu consumant, et maintenant il est le Dieu magnifique, juste et miséricordieux, saint et propice. Ici Dieu se montre avec tous ses droits ainsi qu'avec toutes ses compassions; il se montre le Dieu de toute la terre; le Dieu qui appelle à son salut toutes les tribus, tous les peuples, toutes les langues et toutes les nations. Il ne fait acception de personne: circoncis et incirconcis, libres et esclaves, grecs et barbares, puissants et faibles, ses bras s'ouvrent pour tous, à tous. Il n'y a plus ici qu'un seul et même Dieu, riche pour tous ceux qui l'invoquent. Ce serait le plus grand effort de génie que de s'élever jusque-là et de franchir toutes les barrières qui séparent les hommes en corps de nations, au point de vue des races, des religions, des mœurs, des institutions sociales et politiques, des castes, pour ne faire qu'un seul peuple, le peuple chrétien, le peuple nouveau,

le peuple spirituel ou un seul troupeau sous la conduite d'un seul berger, Jésus-Christ.

Jésus-Christ, Dieu l'a établi Sauveur; c'est le nom qui lui fut donné par l'ange, son nom d'office, le seul nom sous le ciel qui ait été donné aux hommes pour être sauvés. Il est venu chercher et sauver ce qui était perdu; il n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver; il est la postérité de la femme qui devait écraser la tête du serpent et remédier à tous les maux de la chute; et cette tâche, il l'a accomplie à la satisfaction de Dieu son Père; il a réalisé le plan divin du salut prédit par les prophètes, au moyen de ses souffrances et de sa mort sur la croix.

Jésus-Christ s'adresse à tous ceux qui sont travaillés et chargés; il s'adresse à toutes les douleurs; il accueille toutes les souffrances; il appelle à lui non les justes, mais les pécheurs; il rassasie de biens ceux qui ont faim et renvoie les riches à vide. Toute âme qui gémit sous le poids de ses fautes, a accès auprès de Jésus-Christ; Jésus-Christ promet de la soulager et lui offre un refuge. C'est ce qu'il faisait à une Magdeleine, à une Marie la pécheresse, au pauvre péager, à l'aveugle-né, à Zachée, au démoniaque de Gadara et à beaucoup d'autres qui venaient à lui pour être guéris, pour être

sauvés. Jésus-Christ ne rejette aucun de ceux qui vont à lui ; il tend la main à tout pécheur qui se repent et qui l'invoque. Quiconque croit est sauvé : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. »

La foi, voilà le pas décisif du pécheur pour rencontrer Jésus-Christ et pour avoir part à sa délivrance, pour être mis au bénéfice de son œuvre rédemptrice, pour être revêtu de sa justice, de sa vertu sanctifiante et devenir un avec lui dans ses souffrances, sa mort, sa résurrection même, sa séance à la droite de la majesté de Dieu dans les cieux.

La foi est la main de l'âme ; c'est par elle que l'âme saisit Jésus-Christ, sauveur, rédempteur, médiateur. La foi, c'est l'organe spirituel qui nous met en rapport avec Jésus-Christ, en qui nous devons être fondés, enracinés, vivifiés ; c'est le canal des grâces divines. Par elle nous allons à Christ, Christ vient à nous ; par elle nous nous l'approprions, il est à nous ; par elle la vie de Jésus-Christ et la nôtre se communiquent, s'entrelacent, n'en font qu'une. Nous sommes aux yeux de Dieu comme Jésus-Christ ; il a pris notre place, nous avons pris la sienne, nous sommes cohéritiers avec lui ; il n'a pas honte de nous appeler ses frères, et ses destinées sont les nôtres. Il est le frère aîné de la

famille ; il est la tête du corps et nous en sommes les membres, et de sa plénitude nous recevons grâces sur grâces.

Dès que par la foi nous avons reçu Jésus-Christ, que nous l'avons embrassé comme l'unique et parfait Sauveur de nos âmes, nous sommes chrétiens alors même que quelque chose nous reste à connaître et que l'œuvre de la sanctification n'est que commencée. Nous sommes justifiés gratuitement par grâce. Or la grâce ne cesse pas d'être grâce, le pardon ne varie pas ; il n'y a pas en lui de plus ni de moins ; le salut n'est pas partagé ; acquis, il demeure ; il demeure ce qu'il est. Il en est autrement de la sanctification, effet de la grâce, fruit de la foi au salut ; elle doit se perfectionner tous les jours ; nous devons y tendre de degré en degré, échanger le lait contre la viande plus solide et nous revêtir tous les jours plus complétement de Christ, au point de vue de sa vie sainte, de son caractère ineffable, afin d'atteindre à la parfaite stature de Christ.

La connaissance des mystères chrétiens ne s'obtient pas en une fois non plus. Ce n'est que dans le ciel que nous connaîtrons comme nous avons été connus.

La pauvre pécheresse, Marie Magdeleine, l'aveugle-né, la Samaritaine, le péager Zachée,

le possédé de Gadara, Lydie la marchande de pourpre, Corneille, saint Paul étaient chrétiens après avoir cru. Tous connaissaient Jésus-Christ comme Sauveur; tous le confessaient et l'invoquaient en cette qualité. Ils savaient cela sûrement; tous croyaient d'une foi réelle, ferme, efficace sans que tous eussent de Jésus-Christ une connaissance complète, de tout le christianisme des notions exactes, et qu'il ne leur restât pas beaucoup de choses à apprendre.

Le Sauveur est le Sauveur des ignorants comme des savants; des non-lettrés comme des lettrés; des simples fidèles comme des docteurs et des théologiens, au même moment où nous croyons; et c'est ici que se montre le doigt de Dieu; c'est ici que nous admirons sa sagesse et son infinie bienveillance envers tous.

De ce fait, on a tiré ou voulu tirer une conséquence, une induction que nous n'admettons pas, mais que nous repoussons avec force, savoir : qu'il suffit de connaître Jésus-Christ comme le connaissaient la pécheresse, Marie Magdeleine, Zachée, l'aveugle-né, Lydie, Corneille et une foule d'autres; mais que tout ce qui dépasse ce niveau est superflu, et n'est plus qu'un thème à discussions oiseuses, dont on n'a que faire.

Si ce que ces âmes connaissaient de Jésus-

Christ, au jour où elles crurent en lui, était tout ce que nous devons ou pouvons connaître, on aurait raison et il ne nous serait pas permis de dépasser ce niveau.

Mais rien ne le dit, mais la connaissance de Jésus-Christ et du salut n'a pas de terme, est infinie ; mais elle est l'objet de toute l'attention réfléchie des anges ; mais elle remplit les Ecritures ; et ces Ecritures, nous devons les sonder. Mais la parole de Christ doit habiter en nous avec abondance ; mais Jésus-Christ déclare que tout scribe bien instruit dans ce qui regarde le royaume des cieux, est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses vieilles et des choses nouvelles. Mais Apollos, bien que puissant dans les Ecritures et instruit dans la voie du Seigneur, a besoin d'être encore plus instruit dans cette voie par Aquilas et Priscille ; mais Paul n'était pas sur le chemin de Damas ce qu'il fut plus tard ; et ce même Paul ne cesse d'exhorter Timothée et Tite, de bien s'instruire dans la saine doctrine et d'en bien instruire les autres.

Le christianisme n'est pas une école d'ignorance. Il est lumière comme son auteur, et il n'y a en lui nulles ténèbres ; mais ce qui pardessus tout le rend admirable, c'est qu'il met le salut à la portée de tous, quoique s'élevant au-

dessus des plus hautes intelligences. Son but n'est pas d'arrêter les âmes : c'est bien plutôt de les pousser et de leur imprimer l'élan du progrès spirituel ; et comme saint Paul, tout chrétien sent le besoin de laisser les choses qui sont derrière lui et de s'avancer vers celles qui sont devant lui et de tendre vers le but, vers le prix de la céleste vocation de Dieu en Jésus-Christ.

Si l'on soutient qu'il suffit de connaître Jésus-Christ comme l'ont connu les fidèles mentionnés plus haut, les fidèles qui viennent de croire en lui, de l'embrasser, c'est pour se donner le droit de rejeter ce qui offusque dans les doctrines évangéliques, dans les mystères chrétiens. On est embarrassé du mystère sacré de la Trinité, de la double nature humaine et divine de Jésus-Christ, de son éternelle et absolue déité, de son incarnation, de sa mort comme rançon, de son sacrifice expiatoire, du salut gratuit, de la justification par la foi sans les œuvres, de la régénération par le Saint-Esprit, de la résurrection, etc.

On oublie, on veut faire oublier que le plus simple croyant, que le pécheur qui vient de naître à la foi, et qui par la foi a part au salut, ne limite pas la vérité chrétienne à sa mesure, ne soutient pas qu'il possède toute la

vérité, ni qu'il n'a pas besoin d'être plus éclairé. Surtout il ne nie aucun des attributs de Jésus-Christ, rien qui soit opposé à son œuvre, rien qui contredise, qui trouble le système chrétien.

Ainsi, par exemple, le simple fidèle, le pécheur qui vient de croire, qui vient de naître à la foi, au salut, s'il s'avise plus tard de soutenir que Jésus-Christ n'est qu'un homme, bien que le plus saint des hommes ; qu'il n'est qu'une créature, bien que la plus excellente, la plus élevée des créatures, il réduirait le salut à néant. Jésus ne pourrait plus être un Sauveur. On lui aurait ravi toute sa gloire; on aurait repoussé comme une erreur, comme un blasphème ces paroles authentiques, divines : « Il faut que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. »

Ou bien encore, si, après avoir cru en Jésus-Christ, on s'avisait de soutenir que Jésus-Christ est Dieu, Dieu au sens absolu du mot, mais qu'il n'est que Dieu et pas homme, ou qu'il n'est homme qu'en apparence comme le disaient les docètes; Jésus-Christ cesserait à l'instant d'être Sauveur; car s'il nous sauve, c'est qu'il a porté nos péchés en son corps sur le bois.

« Celui qui nie que Jésus-Christ est venu en

chair, est un antichrist, » a dit saint Jean.

Si encore, après avoir cru en Jésus-Christ, on soutenait qu'il faut être sauvé par les œuvres, on bornerait, on supprimerait l'œuvre de Jésus-Christ, la grâce par laquelle nous sommes sauvés ; Christ nous deviendrait inutile ; il ne nous servirait plus de rien et nous serions déchus de la grâce ; et ainsi de suite pour une foule d'autres vérités chrétiennes, si on leur appliquait le même procédé. Il y a donc un danger réel à diminuer la vérité chrétienne, à réduire le christianisme à ses rudiments les plus simples, sous prétexte qu'il n'en faut pas davantage et que cela suffit au chrétien. Il n'y aurait pas moins d'erreur, pas moins de danger à soutenir que, pour être chrétien, il faut être parfaitement instruit sur toutes les questions.

Ce danger n'existe pas pour celui que guide l'Ecriture, illuminée par le Saint-Esprit.

L'Ecriture, voilà le grand préservatif contre l'erreur d'où qu'elle vienne; voilà l'unique contenant de la vérité chrétienne. La vérité chrétienne n'est que là de provenance divine, car toute l'Ecriture est divinement inspirée ; car les saints hommes de Dieu, ayant été poussés par le Saint-Esprit, ont parlé ; car Dieu a parlé à nos pères en divers temps et en diverses manières par les prophètes, et il nous a parlé en

ces derniers temps par son Fils. L'Ecriture, c'est l'auguste dépôt des oracles de Dieu ; il n'y en a pas un qui ne doive être recueilli soigneusement et avec action de grâce; car toute l'Ecriture est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement propre pour toute bonne œuvre.

L'Ecriture est la Parole de Dieu comme elle se nomme en plusieurs endroits; elle éclaire de sa lumière le monde spirituel et chrétien, comme le soleil de la sienne, le monde que nous habitons. Et ce que deviendrait, ce que serait ce monde privé du soleil, c'est ce que deviendrait et ce que serait le monde des âmes privé de l'Ecriture. L'Ecriture est la seule source et la seule garantie des révélations divines; il n'y en a pas d'autre, à moins d'en appeler, comme les catholiques romains, à la tradition; mais nous repoussons la tradition, et cela à bon droit et pour des raisons décisives : c'est donc l'Ecriture uniquement qui est pour nous la voix de Dieu.

Comment pouvons-nous savoir, comment savons-nous que par l'Ecriture, le dessein de Dieu est de faire grâce, de nous donner son Fils, de sauver les pécheurs? Comment pourrions-nous savoir ce qu'a fait le Fils de Dieu et ce

qu'il est, si l'histoire évangélique ne nous le disait pas, si elle ne l'eût jamais dit à personne ?

On ne saurait rien des peuples antiques, des fondateurs de religions, d'empires; on ne saurait rien de Bélus, de Pharaon, de Nébucadnetzar; rien de Numa, d'Annibal, d'Alexandre, de César, de Clovis, sans l'histoire qui nous en transmet les faits et gestes, qui les fait revivre et qui nous les rend présents? Ainsi de même, sans l'histoire sacrée, le Fils de Dieu, et tout ce qu'il est, et tout ce qu'il a fait, et tout ce qu'il représente dans le royaume de Dieu, serait nul et non avenu : ce serait pour nous comme n'étant pas ; ce serait un monde de ténèbres, de superstitions, de contradictions inextricables; ce serait le néant. Aussi, l'Ecriture de Dieu, qui renferme tous les secrets de l'amour divin, de la sainteté, de la justice, de la miséricorde, tout le système du salut, le chrétien l'aime, la chérit, la défend avec toujours plus de soin, plus de zèle, plus de fidélité. C'est là un des traits du chrétien, de sa foi, de sa vie, de son caractère; le chrétien se l'applique, s'en nourrit, s'y observe; il y puise tous les jours de nouvelles connaissances, de nouvelles forces, de nouveaux moyens de combattre le péché et de se pré-

server des souillures du monde. Il y apprend à être doux et humble de cœur comme son Maître; il y apprend à être tempérant, à être juste, à être chaste, à être pur; il y apprend à aimer ses frères, à aimer son prochain, à aimer ses ennemis, à bénir ceux qui le maudissent, à prier pour ceux qui l'outragent et le persécutent. Il y apprend à être généreux, à donner à manger à celui qui a faim, à boire à celui qui a soif; il y appprend à renoncer à lui-même, au monde et à ses biens, à ses honneurs et à ses plaisirs; il y apprend ce qui lui manque pour être en tout comme son Maître : saint comme il est saint, miséricordieux comme il est miséricordieux, et parfait comme Dieu est parfait. Quelques progrès qu'il ait faits, il sait qu'il n'a pas atteint le but, mais il court vers le but tant qu'il lui reste des progrès à faire. Il vit dans ce monde, mais il n'est pas de ce monde; il vit dans la chair, mais non pas selon la chair. Son cœur est au ciel comme son trésor; il n'a point ici-bas de cité permanente; il se sent étranger et voyageur sur la terre, et il est déjà assis avec Jésus-Christ dans le lieu céleste; il attend avec foi, en veillant et en priant, le jour de Dieu, le jour où Jésus-Christ l'introduira dans la gloire.

XIII

Des dogmes chrétiens et de leur importance.

Toute science, tout objet de connaissance, d'enseignement, renferme nécessairement deux parties distinctes mais unies très-étroitement : la théorie et la pratique, ou les principes et leur application. Les sciences mathématiques pures ou appliquées, la philosophie proprement dite, la science du beau ne procèdent pas autrement : elles partent de bases connues ou supposées, d'où se déduit tout le reste. On ne saurait ni les étudier ni les comprendre, ni s'en servir en dehors de ce double point de vue ; elles ne seraient pas. A tout il y a un point de départ et d'arrivée ; il y a les prémisses et les conséquences, ou la cause et l'effet, le fondement et l'édifice.

Il n'en est pas autrement du christianisme ; le christianisme suit la même marche, est soumis à la même loi. Il est théorie et pratique, principe et application ; il a ses dogmes et la morale de ses dogmes ; il est doctrine et vie. En langage d'école, il est objectif et subjectif, c'est-à-dire vu en soi et vu en nous, c'est-à-dire encore vu dans sa nature, dans son essence, comme dans son action et dans ses effets pratiques sur nous.

Maintenant, par dogmes chrétiens, nous entendons des faits révélés, venant de Dieu, dont l'ensemble constitue la doctrine chrétienne, le christianisme. Celui-ci, ou il se confond avec eux, ou ils lui servent de corps, d'enveloppe. Dans le premier cas le fait est dogme, dans le second, le dogme est dans le fait et sort de lui.

Quand, selon la révélation, je dis : Dieu est un, il n'y a pas d'autre Dieu que lui ; quand je dis : En Dieu, il y a le Père, le Fils, le Saint-Esprit ; quand je dis : Le Fils de Dieu est aussi le fils de l'homme, il est le Dieu-homme, le Verbe éternel ; quand je dis : Le Saint-Esprit est Dieu comme le Fils et le Père, infini, présent partout, etc., j'énonce un dogme en énonçant un fait. Il y a identité entre ces deux termes : l'un exprime ce que l'autre dit, ni plus

ni moins. Mais quand je dis que Dieu est le créateur et le conservateur de l'univers, qu'il se montre à nous par ses œuvres, qu'il est notre bienfaiteur et notre père, qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde pour sauver le monde, que Jésus-Christ est médiateur, sauveur, rédempteur, qu'il nous a rachetés de nos péchés par son sang, délivrés de la condamnation par sa mort; qu'il nous a rendu Dieu propice par sa croix; qu'il nous a obtenu une rédemption éternelle, en vertu de son sacrifice expiatoire; qu'il assure notre résurrection par la sienne; quand je dis que le Saint-Esprit nous éclaire, nous rend intelligent, nous régénère, j'énonce un fait et un dogme à la fois : un dogme contenu dans un fait, ou un fait générateur d'un dogme.

Tous les faits chrétiens, tous les dogmes, entrent sans exception dans cette économie et ce double ordre de choses; ils s'y montrent et ce qu'ils sont et ce qu'ils valent, et c'est à examiner, à étudier le tout de plus près, que nous désirons consacrer cette étude.

Que le christianisme ait des dogmes ou qu'il y ait des dogmes dans le christianisme, c'est ce qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme de contester avec le moindre fondement. En dire le nombre exact importe peu. Ce qui importe,

c'est la place qu'ils occupent, c'est le rôle qu'ils jouent, c'est la fin qu'ils ont pour but d'atteindre.

La place qu'ils occupent, le rôle qu'ils jouent sont grands, et l'on peut dire que c'est la place, que c'est le rôle qu'occupe et que joue le christianisme. Nous l'avons fait remarquer déjà, les dogmes chrétiens sont au christianisme ce que sont aux sciences et aux arts les principes qui les forment, qui les régissent, qui leur donnent vie; écartez-en ces principes et tout s'abîme et s'éteint; il n'y a plus ni arts ni sciences, il n'y a plus rien. Le principe de gravitation écarté, les mouvements célestes et de la terre cessent. Les mathématiques ne peuvent se concevoir sans les axiomes mathématiques, et une fois la hauteur, la longueur et la largeur, c'est-à-dire la quantité et le nombre supprimés, la science est du même coup supprimée. De même de la philosophie: elle n'est plus possible si vous supprimez les notions de substance, d'être, d'être libre et personnel, d'esprit, de force, de vie, de cause et d'effet.

En supprimant les dogmes chrétiens, vous supprimez pareillement le christianisme : car en dehors de ces dogmes, que reste-t-il qu'une morale sans racine, sans caractère, sans nom, que des faits impossibles? Jésus-Christ est, au

plus haut degré, un personnage historique, un personnage religieux, une apparition réelle, surnaturelle, qui est venue établir toute une économie de délivrance, de salut. Les dogmes chrétiens ont en Jésus-Christ et dans son œuvre, leur centre, leur motif, leur signification, leur raison d'être ; il en est l'alpha et l'oméga. Il y a plus : Jésus-Christ vrai foyer, foyer unique de toute lumière véritable, réunit et élève à leur point culminant les notions religieuses, confuses, altérées, éparses, qui ont pu avoir cours au sein de l'humanité déchue. Sans Jésus-Christ, ces notions ne sont que des rayons brisés, que des météores fuyants, trompeurs, qui se perdent dans les ténèbres.

Par exemple, il est dit que celui qui n'a pas le Fils n'a pas le Père ; il est dit que Jésus-Christ a mis en évidence la vie et l'immortalité par l'Evangile ; il est dit des hommes privés de Jésus-Christ, qu'ils sont sans Dieu et sans espérance au monde, malgré les pressentiments d'une vie à venir, le besoin qu'a l'homme, de Dieu et d'une espérance d'immortalité, vague mais tenace, toujours et partout.

Supposons l'absence de quelques-uns seulement des dogmes chrétiens, ou de la religion chrétienne : c'est la personne de Jésus-Christ, ou c'est son incarnation, sa mort sur la croix,

son sacrifice expiatoire, sa résurrection; c'est l'envoi du Saint-Esprit, c'est la régénération, c'est le jugement final, c'est la Trinité, c'est la justification par la foi,—je cite au hasard,— qu'en adviendra-t-il du christianisme? que sera-t-il encore, que pourra-t-il être? Il ne sera plus que l'ombre, que la caricature de lui-même, s'il est encore quelque chose; il sera tout ce que vous voudrez, excepté lui. Les dogmes du christianisme en sont la matière, la substance; ils lui donnent sa forme, son caractère; il est ce qu'ils sont, ils sont ce qu'il est; ils sont lui, et lui c'est eux.

Est-ce trop dire et trop prétendre? nous ne le pensons pas. Tout est dogme dans le christianisme ou tout y tient; tout s'y rattache, tout en dépend. Tout ce qui n'est pas dogme proprement dit n'est que par le dogme: c'est le dogme qui l'engendre, qui le consacre et lui donne la vie. Les dogmes sont prémisses, et les effets des dogmes sont les dogmes appliqués; les conséquences des dogmes sont les dogmes en action. Ainsi la vie chrétienne provient de la foi chrétienne; la foi chrétienne, à son tour, repose sur les dogmes de la parole inspirée, des Ecritures de Dieu vivifiées par l'efficace du Saint-Esprit dans le cœur; et ces dogmes enfantent une

vie nouvelle, et lui servent d'aliment, de fondement, et d'objet tout ensemble.

Il est impossible de vivre chrétiennement, d'être humble, droit de cœur en tout, vigilant, pénétré du besoin de rendre grâce à Dieu, de le prier, d'être revêtu de sa force, de faire sa volonté, de s'efforcer d'être saint comme Dieu est saint, d'être zélé pour Dieu, d'aimer avec pureté ses semblables, de refléter l'image de Jésus-Christ, de n'être ni oisifs, ni stériles dans la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ, sans être fondés, enracinés sur celui qui nous a été fait de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption, et qui a donné sa vie pour nous au Calvaire sur la croix en sacrifice, pour apaiser la justice de Dieu, pour nous délivrer de la malédiction de la loi. Nul qui n'accepte les vérités chrétiennes, ou qui repousse les dogmes chrétiens, ne saurait être chrétien, chrétien dans sa croyance, chrétien dans ses œuvres, chrétien vis-à-vis de Dieu et des hommes.

Nous ajoutons, parce que cela est vrai aussi, qu'il y a une certaine manière de recevoir les dogmes chrétiens qui ne rend pas chrétien. Il est plus d'une personne, plus d'un docteur, plus d'un ministre de l'Evangile, plus d'un professant, qui reste mondain, inconverti, païen

dans le cœur et dans la vie, bien que proclamant sa foi aux dogmes de l'Evangile, et s'irritant peut-être et devenant intolérant contre quiconque n'adhère pas à ces dogmes. L'esprit d'erreur n'est pas éteint, l'illusion hante jusqu'aux intelligences les plus élevées et aveugle les yeux les plus clairvoyants, quand la conscience et le cœur sont durs, sont endormis, que le sentiment du péché, que le besoin de la grâce ne sont pas en première ligne chez le chrétien de naissance et d'éducation. Ce que l'on appelle l'intellectualisme religieux, la foi de la tête, de la mémoire, suffit à expliquer ces déviations, ces anomalies, mais n'infirme en rien ce que nous venons de dire plus haut. On ne sera chrétien qu'en vertu des vérités chrétiennes crues, que si les dogmes chrétiens sont à la base de notre foi, que si notre christianisme est le christianisme vrai, sincère, vivant; que s'il n'est pas une forme vide, une tradition usée, une habitude, une opinion préférée à tout autre, même une opinion enracinée et pratiquée.

Quand, au lieu de nourrir notre foi, d'édifier notre âme, de contempler, au moyen des dogmes chrétiens, l'amour infini, les grandes compassions de Dieu, nous étudions ces dogmes comme les vérités d'un tout autre ordre, les vérités naturelles, comme un objet de spécu-

lation ou de passe-temps, comme un système qui offre plus ou moins d'intérêt et d'attrait, sans que tout cela pénètre l'homme intérieur, la connaissance spéculative, abstraite, ou purement formelle de ces dogmes, ne nous rendra pas chrétiens.

Il importe alors, il est légitime de s'élever contre cette façon de faire ; il est essentiel, il est de notre devoir de montrer l'erreur que l'on commet, de dissiper de tels malentendus et d'en appeler à l'application des dogmes, à la vie tout entière, à la pratique de la foi à ces dogmes, à l'influence qu'ils doivent exercer, qu'ils ont pour mission d'exercer sur le cœur. Il faut diriger ses coups contre cet abus négatif de la doctrine, contre ce formalisme intellectuel, et en montrer l'inanité, le danger.

En ce sens, l'abus du dogme a poussé vers l'abus opposé. Au lieu d'en presser l'action sur les âmes, la sincère, la vigoureuse application à la conduite ; au lieu d'en faire ressortir l'efficace, les effets salutaires et chrétiens, on s'est tourné contre le dogme, on l'a accusé d'être un oreiller de sécurité trompeuse, un acheminement vers l'antinomianisme ; on a voulu s'en passer, ne voyant pas, ne comprenant pas qu'agir ainsi c'était se passer du christianisme, c'était le nier.

L'abus du dogme inappliqué, isolé, tenu à distance des besoins du cœur, de la conscience morale et religieuse, a engagé ses détracteurs à en appeler au sentiment. Du point de vue de l'orthodoxie morte, on est tombé dans un mysticisme de sentimentalité creuse : en sorte que le christianisme n'aurait pas été autre chose, ou peu s'en faut.

Le christianisme n'est pas sans le sentiment; le sentiment est la base subjective du christianisme, mais n'est pas le christianisme, ni aucun de ses éléments constitutifs. Le sentiment n'est pas un dogme chrétien; il est quelque chose de purement humain; il existe chez tous les hommes : il est quelquefois , il est souvent opposé au christianisme. Le sentiment, pour être chrétien, doit le devenir; il ne l'est pas par nature, pas de soi; il faut que le christianisme le pénètre de sa vertu, le vivifie de son esprit, lui imprime son cachet, sa direction suprême. Alors le sentiment est chrétien, et comme tel, il est un produit, un effet des dogmes chrétiens vivants, du christianisme accepté comme l'œuvre de Dieu et appelé à sauver, à transformer l'homme, tous les hommes.

On parle beaucoup aussi de la pénétration du divin et de l'humain. Cette pénétration a une cause : elle vient de Dieu; elle est un effet

de la grâce divine ; elle résulte de notre communion avec Jésus-Christ. Jésus-Christ est un avec le croyant ; le croyant est un avec Jésus-Christ comme avec le Père, alors que Jésus-Christ s'est ouvert par sa grâce un accès dans le cœur du croyant et qu'il nous a réconciliés avec le Père.

L'union du divin et de l'humain, c'est Dieu qui la provoque, qui la prédispose en l'homme ; elle a lieu, à une époque donnée, à la suite de certaines circonstances préparées d'avance, d'en haut. Dieu s'unit à nous par Jésus-Christ ; cette union suppose donc l'intervention de Jésus-Christ, lien suprême entre Dieu et nous ; il est le médiateur, il nous rapproche de Dieu par la croix, après avoir renversé le mur de séparation par sa mort. C'est lui qui est notre paix, c'est lui qui nous donne accès auprès de Dieu, qui nous donne le droit d'être faits enfants de Dieu ; c'est lui qui comble l'abîme que le péché avait creusé entre le ciel et la terre ; c'est lui qui est la révélation vivante de l'amour de Dieu ; la plénitude, le sceau de la miséricorde divine. Jésus-Christ est à la fois la mesure de l'amour de Dieu pour nous et de notre amour pour Dieu ; il en est le foyer, le véritable, l'accomplissement. En dehors de Jésus-Christ, cet examen est voilé ; je dis

plus : il n'existe pas, il est impossible en dehors de Jésus-Christ ; les ténèbres nous environnent ; il n'y a plus ni compassion, ni miséricorde, ni salut ; nous restons sous le jugement, nous sommes perdus, nous sommes esclaves du péché, étrangers, ennemis. En dehors de Jésus-Christ, nous nous mouvons dans un cercle sans issue, loin de tout ce qui se rapporte à notre délivrance, à la vie spirituelle et éternelle.

Jésus-Christ de moins, *lui* retranché, nous sommes comme un arbre séparé du sol, de ses racines, de son principe de vie, comme de tout développement, de toute croissance. Jésus-Christ, voilà le grand dogme, le dogme des dogmes, l'engendrement de tout le christianisme.

Le sentiment chrétien sans Jésus-Christ n'est pas, ne se conçoit pas ; la pénétration mutuelle du divin et de l'humain n'est pas, ne se conçoit pas davantage. Le salut sans Sauveur est comme des cultes sans le nombre ; la vie spirituelle des âmes sans le Saint-Esprit, est un non sens, comme les œuvres sans la foi, comme la sanctification sans un principe de sanctification, sans l'Evangile de la grâce, sans l'efficace du sang de Jésus-Christ qui purifie de tout péché.

Que l'on essaie de tous les moyens de salut et de sanctification en dehors de Jésus-Christ,

de Jésus-Christ mort pour nous, de Jésus-Christ comme victime, comme rançon, de Jésus-Christ rédempteur, libérateur, de Jésus-Christ médiateur et nous réconciliant avec Dieu, de Jésus-Christ objet de notre foi, de notre culte, de notre confiance, on essaiera l'impossible.

Quand on abandonne Jésus-Christ, les dogmes qui découlent de Jésus-Christ, on abandonne le corps pour l'ombre, la réalité pour l'apparence, le fait vrai pour l'illusion. Repousser Jésus-Christ, les dogmes chrétiens, c'est revenir en arrière, c'est reculer au delà des prophètes et de Moïse; c'est reculer jusqu'aux fables grossières, impures, puériles du paganisme; jusqu'aux ténèbres d'une sagesse faussement ainsi nommée; jusqu'aux vains et impuissants efforts de la science, de la raison humaine égarée, ne reposant sur rien d'autre que sur elle-même ou que sur les préjugés, sur les opinions controversées, contradictoires, de la tradition des âges écoulés.

On se rebute, on s'épuise, on se lasse bientôt, en marchant dans cette voie; on y court en vain, et l'on tombe dans l'incrédulité, l'étourdissement, ou le marasme.

Un mysticisme sentimental n'est pas de durée; un mysticisme rationaliste vous entraîne dans des régions nuageuses, dans un milieu fuyant

et stérile, où il n'y a rien de vigoureux, de stable, de vivant.

La force, la vigueur, la constance, ne sont produites que par une foi ferme, nourrie et reposant sur le roc des vérités chrétiennes.

La vérité de Dieu veut être saisie par la foi ; la foi est la main de l'âme; la foi a son siége au plus profond de nous. Quand la foi s'applique à la vérité et s'en empare, la vérité est efficace, vivante, puissante ; elle n'est plus stérile. La vérité reçue par la foi, c'est la vérité vécue ; la vérité qui transporte les montagnes et par laquelle nous obtenons la victoire sur le monde. Au contraire, elle sera comme n'étant pas, pour quiconque la reçoit mollement, la contemple de biais, à distance, pour quiconque ne se l'approprie qu'au moyen de la pure intelligence, de la pure raison, et non au moyen de la conscience et du cœur.

Quelque erreur qui règne au sujet des dogmes et du rôle qu'ils sont appelés à jouer, quelque aberration où l'on soit tombé à leur égard, ces erreurs, ces aberrations ne sauraient faire que les dogmes évangéliques ne sont pas, ne sont plus des dogmes, c'est-à-dire les vérités du christianisme, sa gloire, sa force, sa vertu ; ils en seront jusqu'à la fin le fondement, la charpente, les assises et l'édifice. Le manque

d'efficace des dogmes sur la vie ne vient pas d'eux : il vient de nous, de nos lâchetés, de nos tiédeurs, de notre incrédulité, de notre défaut de vigilance, de notre sommeil spirituel. Le fait que les dogmes chrétiens sont souvent, sont pour beaucoup d'âmes infructueux, tient à ces âmes, non à ces dogmes. En eux, ils sont esprit et vie ; ils sont la parole efficace, puissante et plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants. Mais cette parole, si elle tombe sur un chemin, dans un lieu pierreux ou parmi les épines, demeure infructueuse.

Quelle est la vérité, quelle est la doctrine qui, à cause du défaut de ses sectateurs, ne restera pas impuissante et stérile? Il n'en est pas une qui n'ait ses éclipses, ses temps de sommeil, ses phases obscures. Faudra-t-il aussi les combattre, les nier, en nier la vertu, l'effet, les conséquences directes et pratiques? Il ne resterait plus rien debout de tout ce qui est; ce ne serait plus qu'un chaos partout, qu'une ruine.

Par la foi aux dogmes chrétiens, par notre zèle à les conserver intacts, à les recevoir dans nos cœurs, à les proclamer auprès et au loin, à les vivifier par la prière et par l'arrosement du Saint-Esprit, nous les rendrons efficaces, vivants, victorieux. C'est pour cela que Dieu

nous les a révélés; c'est à cela qu'ils sont destinés. En dehors de ce dessein et de ce but, ils n'ont plus ni dessein ni but.

XIV

Du manque de vigueur dans les convictions chrétiennes.

Le christianisme fait un appel pressant, incessant à toute la foi, à toute l'obéissance du chrétien ; il ne souffre aucun partage dans les hommages qu'il en attend ; il est jaloux de tous ses droits , ne pactise jamais avec l'erreur et le défaut de zèle ; il réclame notre dévouement jusqu'au martyre. Les obstacles, les dangers, les fatigues n'y font rien ; les difficultés, les impossibilités ne sauraient nous arrêter où la foi commande. Elle nous dit : « Crois ; crois seulement, crois, et tu verrras la gloire de Dieu ; celui qui croit est victorieux du monde ; la foi transporte les montagnes ; tout est possible à celui qui croit. »

Le croyant se doit tout entier à Dieu : il ne

s'appartient plus; il appartient à celui qui l'a racheté; il est un affranchi du Seigneur. Le Seigneur est son modèle comme il est son chef. S'il vit et s'il meurt, c'est pour son Maître, qui est mort et ressuscité pour lui. Il doit tout faire à sa gloire, et jusqu'en mangeant et en buvant, il se doit à lui esprit, âme et corps en sacrifice vivant et saint; il doit le confesser devant les hommes, n'avoir point honte de lui ni de ses paroles; il doit l'aimer plus que père, que mère, que femme, qu'enfants; il doit l'aimer plus que sa vie; il doit se charger de sa croix et tout quitter pour le suivre. La haine, le mépris, les persécutions du monde, ne doivent ni l'étonner, ni le rebuter. Christ a bu à la même coupe; il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, à la mort même de la croix: « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi, et ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom; mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, c'est celui-là qui sera sauvé. »

Voilà quelques aperçus rapides sur l'étendue et l'énergie du dévouement comme le demande l'Evangile; une foi croyante et qui ne doute point, une résolution inébranlable à rester fidèle quoi qu'il arrive : c'est le sommaire du

christianisme et le constant devoir du chrétien.

Est-ce trop? Non assurément. Moins serait tout compromettre. En deçà de la limite, il n'y a plus ni limite ni rien à limiter. Si le christianisme est quelque chose, il est tout ce qu'il dit être, ou il n'est point. Le chrétien, lui non plus, n'est point chrétien s'il ne s'est pas formé à la façon du christianisme et d'après le modèle qu'il en retrace. Le chrétien doit revêtir le caractère de Jésus-Christ, en reproduire la stature parfaite; il doit être consommé dans l'unité.

Maintenant, si de ce point de vue, qui est le vrai, nous examinons ce qui se passe parmi les chrétiens, nous serons frappés d'un triste contraste. En eux, la foi et la vie de la foi ne sont pas à cette hauteur : il s'en faut bien. Le niveau est abaissé, l'énergie de conviction amollie; il y a ralentissement de zèle; on dirait que la foi est plus dans le mot que dans la chose, qu'elle est plutôt une simple opinion, que la foi qui vivifie et transforme. On aime plus en paroles et de langue, on aime moins en effet et en vérité. En bien des choses, et chez beaucoup de fidèles, la vie a fait place au bruit de vivre. Voilà ce que l'on sent et ce que l'on se dit entre chrétiens chaque jour.

Il y aurait ici à tracer un tableau peu flatteur

de ce que sont et de ce que font les chrétiens en général. Il y a peu de différence entre eux et les gens du monde.

Le même amour des richesses, des aises, des plaisirs, les rapproche plus qu'il ne les sépare. Ce n'est pas quant au principe, mais dans le mode d'application que l'on diffère; on se plaît dans une vie commode, et si l'on ceint la couronne de Jésus-Christ tressée par les soldats romains, c'est après en avoir ôté les épines; si l'on se fait honneur de sa croix, c'est moins comme une marque d'opprobre, moins pour être crucifié avec Jésus-Christ, que comme un signe qui n'a plus rien d'infamant. On suit un peu Jésus-Christ avec la multitude; une foule de chrétiens ne refusent plus de goûter aux appâts trompeurs, aux joies vaines des heureux du monde. Le luxe est devenu un besoin pour tous; on veut paraître sans se le dire. Le siècle nous mène plus que nous ne le menons; nous cédons à son entraînement, nous sommes éblouis de ses splendeurs; la tête nous tourne en présence des merveilles qu'il enfante et qu'il étale, et nous ne craignons pas de nous asseoir à son banquet pour faire comme tout le monde. Or, tout cela existe, se produit, en raison directe du relâchement dans la foi.

Serait-ce que le christianisme a faibli et qu'il est impuissant? Aurait-il perdu de sa vertu, de son efficace? Serait-il sujet aux changements des choses caduques? Doit-il se prêter, lui aussi, aux goûts du siècle et s'accommoder aux exigences de l'opinion? céder à l'entraînement de ce qu'on nomme bien-être, progrès? Est-il appelé à vieillir avec les sociétés et les institutions et à subir les variations qu'elles subissent? avancer ou reculer au gré de la force brutale, et servir au génie de l'industrie, de l'art et de l'intérêt, pour laisser de côté le cœur de l'homme, l'homme moral et immortel à la régénération duquel le christianisme a été voué par son divin auteur? Non assurément.

Le christianisme est la vérité, et la vérité est éternelle et toujours la même; il est immuable et permanent pendant qu'autour de lui tout change. Ce qu'il a été, il le sera toujours; il est ferme comme la volonté divine d'où il émane. On voudrait le changer, le modifier, y ajouter, en retrancher; on voudrait l'assouplir comme on fait certaines lois, certaines habitudes; le rendre plus malléable et moins absolu, plus accommodant et moins inflexible; on voudrait le tailler sur le patron des temps, des lieux, des circonstances, que l'on n'en viendrait pas

à bout. Il réclamerait aussitôt avec force, il ferait ouïr ses plaintes, il en appellerait à ses droits, et s'il pouvait se taire, les pierres mêmes crieraient.

Le christianisme a donné la mesure de ce qu'il est et de ce qu'il peut à toutes les grandes époques de luttes; et quand on l'a cru désarmé et vaincu, il s'est bientôt montré lui-même agressif et vainqueur; il a renouvelé la face du monde en ranimant et vivifiant la foi des croyants.

Nous avons besoin qu'il en soit ainsi, de nos jours, et que le réveil, au lieu de périr dans son alanguissement graduel et déplorable, reprenne de nouvelles forces, une nouvelle ardeur.

S'il est un fait incontestable, un axiome moral ou religieux, c'est que la vigueur des convictions naît de la vigueur des principes, des doctrines. Là où les principes manquent, sont en souffrance, les convictions manquent, sont en souffrance. Il en est de même de la foi pratique : elle est énervée partout où la vérité qui lui sert de base et d'aliment, a perdu de sa force ou de son intensité.

La foi pratique ou subjective ne saurait ni exister, ni se concevoir sans la foi à la vérité de Dieu, ou la foi objective : c'est comme le fruit et l'arbre, comme le fleuve et la source qui le

forme. L'une provient de l'autre, et quand l'une manque, l'autre manque nécessairement. La source, ici, ce sont les principes, les doctrines. Les principes chrétiens sont la condition *sine quâ non* de la foi et de la vie chrétienne. Or, il faut les remettre en honneur, il faut les sortir d'une espèce de discrédit où l'on semblerait vouloir les tenir. Ils ne s'offrent pas avec assez de netteté et de précision; ils font l'effet de ces images à demi effacées par le temps ou par la main des hommes. Ils manquent de fermeté, d'énergie; ils ne saillissent pas; ils ne sont pas accentués avec cette mâle vigueur qui les caractérise; ils ne forment pas un tout concret, distinct, une chaîne fortement nouée, un ensemble vivant. Ce n'est pas un édifice imposant et solide qui nous serve d'abri pendant l'orage, une forteresse où nous soyons à couvert de tous les assauts de l'ennemi.

Les doctrines chrétiennes plaisent peu; leur rigueur effraie et rebute; on les évite, on les néglige pour se jeter dans de vagues généralités, dans des formules nuageuses, élastiques, et beaucoup moins gênantes. On sacrifie aisément aux ressemblances plus éloignées, plus effacées, les différences plus tranchées. On préfère, si je puis ainsi parler, les genres aux espèces, les espèces aux familles, après

avoir dépouillé ces dernières de leur caractère propre et spécifique.

Cette tendance, au surplus, s'étend beaucoup plus loin; on l'applique au christianisme dans ses rapports avec les autres religions. Aux yeux de plusieurs, toutes les religions reviennent à une. On les débarrasse, on les prive de ce qui les distingue essentiellement pour s'en tenir à ce qu'elles ont de plus commun. La religion du Christ ira se confondre dans la religion de Brahma, de Bouddha, dans celle des livres Zend et du Coran, dans la doctrine de Confucius ou de Platon, etc., au moyen d'un procédé de généralisation, dont le moindre défaut est de violenter arbitrairement les mots et les choses. Or, ce qui se fait là, entre les religions humaines et le christianisme, se fait plus ou moins entre les doctrines chrétiennes elles-mêmes. Au lieu de les considérer dans leur forme concrète et distincte, dans leur physionomie personnelle, et de faire à chacune la place à laquelle elle a droit dans le plan sublime et profondément conçu du salut, on préfère les ramener à une formule générale où elles se confondent les unes dans les autres en un pêle-mêle qui efface leur empreinte individuelle.

Que cela soit avec ou sans intention formelle, cela est, et cette tendance fait effort pour

s'étendre et s'affermir toujours plus. Elle n'est point favorable à la foi qui, comme le dit l'Ecriture, « est une substance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit point, » et qui rend visibles les choses invisibles. Des doctrines sans caractère propre, une foi vague et indéterminée, laissent se produire les contraires des opinions individuelles, ou très-diverses, ou opposées. Qui donc aurait raison et qui aurait tort? qui serait dans le vrai et qui serait dans le faux? La vérité ne saurait être pour tous, ni au même degré. Or, cela seul rend impossibles des convictions fermes. Ce n'est pas quand on peut se tromper, quand les uns ou les autres se trompent certainement, que la foi est énergique et vivante ; c'est bien là plutôt un motif d'indifférence, la source d'un scepticisme inévitable et dissolvant.

Tout le monde sait que, sur une question spéciale, mais essentielle s'il en fût, et que l'on peut, à ce point de vue, appeler le fondement du fondement, savoir, la pleine inspiration, l'absolue divinité des Ecritures, il y a dissidence, et qu'elle s'étend de l'affirmation absolue à la négation presque absolue, en touchant et en s'arrêtant à tous les points intermédiaires. Or, tâchez si vous le pouvez, d'avoir avec cela une foi entière et inébranlable, fervente et agissante.

Quand le fondement manque, tout manque; quand on diffère au point de départ, on ne peut marcher ensemble, ni atteindre le même but. Il n'y a guère plus que des opinions individuelles, qui vont s'éloignant les unes des autres et que le hasard seul rapproche, selon l'occasion; mais il n'y a point ou à peu près point de foi.

Que ce fait soit la cause ou le résultat de la thèse que nous soutenons, il en est, sans aucun doute, l'indice et la preuve, mais il n'est pas le seul. Un autre phénomène, non moins significatif, c'est que dans les productions religieuses de notre temps, dans la presse, les écrits d'un christianisme vulgaire abondent, tandis que les ouvrages d'une haute portée sont très-rares. Notre littérature religieuse ne roule, le plus ordinairement, que sur des lieux communs traités d'une manière fort commune. Il n'y a rien d'original ni d'incisif, rien de fort ni d'élevé. Sous une masse de titres divers, c'est presque partout le même fond très-peu profond. On a beau lire, on n'apprend que bien peu de choses, on reste froid et ennuyé, et la conscience comme le cœur, au lieu d'être pénétrés et émus, éclairés, réchauffés et transformés à la ressemblance divine, sont laissés terre à terre, éprouvant à peine quelques élans.

Elle s'essaie sur tous les tons, mais sans grand succès : elle va du journal au drame ; elle hante le roman, l'anecdote, l'apologue, mais presque toujours avec une faiblesse de trait et une médiocrité de conception qui attristent. L'instruction et l'édification amples, sévères, satisfaites, ont beaucoup à y reprendre et à s'en plaindre. On y sent les tâtonnements, l'indécision, ou, ce qui est pire, une apparence de conviction assurée mais superficielle, qui attiédit et lasse : le sel semble avoir perdu sa saveur.

L'invasion du christianisme dans le roman est, à nos yeux, un symptôme de faiblesse ou de décadence dans les convictions chrétiennes ; on n'a ni assez de confiance, ni assez de vigueur pour présenter la vérité chrétienne dans sa forme simple et naturelle : il faut la présenter habillée d'oripeaux. On oublie que la religion c'est la vie spirituelle, la vie de l'âme prise au sérieux, qu'elle est le sentiment élevé au-dessus de la figure de ce monde qui passe. Elle est l'amour de Dieu dans ce qu'il y a de plus limpide et de plus sublime ; c'est la sainteté et la justice passant de Dieu dans nos cœurs au moyen de la parole. Le roman, au contraire, c'est la vie dans ce qu'elle a de plus humain, au sens le moins digne du mot. Il est fait pour

amuser, pour égayer; il n'est plus roman dès qu'il cesse d'offrir des scènes agréables, plaisantes, jusque dans son tissu le plus grave, le plus serré. Dans le roman, on recherche beaucoup plus les rôles les moins sérieux, ce qui excite la surprise, un intérêt, dirai-je, tout de ce monde. On est habile à trier, à séparer l'humain du divin, quand celui-ci s'y mêle dans de justes proportions et avec la pensée d'atteindre les âmes. Le roman, même le roman religieux, recherche et poursuit l'extraordinaire, l'exceptionnel, et c'est sur une idée de ce genre que tout roule. La vérité des choses y est toujours prise de biais, et au lieu de faire de ce biais l'exception, on en fait la règle. C'est ce qui flatte le plus les sens qui attire, et l'on s'inquiète moins d'y puiser la leçon qui nous va; il fait le plus souvent oublier le point réel, essentiel, que l'auteur nous destine, et le principal personnage se voile derrière les moindres rôles. Le roman est, à nos yeux, un appât trompeur, un excitant qui énerve, loin de fortifier.

Le temps de réveil, les moments de ferveur, les circonstances graves de la vie, les épreuves, la maladie, la mort, ne sont pas faits pour le roman. Les joies chrétiennes, les bénédictions, les jours prospères, n'y sont pas plus favorables.

Le roman est cousin du drame; il ne plaît, comme la comédie, que quand il amuse et fait rire. Or, la vie chrétienne a besoin d'un autre aliment. Nous pensons que jamais le roman religieux ne serait né, nous pensons du moins qu'il n'aurait pas réussi, à la faveur d'une vie chrétienne réelle et conséquente, d'une foi ferme, consciente, d'une consécration à Dieu sincère et véritable. Il y a, entre le roman et une piété fervente, et un zèle éprouvé, et des convictions sérieuses, énergiques, une espèce de contradiction, une antipathie non dissimulée.

Une époque où, comme la nôtre, le roman religieux se produit est, au point de vue chrétien, une époque énervée et malade où l'on sent le besoin d'un renouvellement intégral. Chacun se demande d'où nous viendra le secours, la délivrance; on soupire après l'apparition d'un envoyé de Dieu qui retrempe les convictions par une énergie peu commune, comme un prophète ou un réformateur. Et cependant chacun n'a-t-il pas auprès de soi Celui qui est plus grand qu'aucun prophète ou qu'aucun réformateur? Jésus-Christ n'est-il plus le conducteur de son peuple, le berger de son troupeau, le chef et le roi de son Eglise? N'est-ce pas en lui que nous pouvons toutes choses? et avons-

nous oublié ces paroles : « Crois ; rien n'est impossible à celui qui croit. Si vous aviez de la foi gros comme un grain de moutarde, vous pourriez dire à cette montagne : Transporte-toi de là dans la mer, et elle vous obéirait ! »

FIN.

TABLE.

PRÉFACE. 5
I. Religion, sentiment religieux. 7
II. Devoir et bonheur. 23
III. De la volonté et de sa règle. 36
IV. La loi et la grâce. 57
V. La repentance et sa véritable portée. 75
VI. Du salut. 92
VII. De la place que la mort de Jésus-Christ tient dans l'œuvre qu'il a faite, et du sens de cette mort. . . . 109
VIII. L'expiation. 133
IX. Jésus-Christ d'après les Ecritures. 148
X. De la véracité des auteurs sacrés, ou de leur amour du vrai et de l'honnête. 168
XI. Un fait et une induction, ou de l'usage que Jésus-Christ fait des Ecritures. 176
XII. Ce qui fait que l'on est chrétien.. 192
XIII. Des dogmes chrétiens et de leur importance. . . 221
XIV. Du manque de vigueur dans les convictions chrétiennes. 237

FEB 18 1937